

**À travers
l'Europe:
impressions et
paysages**

Adolphe Basile Routhier

LIREGRATUITEMENT.COM

**À travers l'Europe:
impressions et
paysages**

Adolphe Basile Routhier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

À travers l'Europe: impressions et paysages

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

très souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver

entre vos mains.

Consignes d'utilisation

■— fc

Enre(2^sUp6 conformemept k Facte da Parlement da Canada,
en

l'ann^e 1 883, par A. B. RouTHiEB, an bureau da

Ministre de rAgriculture, a Ottawa.

TRAVEKS L'EUROPE

TYPOGRAPHIE DE P.-G. DELISLE

SIX ANS APRfes.

UAND j'^crivaia, e mis de Paris, les demi^res pages du mier
volume de eet ouvrage, j'^tais a de penser que j'allais bientft re-
voir Capitals de la France. Ce plaieir prSvu m'a ^t^ donn^ pour-
tant: j'ai .^:u Pane.

Sauf quelques changements'que je vaia indiquer, Ba physiono-
mie g^n^rale est rest^e la mgme : il est toujours le bizarrrt as-
semblage de toutes lea contradictions, le centre oil couvergent i
la fois les travailleurs de la peiiB^e et lea oiaife. Le rendez-vous
dee ainistres conspirateurs et dea viveurs insoucians, un foyer
de vertus et un enfer de corruptions.

A l'extfirieur, il est toujours souriant, aimable, expansif et gai,
courant k ses plaisirs sans regarder detri^re lui, fenuant les yeux

sur les ruines qui

bordent sa route et sur les abîmes qui s'ouvrent devant lui, répondant à ceux qui l'en avertissent : bah ! qu'est-ce que cela fait ?

Ville Strange en vérité, puissante et faible, riche et terrible, forte et grave, apte à tous les dévoiements, à toutes les folies, à tous les crimes ! Coupe immense où la liqueur humaine est toujours en fermentation, et dont le fond monte à la surface. De temps en temps une secousse se produit et l'écume est jetée par-dessus, bord, mais la fermentation continue et l'écume monte toujours. La coupe est belle, artistiquement travaillée, colorée, parfumée ; mais la liqueur est empoisonnée.

Pendant quelques semaines encore, j'ai pu sillonner en tous sens les boulevards, les avenues, les quais, les jardins de la grande ville, revoir les endroits fréquentés naguère et peuplés de mes souvenirs, admirer de nouveau sa persistante jeunesse et son incontestable beauté.

Avec une émotion que j'exprimerai difficilement, mais que l'on comprendra, j'ai voulu visiter la maison que j'habitais en 1876 avec ma femme et mon dernier enfant — qui y était né et qui est mort depuis. — Je l'ai retrouvée telle que nous l'avions laissée, avec son petit jardin planté d'arbustes et de fleurs, où j'ai tant de fois promené mes rêveries ; mais nos hôtes d'alors n'y sont plus.

Notre hôtesse était une femme encore jeune, jolie, et florissante de santé. Son mari était un vieillard chétif, malingre, que sa femme faisait vivre, et qui

se plaignait sans cesse. En la voyant toujours sémillante, alerte et gaie, k c6t6 de son vieux, morose et appuy6 siir sa canne, nous nous disions souvent : elle l'enterrera bient6t, et s'en consolera avec un plus jeune.

Eh bien I je n'ai pas et6 plus prophSte si l'^tranger que dans mon pays : c'est le contraire qui est arriv6. La jeune femme est morte, et c'est le vieux barbon qui est remari^...avec une jeune fille I Proh pudor ! II demeure maintenant si Versailles.

La topographie de Paris a peu chang6, si ce n'est qu'elle a encore quelque peu rajeuni. C'est le propre des villes de progr^s, comme des femmes mondaine, de ne pas vieillir. Mais cette jeunesse des femmes ne pent durer bien longtemps, en d^pit de leurs efforts, tandis que celle des villes de progr^s semble ^tre 6ternelle. Paris avait encore quelques rides v6n6rable8 ; il ne lui en restera bient6t plus.

L'avenue de TOp^ra, le Boulevard St-Germain, k peine commences en 1876, sont aujourd'hui terming, et forment de grandes rues bien 4clair6es et bord6es de superbes boutiques. II y avait dans Fancien foubourg St-Germain, rue St-Dominique, certaines maisons que je fr^quentaient ; jene les ai pas retrouv6es. L'oeuvre de demolition se poursuivra, et le jour n'est pas eloign^ oi tout le vieux Paris dormira au cimetifere comme Ses d6funts habitants ; le cimetisre lui-m^me sera neuf et jeune.

Ah I si l'on ne d6molissait que les maisons, nous 616verions k peine une plainte ; mais ce sont les ins-

titutions qu'on d^molit, et quand on aura fait table rase des principes et des doctrines qui servent de base aux soci^t^s

chr^tiennes, je me demande oii sera la s6curit6 publique, et ce que deviendront le droit et la justice.

Les nouveaux quartiers de Paris, sillonn6s delarges avenues, ne permettant guSre de demolitions, on se contente d'en d^baptiser les rues. Pourquoi pas ? puisqu'on d6baptise la France elle-m^me.

Les anciennes denominations rappelaient, les unes le temps de l'Empire, d'autres certaines gloires de la Monarchie, d'autres enfin le pass6 religieux de la France. C'6tait intolerable ; car il faut que tout cela soit oublie, enterr6. Il faut que la France sache enfin que son histoire glorieuse date vraiment de la Revolution, et que tout ce qui a pr^c^de soit honni, reni^, efface de la m^moire des hommes.

Il y avait une rue du Luxembourg, rappelant le fameux mar^chal de Louis XIV, qui revenait toujours vainqueur, et qui avait cou vert les votites de la cathedrale de drapeaux conquis sur Pennemi. Cetait assez pour que ce nom tomb^t dans la disgrace du conseil municipal, et il a 6te remplac6 par celui de Cambon, ministre de la Revolution.

Il y avait une rue qui se nommait Saint- Arnaud, et le vainqueur de l'Alma devait, ce semble, meriter ce mince honneur. Mais il avait pris part au coup d'Etat du 2 decembre ; n'etait-ce pas assez pour que sa memoire f&t execree ? Cette rue s'appelle maintenant Volney.

PAftIS 11

Il y en avait une autre qui honorait la m6moire de la famille Abbatucci, dont les pSres et les fils avaient vers6 leur sang pour

la Prance ; mais ce nom avait le tort grave de rappeler en m[^]rae temps le ministre de la justice lors du coup d'Etat : qu'il soit rayé, a été remplacé le conseil municipal, et remplacé par La Boetie, qui a fait une si bonne critique des abus de la royauté dans son Discours de la servitude volontaire,

Il y avait deux rues de la Visitation. Ce nom, par trop clerical, a été remplacé, par ceux de St-Simon et Paul-Louis-Courrier, qui, comme on sait, n'étaient "pas des calottins.

Les avenues de l'Impératrice, du Roi-de-Rome, de la Reine-Hortense, Josephine, et quelques autres, ont également reçu d'autres noms au nouveau baptême que leur a conféré M. Harold.*

Parmi les changements opérés depuis 1876, il en est un qui m'a fait plaisir, c'est la reconstruction de l'Hôtel-de-ville, que la Commune avait incendié, Je n'ai pas vu l'ancien, et je ne saurais dire s'il était préférable à celui que Ton termine en ce moment. Mais celui-ci est certainement magnifique, et j'ai été charmé de voir étinceler ses pavillons de marbre et ses statues, ce même endroit où je n'avais vu qu'un amas de décombres lors de mon premier voyage.

Cette manie de rayer les noms d'aujourd'hui qui ne fut pourtant pas sans gloire se manifeste aussi dans d'autres villes de France, et j'apprends qu'à Montpellier, patrie de Montcalm, on a remplacé ce nom illustre par celui d'un Conseiller municipal. Marquis de Montcalm a été jugé un nom trop aristocratique et monarchique.

Malheureusement ces statues honorent les héros de la Revolution.

Les changements que je viens d'indiquer n'ont aucune importance si je les compare à ceux qui se sont opérés dans l'ordre politique et social. C'est dans cette voie que Paris et la France ne restent guère stationnaires.

Les idées ont marché, et le mouvement de la Révolution s'accroît. La France a franchi la distance qui séparait Mac-Mahon de Grévy, et Buffet de Jules Ferry. Elle a expulsé les religieux, laïcisé l'enseignement, ruiné le prestige et l'autorité de la magistrature, désorganisé l'armée.

Elle a passé par Gambetta, et ce petit dieu s'est trouvé trop grand pour elle : elle n'a pu le contenir. Cet homme, grâce à la complaisance de la France, avait pris des proportions qui faisaient craquer le édifice social.

Elle a maintenant M. Jules Ferry, qui, comme homme de gouvernement, est probablement plus habile et plus fort que Gambetta, mais qui ne durera pas très longtemps parce que rien ne dure en France.

Déjà Catilina est aux portes de Rome, et Jules Ferry ne sera pas aussi puissant que Cicéron.

Il va sans dire que Catilina n'est pas le Comte de Chambord, ni aucun autre prince.

Le Catilina français, c'est le peuple, que la nation a cent fois proclamé souverain, et qu'elle ne couronne jamais.

Il commence si trouver qu'on met bien du temps à charpenter les marches de son trône. Il est las d'attendre dans la rue, exposé à toutes les intempéries de jour et de nuit, pendant que ses mi-

nistres reluisent, jouissent et s'engraissent dans Topulence et le luxe des palais.

C'est juste ; puisqu'il est roi, pourquoi le laisse-t-on k la porte ? Partout ailleurs les rois ne sont-ils pas log68 et nourris ? N'a-t-il 4)as droit d'avoir aussi, lui, sa liste civile? N'a-t-il pasjou6 assez longtemps le rdlededupe? Lui faudra-t-il servir de marchepied k tous les ambitieux que produit la France ? Mais alors il n'aura jamais son jour !

Oui, Ton a trop abus6 de la cr^dulite de Catilina, et l'heure approche od, franchissant les portes de Rome, et enfongant celles du Palais Bourbon, il crierait aux gouvernants : trSve de rh^torique et de phrases, donnez-moi du pain !

Oui, le flot r6volutionnaire monte, et Pinondation socialiste est imminente. Quelle digue pourra la contenir ?

La division . est plus profonde et plus accentu^e que jamais entre les divers groupes politiques. Mais au-dessus, ou plutdt au-dessous de la guerre des partis, se poursuivent avec acharnement la guerre sociale et la guerre religieuse. Cette demi^re surtout est terrible, parce qu'elle sert de point de ralliement aux groupes ennemis.

Opportunistes et intransigeants, r6publicains et radicaux, patrons et ouvriers, bourgeois et prol6-

tairefl, autocrates et lib^raux, vainqueurs et vaincus se donnent la main quand il s'agit de combattre le Catholicisme.

Les hommes politiques disent : l'Eglise est une institution sociale, une puissance occulte, l'ennemie naturelle de tout ce que nous faisons !

Les savants s'^crient : en face de ses dogmes, de sa morale, de sa discipline, de sa hierarchie, la science n'est pas libre !

Les radicaux murmurent entre eux : nous voulons d6truire l'autorit^, la propri6t6, la famille, et elle les defend: c'est^'ennemi !

Voil^ le mot d'ordre lanc6, et tons le connaissent. En l'entendant, ils oublient leurs antipathies, leurs haines, leurs griefs ; ils ajournent leurs ambitions et leurs esp6rances ; ils sacrifient leurs opinions, leurs programmes, leurs inter^ts, et ils s'^lancent en criant: sus au clericalism e I

' Et la France? vont me dire mes chers lecteurs canadiens-frangais, qui lui conservent encore une tendresse vraiment filiale, que fait-elle done ?

Ecoutez. J'ai vu k Londres un grand tableau de Gustave Dore repr^santant le Songe de la femTne de Pilate. Somnambule inspir6e, elle est descendue de son lit, et se tient debout au chevet, la figure transfigur6e par P^motion que lui causent et ce qu'elle voit et ce qu'elle entend. Ce qu'elle entend, ce sont les inspirations que lui souffle k Poreille un ange dessin^ par l'artiste dans Tombre des rideaux. Ce qu'elle voit.

pAttis l5

c'est une" porte eatreblill6e sur le pr6toire, et pai* laquelle plonge gon regard, c'est le Christ se tenant debout dans tout l'^clat. de la Divinity en presence du Gouverneur, c'est Pilate, son man, se lavant les mains en pronongant la condamnation du Juste.

Eh bien I lecteurs, ce tableau me semble une image parfaite de l'attitude de la France. Comme la femme de Pilate, elle ne voit la persecution de son gcruvernement contre le Christ qu'gt travers une esp^ce de cauchemar, et dans l'assoupissement qui l'accable elle est impuissante k- l'emp^cher. De temps en temps, elle parait s'6veiller, et faisant un mouvement elle dit k Pilate : ne vous embarrassez point dans l'affaire de ce Juste. Mais Pilate ne l'6coute pas, et il ne se lave pas m^me les mains !

Il a prononc6 ^a sentence contre l'Eglise, et si elle pouvait mourir, elle mourrait de sa main. Mais le sang du Christ l'a faite immortelle !

C'est Pilate qui mourra, et la femme de Pilate se convertira, et elle vivra !

AU PALAIS BOUKBON.

ES esp^rances de renovation sociale que j'entretiens pour la Prance sont appuy6es sur des fondements que je crois solides ; mais je dois avouer que ce n'est pas au Palais Bourbon que je les ai coniques. Les deux stances auxquelles je viens d'assister seraient plut6t de nature sL les 6branler.

Dans la premiere, j'ai entendu toute la gauche vocif6rer parce que M. de la BassetiSre, l'^minent et courageux d6put6 de la Vendue, osait parler, en levant la main vers le ciel, dea esp^ancea d^une vie meUleure.

Dans la seconde, c'^tait le fougueux Madier de Monjau qui s'^criait du haut de la tribune : " On me demande pourquoi je ne veux pas que les pr^tres enseignent? La raison en est bien simple, c'est qu'ils n'ont pas le droit d'exister I "

Tout ce que j'ai vu et entendu dans ces deux stances m'a convaincu des progrès incontestables qu'a faits la Revolution depuis mon premier voyage.

Je me souviens d'avoir assisté plusieurs fois aux débats de l'Assemblée qui siégeait à Versailles dans

l'hiver de 1875-1876, et je n'y ai jamais observé ces explosions de haine contre la religion catholique et ses ministres, que la chambre actuelle ne peut réprimer.

Les stances n'étaient pas moins orageuses, et j'en ai vu de terribles à la fin de décembre 1875 ; mais elles n'avaient pas le même caractère, et la majorité respectait les sentiments religieux et défendait l'ordre social.

M. Buffet, alors premier ministre, ne plaisait réellement ni à la droite ni à la gauche, et ceux qui le soutenaient loyalement ne formaient qu'une minority. Sa chute paraissait imminente, et cependant, à la veille des Elections, il rallia la majorité, parce qu'il sut évoquer habilement le spectre du péril social.

Il s'agissait d'un projet de loi relatif à l'état de siège et à la presse, et la discussion dura deux jours. Ce fut un spectacle à la fois curieux et intéressant pour moi, et je veux l'esquisser pour mes lecteurs canadiens-français, qui ne sauraient se faire une idée juste des orages dont Pénitence parlementaire est souvent le théâtre en France.

C'est quelque chose d'indescriptible, et ce qui m'étonnait toujours, c'est qu'on n'en vienne pas aux coups. Les parties se prennent corps à corps, se disputent la tribune, et sous forme d'interruptions se lancent des filches en si grand nombre que le

ciel en est obscurci, comme dans les combats décrits par Hom[^]re.

Le premier jour, ce fut M. Albert Grévy qui, dans un discours rude et froid, vint demander au gouver-

nement de lever d'abord l'état de siège, et de faire ensuite une loi séparée sur la presse. Mais le gouvernement, qui voyait dans l'état de siège des grandes villes, comme Paris, Lille, Lyon, Bordeaux, Marseille, un gage de sécurité pour les élections qui approchaient, ne voulait pas faire cette concession, et M. Buffet devait expliquer et justifier sa résistance.

Son discours eut un grand succès, et il devait en avoir, puisqu'il n'y a plus guère en politique que des formules et des expédients. Il était plein d'allusions voilées, de reticences, de sous-entendus, de menaces indirectes, de promesses vagues, et de déclarations plus ou moins formelles. Mais au milieu de tout cela, il y avait une affirmation qui devait faire oublier tout le reste. Il y avait un fait habilement mis en relief, qui allait décider la majorité à se grouper encore une fois autour du gouvernement : c'était que l'ordre social était en péril.

Vainement M. Laboulaye, qui parla avec le ton calme et meilleur d'un pasteur calviniste, M. Jules Favre, qui fit un bon plaidoyer d'avocat, M. Louis Blanc, l'enfant terrible de la France, que j'ai trouvé éloquent, montèrent successivement sur la tribune pour démolir le discours du Premier Ministre.

Tous leurs efforts furent inutiles. Ils soulevèrent des applaudissements, des murmures, des cris, du tumulte. Mais M. Buffet avait trouvé le mot de la situation, et la majorité se disait : il y a péril social ; sauvons la société.

Deux jours après, la lutte recommença. M. Raoul Duval alluma le feu, et l'incendie gagna tous les

20 PABIS

bancs comme si le parquet était arrosé de pétrole. M. Dufaure, M. de Broglie, M. Ernest Picard parurent tour à tour à la tribune, et l'agitation fut à son comble.

— Votre langage, crie M. Picard à M. de Broglie, est le langage de l'ambition déguisée !

— Et le vôtre, interromp M. de Ravinel, est celui de l'ambition repue !

MM. Jules Favre et de Valon se provoquent, s'attaquent, se dénoncent avec une violence inouïe, et des cris de rage s'élèvent tantôt de la droite, tantôt de la gauche, tantôt des centres.

M. Haentjens s'élance à la tribune et soulève une tempête. Le tapage devient insupportable. Un grand nombre de députés sont debout et vocifèrent. Le Président frappe à coups redoublés sur la sonnette et crie vainement: À l'ordre, messieurs... À l'ordre !... Personne ne l'écoute. Il supplie M. Haentjens de descendre de la tribune ; mais celui-ci gesticule comme un énergumène, et fait d'inutiles efforts pour se faire entendre. M. Gambetta monte sur son siège, et mugit d'une voix puissante : " L'ordre du jour... l'ordre du jour... l'ordre du jour..."

Et ce tumulte dure au moins vingt minutes !

Enfin, de guerre lasse, M. Haentjens descend de la tribune, exténué, sans avoir pu se faire entendre ; et la séance reprend son cours avec plus de calme.

Les d^bats auxquels j'ai pu assister cette ann6e (1882) 6taient un peu moins bruyants peut-^tre;

mais je n'ai plus retrouv6 cette majority conservatrice qui, en d^cembre 1875, avait la frayeur salulaire du p6ril social.

Les groupes monarchiques sont encore IsL, pleins de courage, d'^nergie, et m^me d'esp6rance. lis ont des orateurs, des 6crivains, de grand noms et de grands. talents ; mais la majority republicaine les 6crase de sa masse, et ce n'est qd'en votant quelquefois avec l'extr^me gauche qu'ils deviennent une puissance.

J'ai 6t6 t6moin d'un de ces spectacles 6tranges oil l'extr^me droite, conduite par Mgr Freppel et M. de Mun, et l'extr^me gauche men6e au combat par Cl^menceau et Madier de Montjau, s'unissaient pour combattre le gouverneme. Quand je dis qu'elles s'unissaient je m'exprime mal ; elles demeu raient profondement dfeunies, et tout en poussant le m^me cri, leurs voix restaient discordantes.

Qu'on en juge. Toutes deux disaient : " le projet de loi imposant si ceux qui veulent enseigner l'obligation de subir un examen devant un comite et d'en obtenir un certificat d 'aptitude p^dagogique, sera, entre les mains du gouvernement, un instrument tyrannique et une entrave k la liberte."

Mais, de ces premisses communes, la droite et la gauche tiraient des conclusions contradictoires. Mgr Freppel et M. de Mun soutenaient que le gouvernement, arme de cette loi, ferait mille embarras aux pr^tres qui voudraient enseigner, et leur refuserait le certificat requis. " Bien au contraire, reprenait M. Madier de Montjau,, avec cette loi le gouvernement

rouvrir la porte aux religieux que nous venons d'expulser ; or ce que je réclame c'est l'élimination absolue de la prêtreaille."

M. Jules Ferry, ministre de l'Instruction Publique a répondu par un discours peu sincère mais fort habile, sorte de balangoin entre la gauche et la droite. Une période respirant la persécution religieuse, était suivie d'une autre pleine d'unction pour le catholicisme. Un biographe bien senti de certains savants religieux servait d'accompagnement aux calomnies lancées contre les monastères. En un mot, tout son discours pouvait se résumer dans deux phrases et deux attitudes. . En se penchant vers la gauche il disait : notre politique sera anti-cléricale ; puis se tournant vers la droite, il ajoutait : elle ne sera pas anti-religieuse.

Ce double jeu a séduit les centres, et donné la majorité au gouvernement.

/ J'ai été charmé d'entendre Mgr Freppel, et j'ai constaté qu'il commande l'attention en chambre.

. S'il ne réussit pas à faire accepter ses doctrines, il se fait au moins écouter, et Ton respecte sa parole franche, hardie, parfois sarcastique et toujours éloquente.

M. de Mun s'est montré, comme toujours, le type de rigueur et de la distinction ; mais il a manqué de chaleur et d'entraînement. La Chambre l'écoute avec une attitude pleine de déférence.

M. Madier de Montjau m'a vivement intéressé.

Outre qu'il est éloquent, j'étais curieux d'entendre ce

farouche r^Duplicain donner cours k sa haine. II ne s'est pas g^ne, et il a attaqu6 le clerg^ non seulem^nt dans Fecole, mais encore dans la chaire et au confessionnal. II a parl6 avec un emportement et une violence extremes, et la gauche Pa applaudit avec enthousiasme.

Letriomphe remport6 par le gouvernement cejour- Istn'a retard6 sa chute que de quelques jours, et deux ou trois ministSres lui ont succede depuis, sans faire plus long sejour au pouvoir.

Le malaise est extreme, et la confiance n'est nuUe part. Tout le monde est mecontent ; chacun se plaint, et dit qu'il faut un changement.

Mais quel changement apportera remade ^ la situation ? C'est le secret de Dieu.

La R6publique pourra-t-elle enraye le socialisme, et maintenir la paix sociale? Je ne le crois pas. Mais quand elle aura bien prouve son impuissance, vers qui se tournera-t-on ? Voilsl le probl&me.

Le comte de Chambord, debout sur la terre ^trai;gSre, regarde par-dessus la fronti^re ce qui se passe dans sa patrie ; mais il ne bouge pas, il attend. De temps en temps sa voix s'6leve et semble dire k la France : " sto ad ostium et pulso, je suis k la porte et je frappe ; quand tu voudras, 5 France, ouvre-moi, la parole est £l toi."

Pais, il ajoute : Pheure est k Dieu ; et il attend que le ciel lui donne un signe. Or il semble que les

signes se multiplient, et que la Providence lui aplanit visiblement le chemin du tr6ne.

La mort du Prince imperial, celle de Gambetta, la persecution dirigee contre les princes d'Orl^ans, sont autant d'6tapes qui le rapprochent, et le jour de son avSnement sera celui oi l'anarchie sera plus forte que la R^publique.

Il fut un temps oii toutes les preventions et tons les pr^juges se coalisaient contre le Roi ; mais il semble que ces pr6juges tombent, et la noble conduite de rh^ritier des Bourbons, dans ces temps oi Tambition et l'intrigue se disputent le pouvoir, impose le respect a tons.

Les radicaux eux-memes sont forc68 de s'incliner quand ils s'arr^tent k contempler cette grande figure d'un glorieux pass6. Ecoutez ces vers que publiait dans Vintrandgeant en juillet dernier (1882) M. Glovis Hugues, le farouche depute de l'extr^me gauche :

" Oh ! quand je pense k ce fant6me, A ce descendant de nos rois Qui pr6f6ra perdre un royaume Plut6t que de tronquer ses droits ; J'envie au lis mort sur sa tige, J'envie aux Louvres sans prestige, J'envie k ce sceptre bris^ Le Roi qui du moins a su faire A ses anc^tres un suaire De leur drapeau fleurdelis6 !

PARI

" Avoir vu la Royaut6 veuve, Lasse de pleurer k genoux, D^ployer une pourpre neuve Sur le lit pr^par^ pour vous ; Dans la nuit qui vous environne Avoir senti qu'une couronne Sur voire t^te descendait, Et qu'on faisait dans W myst^re Germer lentement sous la terre Un tr6ne qui vous attendait ;

" Repr[^]senter la vieille Gaule, Debout sur le char triomphal ;
Avoir d[^]j^l sur une epaule La moiti⁶ du manteau royal ; Puis,
parce qu'on ferme les portes Aux couleurs des royaut^e mortes, S'
'Eloigner en les adorant, Et, suivi de sa seule gloire, S'en aller
6couter l'Histoire Applaudir dans l'ombre — c'est grand !

" C'est grand, parce que nos poitrines.

Sans foi, sans souffle et sans vigueur, Ne tiennent plus par des
racines L'arbre sacr⁶ du vieil Honneur !

Parce que tout se prostitue !

Parce que la minute tue Nos audaces de peu de sang !

Parce que Pamour et la haine, Semblables k la lune pleine,
S'en vont toujours en d[^]croissant !

" Parce qu'on a dans la foumaise Pris un fer rouge pour crever
L'oeil du G⁶ant, Quatre-vingt-treize I Parce qu'on ne sait plus
r[^]ver I Parce que nous n'avons au ventre, — Tigres chatouill[^]s
dans leur autre — Que de morbides app⁶tits !

Parce que nos coeurs ont des r[^]les I Parce que nos vertus sont
p[^]les I Parce que nous sommes petits ! "

Au milieu de tout ce flon flon, il n'y a pas seulement de beaux
vers, mais il y a la preuve que le comte de Chambord commande
Padmiration m⁶me k ses ennemis. Df^es lors, pourquoi son retour
serait-il impossible ?

Mais, objectera-t-on, la Chambre des i)⁶put⁶s, le S[^]nat, le
Gouvernement ayant Parm[^]e sous ses ordres, «ont des obstacles
insurmontables ? — Qui, jusqu'i ce que la Commune les ait ren-
vers⁶s et balay⁶s.

Mais, dira-t on encore, le peuple n'en veut pas ? — Un grand penseur va r^pondre pour moi, et je lui cede la parole. On croirait que ces lignes de Joseph de Maistre ont 6t6 6crites hier ;

" En formant des hypotheses sur la .contre-r6vo-

* lution, on commet trop souvent la faute de raison- ' ner comme si cette contre-revolution devait 6tre et

* ne pouvait ^tre que le r^sultat d'une deliberation ^ populaire. Le peuple craint, dit-on ; U peuple veutj ^ le peuple ne consentira jamais, il ne convient pas au

* peuple, etc., etc. Quelle piti6 ! le peuple n'est plus

" rien dans les revolutions, ou du moins, il n'y entre " que comme instrument passif. Quatre ou cinq " personnes, peut-6tre, donneront un roi k la France. " Des lettres de Paris annonceront aux provinces que " la France a un roi, et les provinces crieront : Vive " le Roi ! A Paris m^me, tous les habitants, moins " une vingtaine, peut-^tre, apprendront en s'^veil- " lant qu'ils ont i^n roi. Est-il possible, s'^crieront- " ils, \o\\k qui est d'une singularity rare I Qui sait " par quelle porte il entrera ? II serait bon, peut-^tre, " de louer des fen^tres d'avance, car on s'6touffera. " Le peuple, si la Monarchie se r^tablirait, n'en d^crS- *^ tera pas plus le r^tablissement qu'il n'en d6cr^tera " la destruction ou l'^tablissement du gouvernement " revolutionnaire.

" Je supplie qu'on veuille bien appuyer sur ces " reflexions, et je les recommande surtout k ceux qui " croient la revolution impossible, parce qu'il y a " trop de Frangais attaches k la Republique, et " qu'un changement ferait souffrir trop de monde. " Scilicet is superis labor est f On pent eertainement " disputer la

majority k la R6publique ; mais qu'elle " Pait ou qu'elle ne Pait pas, c'est ce qui n'importe " point du tout : Penthousiasme et le fanatisme ne " sont point des etats durables. Ce d^gr^ d'er6this- " me fatigue bient6t la nature humaine ; en sorte " qu'^t supposer m6me qu'un peuple, et surtout le *' peuple fran^ais, puisse vouloir une chose long- " temps, il est stir au moins qu'il ne saurait la vou- " loir avec passion. Au contraire, Pacces de fi^vre " Payant lass^, Pabattement, l'apathie, Pindiff^rence, " succ^dent toujours aux grands efforts de Penthou-

" siasme. C'est le cas oii se trouve la France, qui " ne d6sire plus rien avec passion, excepte le repos. " Quand on supposerait done que la R6publique a " la majority en France (ce qui est indubitablement " faux), qu'importe ? Lorsque le Ror se pr6sentera, " siirement on ne comptera pas les voix, et personne " ne remuera ; d'abord par la raison que celui-lal " m6me qui pr^fsre la R^publique a la Monarchic, " pr^ftre cependant le repos k la R6publique ; et *^ encore parce que les volont^s contraires k la royau- ** t^ ne pourront se r^unir.

" En politique, comme en m^canique, les theories " trompent, si l'on ne prend en consideration les " diff^rentes qualit^s des mat^riaux qui forment lea " machines. Au premier coup-d'oeil, par exemple, " cette proposition paralt vraie : le consentement " pr^alable des Frangais est n6cessaire au r^tablisse- " ment de la Monarchic. Cependant rien n'est plus " faux. Sortons des theories, et repr6sentons-nous " des faits.

" Un courrier arriv6 k Bordeaux, k Nantes, k Lyon, " etc., etc., apporte la nouvelle que le Roi est recon- " jiu k Paris ; qu'une faction quelconque (qu'on ** nomme ou qu'on ne nomme pas) s'est empar^e de " Pautorite, et a d6clar6 qu'elle ne la possfede qu'au "

nom du Roi, qu'on a dépêché un courrier au Sou- " verain, qui est attendu incessamment, et que de " toutes parts on arbore la cocarde blanche. La " renommée s'empare de ces nouvelles, et les charge " de mille circonstances imposantes. Que fera-t-on ? " Pour donner plus beau jeu à la République, je lui

accorde la majorité, et même un corps de troupes républicaines. Ces troupes prendront, peut-être, dans le premier moment, une attitude mutine ; mais ce jour-là même elles voudront dîner, et commenceront à se détacher de la puissance qui ne paye plus."

LE PARFUM DE PARIS

OUS l'avons dit dans notre premier

volume, il y aurait un livre à faire

sous ce titre, et nous désirons qu'une

plume compétente le fasse. Il suffirait

à justifier notre confiance dans le salut

de la France.

Car, lors même que la restauration monarchique ne s'accomplirait pas, nous ne voudrions pas croire encore à la décadence finale de ce beau pays, parce que la France qui prie, qui souffre, et qui travaille à la rénovation sociale, devra sauver la France qui blasphème. Nous sommes convaincu que le relèvement de la patrie française se ferait plus vite et plus sûrement avec le Roi.

Mais s'il ne vient pas, ce seront les catholiques et leurs oeuvres de d^vouement qui la sauveront. Seulement il est bien k craindre qu'alors elle doive passer par- une longue s^rie d'^preuves douloureuses.

Nous, Canadiens-Français, aimons k pr^ner bien haut nos vertus et notre foi. Mais je n'h^site pas k dire qu'il y a un grand nombre de Parisiens qui sont meilleurs catholiques que nous, et qui ont plus de m^rite k l'^tre.

Chez eux, la foi (avec les oeuvres) ne demande pas seulement du courage ; elle exige de rabn^ation et elle impose des sacrifices parfois tr^s durs. La persecution les poursuit, et comme elle a ^ sa disposition la puissance et les richesses de l'E-tat, la resistance des catholiques est fort p^nible et on^reuse.

Pendant qu'ils paient k l'Etat des impots ^normes pour un enseignement ath^e que leur foi leur interdit, ils sont Qblig^s de se taxer eux^m^mes pour fonder et soutenir des ^coles, des colleges et des universit^s. Pendant qu'ils voient grandir le budget des tb^Mres, ils voient diminuer celui des cultes, des hospices, des etablissements de charit^, et il leur faut combler ce deficit par des souscriptions volontaires.

<dn a supprim^ leg coHgr^gatio'hs, on a pr^crit les religieux. Vite les catholiques ont dt s'imposer une taxe nouvelle appel^e le Denier des Expuls&s.

Dans un jour de repentir, la France, par ses repr^sentants, a fait voeu d'^lever une ^glise en Phonneur du Sacre-Coeur pour obtenir le pardon de ses prevarications ; mais qui a pay^ les mil-

lions que cette oeuvre nationale a déjà com6? — Les catholiques seuls.

La propagande du mal est partout organisée savamment et somptueusement, le plus souvent avec les deniers de l'Etat. L'erreur a ses trompettes qui paclament et la r^pandent dans toutes les classes. L'irr^ligion a gagn6 les classes ouvriSres ; la science sans Dieu pervertit la jeunesse. Que faire ? Comment r6sister k cet envahissement uniyer\$el et puissant du mal ?

PATIB S&

Les catholiques se sont mis k l'oeuvre, et au milieu de difficult6s sans nombre ik ont imit^ autant que possible les moyens d'action de leurs adversaires. Gr^ce k des sacrifices gen^reux et incalculables, ils ont fond6 des Cercles catholiques d'ouvriers, la Soci6t6 Bibliographique, l'Union de la Paix Sociale, des Cercles Litt6raires et cent autres associations. Ils ont 6tabli l'oeuvre des Bons Livres ; ils encouragent et soutiennent la Presse religieuse et les librairies catholiques.

Ils b^tissent des 6glises et ils leur orient des revenus. Ils envoient partout des missionnaires aux peuples infid6les, et ce n'est pas seulement de leurs deniers qu'ils aident largement k la propagation de la Foi, ils lui payent l'imp6t du sang — comme ils savent le payer k la patrie lorsqu'elle le reclame.

Ils contribuent toujours g6n6reusement au Denier de Saint-Pierre ; et, malgr6 toutes ces contributions k un Budget que l'Etat n'a pas le souci de secourir, leurs bourses sont encore ouvertes pour soutenir dans Paris toutes sortes d'oeuvres de charity.

Ajoutez k ces sacrifices p6cuniaires l'espece d'ostracisme qui les atteint, qui nuit k leur avancement dans toutes les carrieres, qui interdit si leurs enfants tels emplois publics ou telles situations honorables et lucratives, et vous aurez une id6e du merite qu'ils ont k rester de fervents catholiques.

Qui, certes, je me fais un devoir de le recpnnaitre, la foi des Parisiens catholiques est plus ardente, plus zel6e, plus d^vouee que la n5tre, parce qu'elle se r^-

trempe sans cesse dans la lutte et le sacrifice. Oh ! quelles lemons 6difiantes ils nous donnent ! Mais combien nous devons nous estimer heureux d'etre k l'abri des ^preuves et des souffrances qui les accablent ! Comme nous devons remercier Dieu d'avoir encore la paix religieuse et sociale, dont jouissent aujourd'hui si peu de nations.

Je pensais k ces choses bier en gravissant les flancs escarp6s de Montmartre. Parvenu au sommet, j'ai visit6 la crypte de Pimense basilique en construction, vou6e au Sacre-Coeur, et dont les chapelles souterraines sont autant d'^glises ; puis, je me suis avanc6 jusqu'au bord de Pescarpement, et j'ai contempl^ Paris, tout entier k mes pieds.

Tons les bruits ^e la grande ville montaient jusqu'^ moi comme une rumeur sourde et confuse, et

de la vaste plaine o\i ses toits innombrables s'efFa-

gaient dans une commune uniformity, se d^gageaient

les clochers, les tours et les coupoles.

J'étais seul sur cette crête silencieuse que les rayons du soleil couchant caressaient encore, et quand je me tournais vers la gauche j'apercevais la campagne s'étendant au loin depuis les Buttes-Chaumont jusqu'à Saint-Denis.

Mais ce magnifique panorama ne pouvait me distraire de mes pensées, et je songeais toujours à cette noble et courageuse phalange de Parisiens et de Parisiennes qui se dévouent généreusement au salut de la France, et qui lui consacrent leurs talents, leurs travaux, leur vie et une partie de leur fortune.

Oui, sans doute, me disais-je, il y a dans ce Paris bien des spectacles qui affligent, mais il y en a d'autres qui consolent ; et parrai les odeurs de corruption et d'impureté qui s'en émanent, je sens monter vers Dieu des parfums de vertu et de foi.

Il y a tant de nombreux autels où le sang du Christ coule une grande partie du jour, qu'on demande miséricorde ; il y a là des sanctuaires où des milliers de cierges brillent, où des ex-voto brillent, où des fidèles se pressent, et d'où s'émanent des hymnes et des cantiques pour faire oublier les lazzis et les paroles obscènes.

Il y a des vierges sans tache qui ont fait vœu de n'avoir jamais d'autre époux que le Christ ; il y a de saints prêtres, quelques-uns revêtus de la robe monastique, qui ont juré d'en avoir pas d'autre épouse que l'Eglise. Toutes ces âmes pures, unies si mille autres, disséminées dans tous les rangs de la société, s'offrent en holocauste pour le salut de la France.

Il y a des pères et des mères de familles qui défendent énergiquement contre les empiétements de l'Etat les âmes et le salut de leurs enfants, et qui, dans le silence du foyer domestique,

forment une génération chrétienne qu'ils donneront bientôt k la France et k l'Eglise.

A côté de ces colleges de l'Etat, o i sont enseignées tant de doctrines irreligieuses, il y a des chaires libres où là vérité se fait entendre, o i la science s'harmonise avec la foi. Il a fallu lutter bien des années pour les établir ; car dans la France revolutionnaire il faut combattre pour avoir le droit de faire le bien.

et quand l k droit est conquis, il faut s'imposer des sacrifices pour procurer aux oeuvres du bien le pain de chaque jour. Mais enfin l'enseignement supérieur est aujourd'hui plus  u moins libre, et il faut espérer qu'on laissera subsister le fait accompli.

A côté des palais de l'agiotage, il y a les humbles salles o i les Conferences de la Société St- Vincent-de- Paul poursuivent leur charitable mission.

A côté des idoles de ch ir devant lesquelles la foule se prosterne, il y a les statues et les images des Saints, auxquels des milliers d'^mes pieuses vont offrir chaque matin leur vénération et leur hommage.

Dans ce palais Bourbon, o i la Revolution fait la guerre k tout ce qui touche au divin, il y a de fervents catholiques qui demandent pardon pour la tribune frangaise des blasphemes dont elle retentit quelquefois, et qui r p stent k Dieu du fond de leurs coeurs cette généreuse parole du Christ en croix : pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Dans ce palais du Luxembourg, o i le Senat se montre trop souvent empressé de ratifier les projets de persecution et les lois impies de la Chambre des Députés, il y a des intelligences d'élite,

servies par une foi ferme, qui jettent le cri d'alarme, et qui font entendre d'éloquentes protestations.

Non, la France ne périra pas.

Cette basilique que l'on a élevée sur le mont des martyrs n'est pas un temple ordinaire, aux proportions colossales. Elle est l'image et le symbole de la France.

Edification de la nation chrétienne, et quand le dôme reposera comme une couronne sur ces piliers gigantesques, il abritera tout un peuple régénéré.

Pendant que d'une part les charpentiers et les maçons bâtissent ici dans la solitude ces murailles épaisses, les ouvriers des mines et des intelligences renaissent de leurs ruines les institutions, les traditions et les œuvres de la vieille France. Les architectes de Dieu sont faits l'œuvre, et chacun apporte sa pierre à la restauration de l'édifice.

Le jour viendra où la double entreprise recevra son couronnement dans la splendeur de la gloire divine et du bonheur d'un peuple.

Les pierres de ce temple auront poussé jusqu'au ciel le cri d'expiation de la France, et le pardon qui en sera descendu aura consommé la redemption nationale.

CROQUIS PARISIEN.

-CE un linguiste qui a prétendu que le

Le des Gaulois vient du latin galli (coqs) ?

le l'affirme pas ; mala il est certain qu'il des Parisiens, descendants de Gaulois, font penser à cette étymologie.

C'est pour cela, sans doute, que Voltaire a intitulé Paris comme " une grande basse-cour, composée de coqs d'Inde qui font la roue, et de perroquets qui répètent les paroles éternelles à comprendre." Une injure aussi grossière méritait un châtiment, et beaucoup de Parisiens, soucieux de leur dignité, lui en ont tenu compte, mais d'autres — et ils sont nombreux — ont récompensé l'insulteur et lui ont élevé une statue. J'en conclus qu'il a vu cette peinture vraie, et que le portrait leur a paru ressemblant. C'est à cette clause de Parisienne que je veux consacrer quelques coups de crayon.

La plupart sont boulevardiers, ou l'ont été. Ils sont présents dans la presse, dans la politique, dans les théâtres, dans la littérature, et ailleurs. De fait, on les rencontre un peu partout, et si l'on tient compte de toutes les variétés de l'espèce, on peut dire que leur nom est : l'Agion.

Ce n'est donc pas un individu que je veux croquer,

c'est une multitude ; c'est un type qui pose pour la personification de Paris, qui se croit l'auteur ou le héros de tout ce que fait Paris, qui jouit des succès de Paris, qui se revêt des gloires de Paris, qui se pavane sous les plumes de Paris, et qui croit très ingénument que Paris ne serait rien sans lui.

Que dis-je ? Paris ? C'est trop peu, en vérité. Ce type est profondément convaincu que l'Europe entière est attentive à chacune de ses paroles, et ne prend pas la liberté de penser avant lui ; qu'elle lui emprunte toutes ses idées, et que sans lui elle serait un corps sans âme.

L'humble homme ! C'est sa conviction qu'il est l'âme de l'Europe ; mais il n'est pas bien convaincu d'avoir une âme lui-même. Car, au nom de la liberté, il a brisé ce qu'il appelle les chaînes de la foi ; il a renversé les murailles du dogme ; il s'est affranchi des croyances de dix-huit siècles de Christianisme.

Cette indépendance religieuse absolue ne lui a pas donné la paix, ni le bonheur qu'il espérait. Au fond de sa philosophie, il s'avoue parfois à lui-même qu'il y a beaucoup de vide, et qu'en réalité elle lui impose aussi une espèce de servitude. Il y a même des heures où il s'estimerait heureux de reprendre ses anciennes chaînes, qui lui apportaient certains rayons de lumière et de joie ! Il y a des jours où son âme immortelle souffre de ne pouvoir plus aimer, croire et adorer.

Comme Alfred de Musset, l'un de ses favoris, comme Alexandre Dumas, fils, son dramaturge

de prédilection, une sorte de sentimentalisme religieux l'envahit, et lui fait trouver des attraits si la vertu et des charmes à la foi. Mais il voudrait que Dieu se montrât à lui pour lui prouver qu'il existe. Il lui semble que Dieu lui doit cette attention, et que son importance et son rôle dans le monde méritent que Dieu se donne cette peine, dans l'intérêt même de la religion.

Aussi lui paraît-il absurde de croire que la sainte Vierge se soit montrée si une petite paysanne de Lourdes, et ne daigne pas apparaître dans une séance de l'Académie, ou de la Chambre des députés. Dans son opinion, croire à l'apparition de Lourdes, c'est donner à penser que la mère de ce Jésus — qu'il estime un grand homme — n'est pas une femme intelligente et n'a pas à cœur les intérêts de son fils.

C'est un peu pourquoi il se retranche dans son scepticisme. Mais ce sceptique ne doute que de la vérité. Il croit à tout le reste, et madame de Girardin a eu raison d'en rire :

Ce n'est que pour le faux que Paris est créée : Qui ne croit pas en Dieu peut croire aux charlatans.

À défaut de croyances religieuses, le Parisien du Boulevard a le sentiment de l'honneur d'un haut degré, comme tous les Français d'ailleurs. Ce noble sentiment l'empêche de commettre certaines fautes dans lesquelles tombent souvent des gens qui valent mieux que lui. Mais il s'y mêle une dose énorme d'orgueil, qui est fatale au gouvernement de Paris. Comment en effet serait-il facile de gouverner des gens qui se croient tous nés pour être empereurs ?

Au reste, l'honneur, sans humilité et sans foi, fait perdre la notion de la justice, et pousse à des exagérations déplorable. Ainsi compris, l'honneur n'empêchera pas un journaliste de publier une calomnie, à dit de donner ensuite un coup d'épée au calomnié qui osera demander une réparation. Moins encore se gênera-t-il de diffamer un prêtre, ou une pauvre religieuse. Son honneur ne lui inspire pas même la pensée que ces gens-là aient droit à leur réputation.

En outre, l'homme qui met l'honneur au-dessus de la vertu n'est pas toujours fier, et c'est pourquoi il arrive à notre Parisien de faire quelquefois litière de ses principes, et de subir même quelques affronts pour arriver à un poste d'honneur, ou obtenir une décoration. Les crachats d'opres sur sa poitrine effacent les autres.

Hors ces cas intéressés, il est très exigeant en fait d'égards et de considération — ce qui n'est pas la preuve d'un mérite réel. Car le vrai mérite aime la vertu pour elle-même et non pour les faveurs qu'elle rapporte. Si la faveur est refusée, la vertu reste et lui suffit. Mais il en est autrement pour le faux mérite : il ne lui reste rien si la faveur manque. La considération est pour lui comme un chiffre indiquant la valeur de la marchandise.

C'est pourquoi le boulevardier aime les principes qui cotitent le moins et qui rapportent le plus. Les croyances qui ne rapportent rien et qui exigent des sacrifices ne trouveront jamais en lui un serviteur bien fidèle. En faisant un retour sincère sur nous-

t>ARTS 4\$

ment, nous découvririons peut-être que plusieurs Canadiens sont Parisiens sous ce rapport.

La Fontaine a décoché des traits fort méchants contre la fatuité de ses compatriotes :

Se croire un personnage est fort commun en France. On y fait l'homme d'importance, Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.

C'est proprement le mal français.

La sotte vanité nous est particulière.

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière : Leur orgueil me semble en un mot Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

Cette satire est sans doute exagérée — comme toutes les satires — mais le boulevardier l'a bien méritée. Il est essentiellement poseur. Il a Pair suffisant et le verbe sonore, ou criard. 11

s'écoute parler avec autant de complaisance qu'il en met si savourer un motif d'opéra — ou un cigare.

Une de ses nombreuses fatuités, c'est de croire que Paris — c'est-à-dire Jui-même — a tout inventé, et qu'il n'y a rien de bon ni de beau en dehors de Paris. Voici comment cette conviction se forme chez lui.

Sans doute, les théories nouvelles et les inventions surgissent de partout. Mais naturellement leurs inventeurs les apportent à Paris, parce qu'elles trouvent là un piedestal sur lequel on les apercevra de loin, et parce que Paris est un foyer immense d'où elles pourront rayonner sur le monde. Notre Parisien les examine, les vante, les nomme et finit par croire qu'il les a inventés. Il trouve si bien les mots, qu'il croit avoir trouvés les choses. Ce n'est qu'une erreur grave : il n'est point inventeur, mais inventif.

Au surplus, il faut en convenir, les vrais inventeurs sont rares. Trouver ce que personne n'a trouvé avant vous, être le premier, en quoi que ce soit, devient de plus en plus difficile.

C'est la remarque que me faisait l'autre soir M. X., et il ajoutait : voyez donc Adam et Eve. Jusqu'à présent l'on avait toujours cru qu'ils étaient bien les premiers • de l'espèce humaine. Mais voici que la science met en doute cette primauté elle-même. Darwin compte de nombreux adeptes parmi nous, et Ton serait fort embarrassé aujourd'hui de certifier que le gorille qui fut le père d'Adam n'était pas un homme.

— Evidemment, lui ai-je répondu. Et l'aïeul et le bisaïeul d'Adam avaient sans doute aussi leurs prétentions et n'étaient plus

de l'espèce des singes, surtout s'ils ont pu prévoir qu'un jour l'homme aurait la gloire d'engendrer le Parisien !

Mon interlocuteur s'est mis à rire, et tout en dégustant son café il a causé politique, littérature et surtout théâtre d'une manière charmante. Car le boulevardier est fort aimable et spirituel.

De l'esprit, il en a presque autant qu'il veut, c'est-à-dire un peu plus qu'il ne faut. Il en a tant qu'il n'a pas le sens commun, et, malheureusement pour lui, c'est le sens commun qui gouverne le monde.

ABI

Son esprit même serait peut-être pas sans fond, ni profondeur, s'il n'était pas rempli sur tant de choses. J'en admire souvent la facilité et l'élégance ; mais le boulevard est une étuve où il se volatilise. Cerveau singulièrement organisé ; il y passe beaucoup d'idées parfois originales, rarement justes, mais aucune n'y reste.

Le boulevardier arrive souvent à une belle position. Il débute généralement dans la petite presse, et s'il y fait preuve des aptitudes qui conviennent à ces petits carrés de papier, son avenir est assuré.

Il ne faut pas qu'il appartienne à la grande école qui croit que le journalisme est un sacerdoce. Mais il faut cependant qu'il sache faire le journal, et manier adroitement cette arme légère qui ne rentre jamais au fourreau, et qui fait mille passes brillantes sans jamais tuer personne.

Le grand style n'est pas non plus de mise. L6ger, grivois, satirique, 6maill6 de jeux de mots et de calembours,. et surtout neuf, voil^ le style qui r6ussit. II ne faut pas parler comme tout le monde, et moins encore comme les classiques. II faut trouver ces nouveautfe dont Paris raffole, et s'il le faut, d6figurer la langue par Tabus des figures.

Timoth6e Trimm 6tait le module du genre. II 6crivait : " elle avait des cheveux blonds, insolents comme de Tor, longs comme une trag^die en cinq actes... Les roues de fer de nos locomotives avaient des rhumatismes...

Je cueille quelques calembours dans un num^ro du Tintamarre : Une tasse de chicor^e, c'est l'amer si boire... La politique est un jeu... de maux. Quand le ministre de VirUSrieur est demissionnaire, il en r^sulte une crise dedans,

Parmi les faits divers intitulfe "Faits-Paris... nadvertance " : " toutes les personnes kg^es qui lisent le Tintamarre sont infailliblement derideea I

Je ne puis citer que les mots convenables. Mais si je reprodui^ais les grivoiseries qui les accompagnent, je prouverais qu'on a eu raison de dire que la petite presse est en voie d'encanailler la langue frangaise.

Avec cet esprit dont j'ai indiqu^ le genre, on va tr&s loin dans la petite presse, et si Ton veut s'attacher k un groupe politique, on arrive bient6t k commander ces troupes l^g&res qui harcelfent sans cesse l'ennemi, et Temp^chent de se fortifier. Ou bien, grltce k quelques articles serieux, lances k propos, on arrive k la grosse presse. hk, il est perpais d'etre ennuyeux et d'ecrire un peu comme tout le monde; car c'est au milieu des artilleurs trat-

nant péniblement leurs batteries de campagne que Pon marche k Fassaut des minist[^]res.

Dh& lors, le Parisien du boulevard ne connaît plus de borne si son ambition, et le jour viendra o\i il sera député du peuple et m[^]me ministre. Ce qui fait sa force c'est de savoir accomplir certaines Evolutions avec conviction.

Il n'a pas précisément d'érudition, mais il connaît la superficie des choses. Il parle, discute, critique,

raisonne k perte d'haleine sur mille et un sujets, et les chocs de mots lui apportent d[^]s idées, comme les rimes en fournissent k certains pontes. Il se grise de paroles, et bitit mille syst[^]mes qu'il prétend imposer £l la France. Lui qui repousse les dogmies, il dogmatise sUr tout avec l'absolutisme d'un despote.

Ce n'est pas un piocheur, un b[^]n[^]dictin; il ne pAlit pas sur les livres ; mais tant[^]t il sait ,écrire, et tant[^]t il sait parler. L'art de la parole surtout est tout-puissant en France. Si, comme une mitrailleuse, il pent partir sL la moindre [^]tincelle, et lancer des p[^]riodes sonores qui émeuvent, qui [^]branlent, qui exaltent les masses, il ira oii il voudra, surtout s'il sait [^]voluer en temps convenable.

Mais n'allez pas croire qu'il n'y ait dans ses Evolutions que de la comédie. Non, ce député phraseur et poseur, qui sait jouer k la Chambre autant de r[^]ies qu'on en joue au theatre, n'est pas aussi comédien que vous l'imaginez. Tout en plaidant le pour et le contre, il est souvent convaincu. Mais il est léger, et le vent l'emporte toujours plus loin qu'il ne veut aller, soit dans un sens, soit dans un autre.

Dans l'opposition c'est un. cannibale intraitable. II a des haines farouches pour tout ce qui exerce un lambeau d'autorité. II a des accents terribles, des dénonciations ardentes, des revendications pleines de menaces contre l'ordre de choses existant. A l'entendre, tout va mal, ou rien ne va plus, et tout est à refaire.

Mais du jour qu'il est arrivé au pouvoir, ce tigre

48 PARTS

s'apaise. La situation ne lui paraît plus si mauvaise. Sans doute, il y a beaucoup de réformes à opérer ; mais il faut du temps. On ne doit rien brusquer... II ne faut pas amonceler des mines, sans savoir exactement par quoi on remplacera les choses renversées... II faut tenir compte des circonstances, des préjugés du peuple... II convient d'ailleurs de consolider le pouvoir, afin qu'il puisse réaliser à la longue et prudemment les articles de son programme...

II se réclame alors du parti de l'ordre. Souvent même son journal a la prétention d'avoir toujours appartenu à ce parti. Mais, pour lui, le commencement de la sagesse, ce n'est pas la crainte du Seigneur, c'est la crainte de la guillotine.

II prêche le principe de 89. II le propage, il le vulgarise, il le fait triompher. II en applaudit les développements et les résultats jusqu'en 90, jusqu'en ' 91, jusqu'en 92. Mais lorsqu'il voit tout à coup se dresser 93, la peur le saisit, et il devient conservateur.

On connaît ce vieux proverbe : au pays des aveugles les borgnes sont rois. Depuis près d'un demi-siècle les Parisiens du boulevard ont eu deux borgnes pour rois, M. Buloz et M. Gam-

betta. L'un a régné quarante ans et l'autre un peu plus de douze ans. Il me semble que les boulevardiers devraient leur faire élever un tombeau sur lequel seraient inscrits les vers suivants, variante d'une épigramme de Monselet :

Quand nos rois au tombeau farent prêts de descendre, Rien n'est venu les retarder ; ils n'avaient qu'un ciel à fermer, Et, comme on sait, point d'âme à rendre.

Leur succession est encore vacante. Pourquoi ne prend-on pas M. Naquet? Après la dynastie des borgnes, on aurait celle des bossus.

LES TROUÉISTES PARISIENS.

Le Canadien-Français voyage beaucoup, plus même que l'Anglais et l'Américain.

C'est un goffé acquis par ses ancêtres sur la terre d'Amérique, puisque les Français de France ne l'ont pas. Non, le Français ne voyage pas, d'abord parce qu'il n'en a pas le goffé, et ensuite parce qu'il croit n'avoir rien à apprendre ailleurs.

Sur ce dernier point il a tort, Il trouverait ailleurs bien des choses à imiter, et des enseignements dont il pourrait faire son profit. Le contact avec d'autres peuples le rendrait peut-être à la fois plus gouvernable et plus apte à gouverner.

Ainsi — pour ne citer qu'un exemple — le Parisien, qui vient en Canada et qui n'est pas entièrement aveuglé par le préjugé, y constate deux faits qui renferment une leçon salutaire pour sa patrie. Le premier, c'est qu'il y a ici un petit peuple qui est resté français, qui grandit rapidement et qui vit heureux, parce qu'il est demeuré fermement attaché à la foi ca-

tholique et k son clei^S ; le second, c'est que nous avions ici le regime f^odal, tel qu'il existaitjadis en France, et que nous l'avons aboli sans rfvolve, sans secousse, et sans avoir recours aux &meux principea de 83.

Ces faits, avec bien d'autres, ont frapp^ les observateurs intelligents qui nous sont venus de France de temps k autre, et surtout les consuls-g^n^raux que la France nous envoie depuis quelques ann6es. S'il en est qui arrivent ici avec des id6es pr6-con9Uf ^^ ^ quelques pr6jug68, ils apprennent bient6t si nous conn^ltre mieux et k nous rendre pleine justice. <^>

Mais parmi les touristes parisiens, il s'en rencontre qui sont moins clairvoyants, moins reconnaissants et moins justes ; et pourtant, ils sont tons et toujours les bienheureux au milieu de nous. Car, il y a une quality dont nous pouvons nous vahter sans ostentation : nous avons un coeur d'or, et ce coeur d'or, nous le portons sur la main, toujours pr^ts k Poffrir aux strangers, surtout quand ils sont frangais.

II y a quelques ann^es surtout, lorsqu'un touriste d'outre-mer d6barquait k Qu6bec et disait : Je suis Fran9ais, cette parole magique lui ouvrait toutes les portes. II devenait l'enfant g&t6 de la soci6t6 qu6becquoise, et chacun voulait le fitter.

Nous sommes devenus moins empressees, j'allais dire moins nai'fs, et gr^ce k quelques visiteurs parisiens, notre hospitality finira par 6tre r^duite si de justes proportions. lis sont si spirituels, ces messieurs, et se moquent si agr^ablement de nous quand ils sont retourn^s si Paris ?

(1) M. Le&ivre, ex-coDsul-g^n^ral de France k Quebec, a public dans le CorregpondarU en 1876j je crois, deux articlee sjm-

pahiques et pleins d'aperçus élevés sur le Canada.

Certes, nous avons à Paris des amis dévoués ; je l'ai déjà dit et j'aime le répéter. Ce n'est pas le lieu ni le moment de les faire connaître tous ; mais il y a deux noms qui se pressent sous ma plume et que je veux rappeler : M. Rameau, dont les ouvrages sont plus canadiens que français, et M. Claudio Jannet, qui a traversé notre pays avec enthousiasme, et qui a publié, dans le Correspondant une étude marquée au coin de la bienveillance et de la justice, sur la race française dans l'Amérique du Nord, [^]) Je voudrais être autorisé à parler au nom de mon pays pour exprimer ici notre reconnaissance à ces deux vrais amis du Canada.

Comme contraste, je veux nommer ici deux touristes parisiens qui nous ont moins admirés, et dont nous conservons un souvenir assez désagréable. Le
* premier est M. Ernest Duvergier de Hauranne, et le
second est M. de Molinari.

Les impressions de voyage de M. Duvergier furent publiées d'abord dans la Revue des Deux Mondes, en 1865, puis réunies en deux volumes sous le titre Huit mois en Amérique. La partie qu'il consacrait à notre pays fourmillait d'erreurs et d'appréciations injustes. M. Chauveau, alors surintendant de l'Instruction Publique, en fit une critique fort spirituelle et délicate, que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier. Nous en détachons seulement les dernières lignes.

(1) Voir le Correspondant livraisons de Mai et de Juin 1881.

M. Duvergier avait écrit : " Quant à moi, le Journal de Québec annonçait hier pompeusement mon séjour dans cette ville. Me voilà donc aussi un personnage, et je vais ce soir honorer de ma présence le bal des bachelors de Québec."

A cette citation M. Chauveau ajoutait : " Le touriste s'est un peu exagéré la portée de ces deux incidents. Le bal des bachelors n'est point précisément de ces choses qui font dire " Non licet omnibus adire Oorinthum," et le Journal de Québec, si nous avons bonne mémoire, s'était borné à publier que M. Duvergier était le fils d'un écrivain distingué. Tous ceux qui ont lu l'histoire du gouvernement parlementaire en France trouveront qu'on ne pouvait rien dire de moins, de même qu'après avoir lu Huit mois en Amérique nous n'oserions rien dire de plus."

M. de Molinari, collaborateur au Journal des Débats, a fait un travail plus sérieux (il n'est plus à l'égal de Ton pent se montrer enfant terrible), et plusieurs de ses appréciations sont justes. Mais c'est encore une étude très superficielle, fort peu brillante dans la forme, et composée, quant au fond, de banalités et de lieux communs.

Il y a, dans son premier volume sur les États-Unis et le Canada, des nouveautés qui amusent beaucoup ses lecteurs canadiens. Ainsi il écrit : que le fleuve St-Laurent n'est qu'une série de lacs, d'une largeur de cinq à dix kilomètres, qui se retrécissent graduellement et forment des rapides... Qu'en descendant ce fleuve de Montréal à Québec (à bord du Océan de Québec) il a

traverse les comtés d'Argenteuil, de Belleville et de Montmagny et de Charlevoix... que les remparts de Québec datent de Champlain (le fondateur de Québec, reconnaîtrais-tu l'habitation

dans notre citadelle et nos murailles?))... que la ville de Montreal est divisée en deux comme par la lame d'un couteau, partie anglaise et partie française, et que du côté français toutes les rues sont baptisées de noms de saints, tandis que du côté anglais on les a placées sous le patronage des anciens gouverneurs... qu'il n'y a pas dix canadiens-français qui fréquentent la société anglaise, etc., etc., etc.

Voilà quelques-unes des jolies découvertes que M. de Molinari a faites, et qu'il révèle au public français avec tout l'appui du Parisien bien informé. Après cela, il peut nous plaindre de vivre dans la dépendance du clergé et de ne pas danser la valse ; nous ne nous en affligerons pas, nous avons trop envie de rire.

Si le savant économiste s'était montré plus sympathique et mieux renseigné après son second voyage en Canada, j'aurais volontiers passé l'éponge sur les erreurs de son premier ouvrage. Car il arrive à tous les voyageurs d'en commettre, et j'ai besoin, tout le premier, de quelque indulgence sous ce rapport. ^

Mais M. de Molinari ne doute de rien, ni de lui-même, et sans s'être donné la peine de mieux observer, il recommence à publier sur notre compte des lettres fantaisistes dont nous devons relever quelques assertions.

En vérité, ces nouvelles lettres au Journal des Débats

sont, intitulées " Au delà de l'Océan " sont fort médiocres et d'insignifiantes. Mais à cause de leur titre et du sujet traité, elles sont lues en France, et s'il en est qui peuvent nous faire du bien, il en est d'autres qui sont de nature à nous faire tort, et contre lesquelles nous devons protester.

Pour ma part, je suis convaincu que nos meilleurs amis d'outre-mer sont les catholiques de France. Or ils ont At. ^tre affligés de trouver, sous la plume d'un écrivain sérieux qui se dit notre ami, cette assertion Strange : " que le Syllabus n'est accepté au Canada " que par une impuissante minority." C'est une accusation dénuée de tout fondement, un véritable outrage à la vérité ; et si M. de Molinari a cru faire notre honneur en parlant ainsi, il s'est complètement trompé, et nous lui en tenons compte comme d'une sanglante injure. Mettre en doute l'intégrité de notre foi et notre parfaite docilité aux enseignements du Saint-Siège, c'est nous blesser dans ce que nous avons de plus cher.

M. de Molinari dit encore que, d'après les apparences, l'élément français en Canada sera irrémédiablement absorbé par la race anglaise dans un avenir plus ou moins lointin.

Nous nous expliquons ces tristes prévisions chez un homme qui paraît n'avoir vu et entendu que de l'Anglais parmi nous, et qui appelle même Cité de Québec notre splendide bateau à vapeur si canadien-français, -le "Québec."

Mais nous prions nos amis de France de ne pas

trop s'alarmer. Les sombres prédictions de M. de Molinari, et celles de M. Thompson, qu'il cite, ne pourront ni comprimer nos aspirations généreuses ni miner nos espérances d'avenir. Nous croyons bien plus fermement au Syllabus qu'il leur donne de prophétique.

Nous n'appartenons pas à l'école des économistes utilitaires, qui ne croient pas à la Providence des nations, et dont la vue est par là même très courte. M. de Molinari est un de ces myopes. Il peut être capable de coter à leur juste valeur les actions du

commerce, et de pronostiquer les fluctuations de la Bourse ; mais il n'est pas competent k juger des croyances religieuses d'un peuple et des nobles esp6rances de son patriotisme. Car pour 6tre -bon juge en ces matiSres, il faut avoir sur la religion et la patrie des id6es et des convictions -que la science 6conomique lib^rale ne donne pas.

Pourquoi MM. Claudio Jannet et Rameau nous ont-ils mieux jug6s ? Farce qu'sl travers notre organisme encore faiblemais sain, ils ont senti notre kme forte et virile ; parce qu'ils ont compt6 les battements de notre coeur, 6prouv6 la chaleur de notre patriotisme, l'ardeur de notre foi et la vitality de nos esperances.

Avant de prendre conge de M. de Molinari, je veux rappeler un trait de ses dernieres lettres.

Il s'est plaint qu'^ Quebec les enseignes et les affiches sont presque toutes en anglais. Cependant il a lu une aflQche fran9aise collie sur un mur, et il l'a

copi^e comme une curiosity. C'6tait un entrepreneur qui demandait des travailleurs, et qui offrait 80 cents par jour pour les " bons homuies." Jugez si le Parisien a trouv6 plaisante cette expression bons hommes^ et s'il peut avoir des illusions sur un peuple dont les ouvriers 6crivent ainsi le franyais I

Je crois vraiment que nous sommes un peu trop bona hommes pour ces touristes 616gants de Paris. En tout cas c'est bien Popinion qu'ils ont de nous, et je tiens pour ma part k ne la pas m^riter. <^>

Le touriste parisien (je reviens ici au boulevard), ce finaud qui sait tout, cet esprit fort qui s'est affranchi de tout respect comme de toute crainte, a quelquefois une grande naïveté, qui ressemble beaucoup à l'ignorance. Il croit que l'univers civilisé s'étend jusqu'aux portes de Paris, mais pas au-delà. Jugez de ses étourderies quand il découvre d'autres grandes villes que Paris, d'autres savants que les membres de l'Institut, d'autres esprits que lui-même.

Je ne sais plus quel boulevardier raconte qu'il alla un jour à Londres avec quelques amis. Convaincus qu'une fois les murs franchis, c'était partout la campagne, même au-delà de la Manche, ils n'avaient emporté que des paletots et des feutres mous. Imaginez leur embarras quand ils se virent invités à

(1) M. Faucher de St-Maurice a publié, dans le Journal de l'Éclair, une critique émue des Leçons de M. de Molinari. La Mi-février et d'autres journaux ont également protesté contre plusieurs de ses appréciations.

ARIS S

dîner, ou à passer une soirée au théâtre de Sa Majesté ou à Covent Garden. Mais il faut reconnaître que le parisien se tire de ces petits embarras d'étiquette avec un sang-froid admirable, et de manière à faire comprendre que l'étiquette n'a pas été faite pour lui.

Cela me rappelle une aventure d'un autre parisien à Londres, et dont j'emprunte le récit à Francis Wey.

Le spirituel touriste, tout r^cemment arriv6 dans la m6tropole anglaise, et voulant courir un peu la ville, eut l'id^e de noter sur son carnet une indication qui p<it lui faire retrouver sa demeure quand viendrait l'heure de rentrer. Son logement se trouvait au coin de Leicester Square, et en sortant il chercha du regard quelque marque particuliSre, ou une enseigne qui pM lui servir de point de repSre. Justement il y avait un 6criteau en face, et mon parisien prenant son crayon, ^crivit sur son carnet ces mots, qu'il n'avait jamais vus sur les murs de Paris : Commit no nuisance, ne commettez aucun d6it. L^-dessus il part tranquille. Il s'6gare k plaisir et en fl^nant au milieu des rues tortueuses de la capitale, et le soir vehu il monte dans un cab. Avec cet air ais6, capable, d'un homme qui connait sa ville, il jette du bout des ISvres son adresse au cocher : Commit no nuisance. Le cocher se met a rire. Cet anglais se moque de ma prononciation, se dit notre h6ros, et il r^pSte la m^me adresse sur un ton un peu vex6, en faisant de son mieux pour prendre l'accent anglais. Le cocher rit plus fort. D^cidement il ne me comprend pas, pense notre parisien ; il tire donc son

carnet, et plein d'une confiance in^l6e de m^contentement, il montre l'adresse 6crite au cocher; celui-ci se pose les poings sur les hanches et se rQiiverse en arriSre k force de rire. Le parisien s'indigne et prend k t6moin les passanis, qui, s^rieux d'abord, s'abaiidonnent aux m\$mes acc^s d'hilarit^ devant le document 6crit. Le fran9ais crie, s'emporte, menace ; on s'attroupe, on veut s'interposer ; chacun se montre sympathique d'abord, puis, mis au courant par le cocher, se r^jouit k qui mieux mieux. Surviennent les hommes de police, supreme esffoir. H6ias I leur gaiety ranime bient6t celle de la foule. Enfin un gentleman parlant fran9ais s'approche et se rend arbitre. Tout s'explique, non

sans peine, et notre parisien est obligé de reconnaître que son adresse manquait de précision et d'exactitude.

SILHOUETTES FÉMININES,

quelque nation qu'elle appartienne, la femme est toujours un sujet fort compliqué, qui cause bien des tribulations au moraliste et au peintre de mœurs. Mais quand elle est Parisienne, il semble que les énigmes se multiplient, parce qu'il en existe peut-être un plus grand nombre de variétés.

Cependant, malgré son originalité propre, la Parisienne ressemble aux autres femmes sous bien des rapports, et dans les silhouettes que je veux dessiner, il y aura certainement, l'élégance, des traits que vous reconnaîtrez comme vôtres. Ce n'est pas moi qui le dirai — surtout s'ils ne sont pas aimables — mais vous vous le direz à vous-mêmes.

. Il y avait autrefois à Paris de grandes Dames qui ne vivaient que pour le monde et les jouissances, et qui étaient loin de donner au peuple l'exemple des vertus chrétiennes. Ce sont les héroïnes des dramaturges et des romanciers depuis un demi-siècle. Mais aujourd'hui, la peinture que la littérature et le théâtre en font encore est une calomnie contre la noblesse.

Le type des grandes Dames galantes devient heureusement de plus en plus rare, et, si la réaction religieuse continue de s'étendre, il finira par disparaître.

Massillon donnait un enseignement salutaire quand il appliquait à la noblesse cette parole qui fut dite de Jésus-Christ : Celui-ci est né pour le salut et pour la perte de plusieurs. Oui, les

grands perdent et sauvent. Le peuple les suit dans la voie du bien, comme dans celle du mal.

Voilà ce que la noblesse de France comprend aujourd'hui, et c'est pourquoi elle travaille à servir la patrie en se consacrant elle-même. En tête des œuvres de rénovation sociale qui s'organisent partout sur le sol français, on voit marcher aujourd'hui les plus grands noms de France.

À côté de la noblesse et dans ses rangs, travaille une portion notable de la classe lettrée, et les femmes rivalisent de zèle avec leurs maris pour répandre des idées saines dans les classes populaires, pour accroître et rendre prospères les associations pieuses et charitables, et surtout pour jeter partout la semence de bons exemples.

Que d'admirables chrétiennes dans ce milieu si sain, si moral, si éclairé de Paris ! Et qu'il est déplorable pour la France que ces éléments de salut n'aient pas la puissance du nombre !

Pourtant, elles ne se rencontrent pas seulement parmi les nobles et les lettrés, mais à tous les degrés de l'échelle sociale. Dans la classe moyenne surtout,

*>ARid 63

il y a des Parisiennes dont la vie fait l'édification de leur entourage ; il y a des manages chrétiens que la religion éclaire et conduit, il y a des foyers bénis que l'immoralité ne souille jamais.

Au surplus, il ne faut pas s'imaginer que toutes les Parisiennes qui ne sont pas dévotes ou qui ne pratiquent pas leur religion, soient des femmes sans mœurs. Rien ne serait plus loin de la vérité.

rite. Il y en a un grand nombre qui, sans être chrétiennes, menent une vie laborieuse, économe et honnête. Il en est même qui ont perdu la foi, et qui, pour rien au monde, ne voudraient perdre l'honneur.

Mais au milieu de toutes ces variétés de Parisiennes, il s'en trouve une qui exerce une incontestable influence, et qui circule dans toutes les classes de la nation, c'est la femme du monde.

Noble ou bourgeoise, elle est généralement plus mondaine que les mondaines des autres pays, et elle ne tient pas de la même manière.

Si elle est parfois difficile à connaître, ce n'est pas qu'elle s'enveloppe de silence et de mystère. Au contraire, c'est parce qu'elle est trop expansive, d'une expansion qui manque de sincérité — le tout sans calcul et sans dissimulation volontaire.

Avec un charmant laisser-aller, une facilité naturelle qu'on prendrait pour de l'entrainement, elle se peint elle-même, ici telle qu'elle est, là telle qu'elle voudrait être, ailleurs telle que son caprice du moment la presse de paraître.

64 PARTS

Cette étonnante mobilité n'est pas sans ressemblance avec le mensonge, et c'est pourquoi M. Taine a pu écrire : " L'honnête homme à Paris ment dix fois par jour, l'honnête femme vingt fois par jour, " l'homme du monde cent fois par jour ; on n'a jamais pu compter combien de fois par jour ment " une femme du monde."

Cette statistique effrayante est évidemment une charge ; mais elle a du vrai... •

La Parisienne n'est pas belle ; mais elle a quelque chose de mieux que la beauté : la grâce et l'esprit. Il y a bien un peu d'exagération dans le déploiement qu'elle fait de l'un et de l'autre, et quand elle voudra vous éblouir de son esprit et de sa grâce, vous la trouverez affectée. Mais cette affectation n'annule pas les charmes de sa personne et de sa conversation, et vous finirez même par ne plus vous en apercevoir.

C'est le type le plus accompli peut-être de la causette de salon, et Ton est étonné des improvisations étincelantes qui coulent sans effort de ses lèvres. Au fond c'est très vide, et si c'était écrit on ne le lirait pas. Mais la musique de la voix, l'harmonie et le naturel du geste, l'expression du regard, suppléent à l'idée qui manque, et Ton écoute avec la conviction que Ton entend quelque chose.

Dans un salon elle est reine. Elle ne regarde rien et voit tout ; elle n'écoute pas et entend tout ; elle devine ce qu'on ne dit pas ; elle fait croire qu'elle a appris ce qu'elle ne sait pas. Mais en passant les

autres, elle reste elle-même une énigme — ce qui redouble son attrait.

On croirait qu'elle ne fait rien ; elle fait beaucoup de choses, et Ton ne saurait imaginer avec quel art ingénieux elle remplit sa journée de mille et un petits devoirs — c'est ainsi qu'elle appelle toutes ses actions — qui comprennent les choses du monde, de la famille et de la religion. Car elle a de la religion, qu'elle entend et pratique, sa manière.

Elle aime généralement le Beau, un peu le Bien, rarement le Vrai. Le paradoxe fait ses délices. Elle a pour le faux de l'indul-

gence, pour la passion des excuses, pour l'erreur de la tolerance. Nature g6n^reuse, elle a l'admiration trop facile pour les artistes, les pontes, les ^crivains et les hommes d'Etat.

Lp terre k terre lui plait assez, pourvu que cela brille. Elle n'aime k regarder ni trop haut ni trop bas. Il lui importe peu qu'une id6e soit vraie ou fausse, pourvu qu'elle soit nouvelle ou finement exprim6e, mais tout ce qui est creux lui d6plait, excepts les precipices, dont la profondeur l'attire.

Son esprit, sans 616vati@n, est un brillant k mille facettes, souvent bien taill6, m^me quand il est^^faux. Chez plusieurs, c'est une pelotte d'6pingles, qui par un certain m6canisme, se retourne k volont^, et paralt, tantdt om^e de petites t^tes qui scintillent, et tant6t h6riss6e de pointes.

Elle se marie pour aller plus librement dans le monde, et g6n6ralement elle ne va pas chercher un mari parmi les divots. Dans son opinion, un homme

franchement catholique ne saurait ^tre un homme d'esprit ; c'est n^cessairement une intelligence born6e, ou un maniaque.

Mais, quel que soit ce mari, il est rare qu'elle ne r^ussisse pas k le fa^onner k sa guise et k le mener od elle veut.

Ne confondez pas, lectrices, je parle de la Parisienne. Ce n'est pas une canadienne, mais une parisienne qui a dit : " mon mari et moi, nous faisons tout ce que je ve.ux I "

Comment s'y prend-elle? Ce n'est.pas moi qui peux vous le dire.

Je constate seulement le fait, sans certifier qu'il est gⁿSral ; pour vous le montrer mieux, je veux vous d[^]crire un genre de v⁶hicule que j'ai beaucoup aim⁶ k Londres ; c'est le Hansom cab, ainsi appell⁶ du nom de Pinventeur.

Ce joli cab n'a que deux roues, qui sont tr^Ss hautes, et un seul sifege. Il est compl^Stement ouvert en avant, mais il est ferme en arri^Sre, au-dessus et un peu sur les c⁶t⁶s, de mani^Sre k former une veritable niche soigneusement bourr[^]e et capitonn[^]e, au fond de laquelle vous [^]tes installe. En arriere et au-dessus se trouve juche le cocher, que vous ne pouvez voir de l'int⁶rieur de la voiture, de sorte que vous croyez [^]tre seul en face de l'horizon qui s'[^]tend devant vous, sans que la vue soit interceptee par aucun obstacle.

Seulement, en relevant la t[^]te vous apercevez au-

dessns de vous deux longs fils gris ou noirs : ce sont les r[^]nes que tient le conducteur invisible. En vous dressant sur la pointe des pieds, et avec un effort, vous pourriez mettre la main eur ces r[^]nes ; maisvous seriez expos[^] k faire une chute, et vous vous laissez emporter — non pas en dormant, car les secousses de la voiture vous en emp[^]chent — mais en regardant curieuaement les hautes maisons de la rue qui d[^]filent rapidement des deux c[^]tfes, et les grandes jambes du cheval qui vont leur grand train m⁶canique et monotone.

Ce v⁶hicule commode est une image parfaite de certains me- nages parisiens. Le mari est en avant, et s' imagine qu'il m^Sne puisqu'il est le premier; mais il ne voit pas le conducteur invisible qui paralt suivre, puisqu'il esf en arri^Sre, et qui cependant tient les r[^]nes.

En général, l'homme et la femme du monde envisagent la vie k un point de vue diff rent. Pour Phomme c'est une affaire ; pour la femme c'est un amusement. Tous deux ont tort.

Mais c'est pour la parisienne mondaine surtout que le but supreme de la vie est le plaisir.

EUe ne pent imaginer qu'il y ait autre chose k faire en ce monde que de se bien divertir. Le travail est pour l'homme, et la jouissance pour elle, qui • du reste ne vieillit jamais.

Elle raffole du theMre, et malheureusement elle y fait son Education. Elle y va aussi souvent qu'elle

peut, autant que possible avec un ami plutôt qu'avec son mari.

Quant elle n'y peut aller, elle sait se dresser dans son imagination, iine scene qui change plus souvent de decors que celle de la Comédie-Française. En cela, elle ressemble un peu k tout le monde. Car qui de nous, ne se laisse pas aller k ces reveries, peuplées de mises en scène, de decors, de personnages, qui vont, viennent, agissent, parlent, rient, pleurent, chantent absoluraent comme sur un théâtre ?

La Parisienne, femme du monde, affecte d'aimer la poésie, et elle en voudrait un peu partout. Elle veut que son mari soit poétique, que ses amis soient poétiques, que son confesseur (quand elle en a un) soit poétique, et que Teglise où elle-va entendre la messe soit poétique et k la mode.

On comprend après cela qu'il y ait un accord naturel entre certains Parisiens qui estiment que les catholiques austSres font un grand mal k la religion, et cette mondaine qui croit qu'un

pr[^]tre sans manieres recherch[^]es et sans essence dans son mou-
choir 61oigne beaucoup de la devotion.

Malgr[^] les qualif[^]e de son esprit, elle n'est qu'un reverb[^]Sre,
parfois brillant; et le rayonnement qui s'en 6ch&.ppe lui vient des
autres. Elle saitplusieurs choses, mais superficiellement, et elle
ignore surtout ce qu'il est n[^]cessaire de connaitre. Comment en
pourrait-il 6tre autrement ? Sa vie s'6coule dans les promenades,
dans les divertissements, dans les theatres, dans les boudoirs,
entre un journal de mode et

le dernier roman d'Alphonse Daudet ou de Peillet, quand ce
n'est pas Gustave Droz ou Emile Zola.

mes bonnes lectrices canadiennes, ne gaspillez jamais ainsi
voire vie, qui dure si peu. N'enviez jamais ce faux 6clat d'une ci-
vilisation en decadence. Evitez surtout la lecture des mauvais
livres qui nous viennent de Paris, et qui malheureusement se r[^]-
pandent de plus en plus parmi nous. Ne cessez jamais de croire
que l'humble sentier du devoir est encore ce qu'il y a de meilleur
et de plus beau, et que la femme la plus 6clair[^]6e est celle qui
marche dans la pleine lumi[^]Sre de la foi.

La vertu de l'homme est la grande force de ce monde, et la
chastet[^]6 de la femme en est l'incomparable beaux.

COLLOQUE ENTENDU

A sc[^]neestarHfitel-du-Louvre. Madame X. est assise sur un sofa,
tenant uii journal ouvert sur ses genoux. En face d'elle, dans un
fauteuil et accoud[^]e sur un gu[^]ridon, Madame de B., une provin-

ciale fort aimable, dont le mari eat dlput^, et qui passe une partie de l'hiver k Paris.

On entend la pluie au dehors.

Madame X., ^touffant un b4illement.

Oh ! quel temps ! Voyez done cette pluie I Depuis huit jours il y autant de nuages au ciel que dans un mauvaiB manage. Du vent, de la pluie, de la brume, du froid, voiU ce que nobs avons I Je ne sais pas si vous etes comme moi, ma chSre ; mais quand il pleut il me semhle que tout le monde est bfite.

Madame de B.

Merci, ma ch6re; tous n'fites jamais bfite, vous, mais vous n'fites pas aimable aujourdTiui.

Oh ! mon amie, je &is des exceptions ; mais croyais que notre amiti^ pouvait me dispenser...

Madame de B.

C'est un pur badinage. Je suis d'ailleurs de votre avis, et j'ajoute que quand il fait beau la proportion des gens- d'esprit n'est pas encore 6norme.

Madame X.

C'est vrai, mais on se sent alors plus indulgent. Enfin cette pluie est fort ennuyeuse,mais pas autant que les journaux.

Madame de B.

Vous ne les lisez pas ?

Madame X.

Non, mais il suffit de les ouvrir pour avoir le spleen. Est-ce qu'on s'occupe beaucoup de politique en province ?

Madame de B,

H[^]las I on ne vit que de cela.

Madame X,

Ici c'est bien pis, on en meurt. C'est la politique qui tue la France, ma ch[^]Sre. Vous connaissez le Docteur P., qui a coutume d'etre si galant homme ? Eh bien ! cette ann[^]ee, il est mordu de la politique, et il n'y a plus moyen d'en tirer un mot spirituel.

Madame de B.

Mais alors j 'imagine que vous lui faites payer votre ennui ?

IRAKIS

Oui, certes, et je ne le m[^]onage pas. Vous allez maintenant m'aider, j'esp[^]re ?

Madame de B.

Oh ! non, le Dr P. est un ami que j'estime beaucoup.

Madame X,

Comme vous s[^]tes faite, vous I Qui voulez-vous qu'on morde si ce n'est nos amis ? La belle satisfaction de m[^]edire de gens qu'on ne connait pas I Et potirquoi remarquerait-on les ridicules des gens qu'on fr[^]quente, si ce n'etait pas pour en parler ?

Madame de B,

Le Docteur P. n'est-il pas un homme charmant ?

Madame X,

Sans doute, mais il a des c6t6s risibles qu'on ne peut s'emp^cher de voir. Je l'ai d'ailleurs connu dans des circonstances qui ne lui 6taient pas avantageuses. C'6tait aux bains de mer, et j'6tais k l'hdtel lorsqu'il y arriva avec six enfants, et sa femme portant le septiSme num6ro. N'6tait-ce pas ridicule ? Et toute cette g6n6ration se logea au second 6tage, au-dessus de ma t^te. Imaginez s'il m'^tait facile de dormir. Oh I les enfant« I II me semble qu'on devrait leur interdire les bains de mer ?

Madame de B.

Les pauvres petits, ils laisseraient un grand vide 1 Moi, j'aime les enfants.

74 pxniB

Madame X.

Et moi aussi, mais pas k la douzaine, nikA hetires du matin. Cette fourmili^re s'^veillait k Pheure des oiseaux, et faisait un tapage k r^veiller les sourds. Je me vengeais sur les parents des tribulations que me causaient leurs enfants.

Madanie de B.

Alors, mon pauvre ami P. a dti passer une vill6giature agr^able ?

Madame X.

Je dois dire que je le m^nageais plus que sa femme. Mais avouez que c'est un couple qui pr^te k rire. Je les ai revus l'autre jour et j'ai failli ^clater. II a encore maigri depuis Pann^e derni-

Sre, et sa femme a augmente de volume dans la m[^]me proportion. S'ils continuent tous deux cette progression g6om6trique, ils deviendront bientdt, lui un esprit sans corps, et elle un corps sans esprit.

Madame de B. riant.

lis seront alors un argument de plus en faveur du mariage, puisqu'[^]l eux deux ils feront un 6tre humain complet. Mieux que les autres, alors, ils pourront s'appeler mutuellement : " Ma ch[^]re moiti6."

Eh bien I moi, je n'aime pas les moiti[^]s, ni d'homme, ni de femme, et je vous avoue que je n'aurais pas aim6 [^]pouser un esprit.

i>ARI8 75

Madame de B,

Un tel manage, pourtant, offirait bien d«g avantages, et vous, qui [^]tes si friande de liberty, vous ne vous en trouveriez peut-§tre pas mal*

Madame X

Oh ! je ne me plains pas de manquer de liberty, depuis que je suis marine. Nos moeurs sont trsS larges sous ce rapport et mon mari est trfes liberal. C'est bien le moins, du reste, que le mariage nous fasse libres.

Madame de B.

C'est 1[^] une grave erreur de nos moeurs, ma chfere. La jeune fille, en France, ne jouit peut-[^]tre pas d'une assez grande liberty ;

mais quand elle se marie, il serait mieux qu'elle tombât dans une dépendance plus étroite. Telles sont les mœurs anglaises, et je crois qu'elles valent mieux que les nôtres sous ce rapport.

Madame X.

Mais les jeunes filles anglaises font-elles des mariages d'inclination, au moins ?

Madame de B.

Généralement. >

Alors, c'est bien différent ; ici, nous ne nous morions pas, on nous marie, souvent à des gens que nous ne connaissons pas, et avec lesquels nous ne pouvons

pas sympathiser. On assortit un peu les positions, beaucoup les dots, pas du tout les caractères, et quand l'assortiment est fait et le mariage décidé, on permet à l'amour de venir. Mais il importe peu qu'il vienne, ou qu'étant venu il s'en aille.

L'important, c'est la dot, et le célibataire ne dédaigne pas la main d'une jeune fille sans savoir combien de milliers de francs il y a dedans. La dot excuse même les mésalliances, qui sont très nombreuses ; Les filles des bourgeois riches ambitionnent de devenir baronnes ou comtesses, et les célibataires mines qui peuvent offrir ces titres de noblesse sont les bienvenus auprès d'elles.

Madame de B,

Mais si après un mariage contracté dans ces conditions l'amour ne vient pas ?

Madame X.

Eh bien ?

Madame de B.

Est-ce qu'on s'en passe ?

Madame X.

Quelquefois ; d'autres fois, on va le chercher.

Madams de B, Ailleurs ?

Que voulez-vous ?

Madame de B, Et le coeur, une fois parti, revient-il au foyer ?

Madame X.

Rarement. Mais le coeur est libre, j'espere. Dieu merci, les hommes n'ont pas encore trouvé le moyen de l'enchaîner par des lois, et nous leur échapperons toujours par la liberté du sentiment.

Madame de B.

Mais, la loi du mariage, est-ce que vous l'oubliez ?

Madame X

Non, nous la respectons, puisque nous ne divorçons pas. Mais les sentiments sont en dehors des lois.

Madame de B,

Ah ! ma chère amie, je vous demande bien pardon. Dans le mariage, c'est le coeur tout entier qui se donne ; ce sont les senti-

ments que l'on engage, et dont on aliSne la liberty. Or c'est pr6-
cis6ment pour cette raison que la liberty de la femme mariee doit
^Ire restreinte, afin qu'elle ne soit pas expos^e si cet amour en
dehors du mariage dont vous parlez.

• Madame X

J'en parle th6oriquement... au point de vue des principes de la
morale publique... mais vous savez que je ne suis pas femme k
manquer k mes serments.

Madame de B.

Jele sais, et je suis convaineue que M. X. n'aura pas ^ se re-
pentir de vous laisser une grande somme de liberty. Mala il n'en
est pas moins vrai que nos moeurs sous ce rapport sont vicieuses.

Nous tenons les portes trop fermSea sur lajeune fille, qui par
cela nifime n'a pas l'occasion de ee choiair elle-mfime un mari,
comme elle fait en Angleterre ; et uoua lea puvrona trop grandes
^ la femme marife. NouB gfinoiib trop celle-1^, et pas assez
celle-ci. Ce sont deux excSs.

Songez done aux dangers qui doivent asaillir une jeune femr-
cie qui a ^t6 s6que8tr4e pendant des ann^ee, et qui, tnari^e ii
un homme qu'elle connatt k peine, qu'elle ii'a paa choiai, qu'elle
n'aime paa, ae trouve tout I coup en complete liberty, et mat-
treaae de ses actions.

Elle ne pouvait faire un pas dans la me avec un jeune homme
sans se compron*ttre ; et maintenant ce jeune homme l'accom-
pagnera, lejour au bois de Boulth^ne, le soir au theatre, sans que
la chose paraisse inconvenante, par la raison aingulifere qu'elle

est mariée avec un autre, Je croia que c'est risquer un peu le bonheur, et parfois même l'honneur du mari.

Madame X.

Mais ce mari, ma chère, n'est pas toujours un ange.

Madame de B.

U'est vrai, mais il le deviendrait peut-être, si nous l'attentions nous-mêmes.

J'attends

i hirt>i^^B<Bh<<Mft<w^M^^i-<ii><Mk±i

Madame X,

Vous plaidez k votre aise la cause des maris, vous, parce que vousavez fait un ménage d'amour. Mais...

. Madame de B.

Manège d'amour n'est peut-être pas exactement le mot ; j'aime mieux dire que j'ai fait un mariage d'inclination, et je suis très heureuse. Ce sentiment passionné, exagéré, que les pontes et les romanciers appellent l'amour et qui fait plaisir leurs lectrices, n'est pas du tout nécessaire pour faire un bon mariage. Je lui préfère même une amitié solide, née d'une estime réciproque et appuyée sur des vertus réelles, une amitié telle que les époux aient k Coeur de travailler courageusement k leur bonheur mutuel.

Madame X.

Très bien, mais toutes les femmes mariées n'en sont pas U, et toutes ont un cœur cependant. Or le cœur a des besoins qui deviennent parfois impératifs ; et si le mariage a été contracté dans des conditions qui ne donnent aucune satisfaction au sentiment, quelles consolations offrez-vous aux victimes ?

Madams de B.

Ecoutez, mon amie, c'est à celles-ci surtout que nos mœurs ne devraient pas laisser tant de liberté. L'argument que vous invoquez pour défendre nos mœurs, je le retourne contre vous. Moins il y a de mariages d'inclination — ce que je condamne et déplore — et plus la porte du domicile conjugal doit être soigneusement gardée.

Quant aux victimes, je les plains beaucoup ; mais je suis convaincue qu'elles ne trouveront jamais dans l'amour . illicite le bonheur qui leur manque : de nombreux exemples le prouvent tous les jours. Au contraire, il y a pour les mêmes biens nées une satisfaction profonde dans la fidélité au devoir et dans le respect de la foi jurée. La religion leur offre en outre les seules vraies consolations.

Madame X

Oui, heureusement, la religion est là, Sans elle, que deviendrions-nous ? Vous vous imaginez peut-être que je suis incrédule ? Mais pas du tout ; je crois en Dieu, et je Paise. Dieu, c'est la Bonté, c'est la Miséricorde, c'est l'Amour.

Madame de B.

C'est aussi la Justice

Madame X,

Je le sais, mais je ne m'en effraie pas trop. Je n'aime pas k penser k l'enfer, qui me paratt un peu... moyen-^ge, et... 16gendaire. Mais j'aime la religion et je suis tr^s bien avec l'abb6 V... II est si bien 6iev6, si gentil, si conciliant. II n'a pas l'exag^ration et l'intol6rance des J6suites, et il salt rendre la religion aimable. Tous les dimanches, je vais k la messe d'une heure aprfes midi, et j'y rencontre toutes mes amies.

Madame de B, Vos pratiques religieuses ne se bornent pas k cela ?

Pahjb 81

Vous devenez indiscrete, ma chSre. Permettezmoi de choisir mon confesseur.

Madame de £., riant.

Oh 1 je n'aurais pas le pouvoir de vous absoudre ; mais, croyez-moi, j'y serais toute dispos6e.

Madame X.

Merci. Dimanche dernier, nous avons eu un fort beau sermon k la Madeleine. Vous savez, je pr^ffere la Madeleine, qui me fait l'effFet d'un salon, k Notre- Dame, qui me glace comme un cloitre. L'une me parait repr^senter l'Eglise Gallicane, et Tautre l'Eglise Romaine.

MadaWjC de B,

Mais il n'y a pas deux Eglises, ma chSre amie ; il n'y a que l'Eglise Catholique, Apostolique et Bomaine.

Madame X.

Pourtant, j'ai sou vent rencontr6 ces deux appellations dans ii os livres. En tout cas, ce sont des fagons de parler qui expriment k peu prs ce que je pense... Le prdicateur de dimanche dernier nous a prcis6ment parl6 de l'Eglise, et il nous en a fait un tableau magnifique. Il nous l'a representee se levant sur le monde comme un soleil, et r^pandant partout...

Mais, voyez done, ma ch^re, le voici revenu le soleil. Vite, profitons-^en, prenez votre ombrelle,

votre chapeau, et venez avec moi " Au bon marcMJ^ Je finirai mon sermon en chemin.

Madame de B., souriant.

Et quand reprendrai-je le mien ?

Madame X.

Quand vous voudrez. Car, de ce moment je veux vous consid6-
rer comme ma meilleure amie — et vous me ferez du bien.

DE PARIS A BORDEAUX

UTOUR d'une ville aussi vieille et aussi c61febre que Pane, les souvenirs historiques abondent. Les petites villes, les villages, les chateaux qui se ' groupent aux environs comme pour lui faire la cour, sont n^cessairement, k toutes les 6poques, le rendez-vous des illustrations qui cherchent le repos ouTisolement.

Quelle que soit la route que vous suiviez en sortant de Paris, vous étiez donc sûr de rencontrer, soit un château, soit une villa dont les annales biographiques seraient pleines d'intérêt. À l'ouest, c'est Versailles, St-Cloud, St-Germain, au sud c'est Fontainebleau, au nord c'est St-Denis, et plus loin Compiègne.

Pour aller à Bordeaux nous suivons d'abord le chemin de fer d'Orléans, qui se dirige au sud en droite ligne. À peine sortis des fortifications nous apercevons Ivry s'étendant à droite avec ses filatures, ses raffineries, et son petit château, qu'habita

la duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe. On dit que Parny y composa plusieurs de ses poésies, dans lesquelles il chante une jeune créole qu'il avait connue à l'île Bourbon et qu'il nomme Eleonore. Ce souvenir me laisse très froid, car le poète érotique et impie n'éveille en moi aucune sympathie.

Plus loin s'élève Choisy-le-Roi, où mademoiselle de Montpensier, nièce de Louis XIV, et petite-fille d'Henri IV, s'était fait construire un château, aux bords de la Seine. C'est là qu'elle pleura longtemps Lauzun, que le roi avait fait emprisonner. Pauvre naïve ! Le château devint plus tard la propriété de Louis XV, qui y dépensa des sommes folles.

Le bibliothécaire du château est resté célibataire, car il fut une des personnifications de cette époque futile et sceptique. Comme les autres poètes d'alors. Gentil Bernard chantait constamment Bacchus et l'Amour — double enivrement qui devait conduire la société française à la Révolution. Pendant cinquante ans, les grandes dames de la cour et les lettrés ont applaudi Gentil Bernard, chantant sa Claudine et le vin de Champagne. Puis... il mourut fou, c'est-à-dire comme il avait vécu.

C'est un nouveau trait de ressemblance avec son siècle, dont il était un produit naturel, et qui vers la fin devint fou furieux.

Avant de nous arrêter à Saint-Michel, nous jetons un coup-d'oeil à la tour de Montlhéry, qui se dresse au sommet d'une haute colline. L'ancienne forteresse est en mine. Mais la seule vue de son formidable

donjon, de ses tours à demi écroulées et de ses murs (Snormes, explique que tant de princes et de rois s'en soient disputé la possession, et qu'elle ait subi tant de sièges, pendant les huit siècles de son existence.

Le train roule toujours et graille une coque jusqu'à mi-côte, ce qui nous permet d'apercevoir Etampes à nos pieds. C'est une des plus vieilles villes de la France, et son château des Quatre Tours rappelle les luttes de Philippe-Auguste contre la Papauté. C'est là en effet qu'il renferma la reine Ingeburge après l'avoir répudiée. Malgré le pontife romain, il épousa Agnès de Manie. Mais les foudres de l'Eglise le firent céder à la fin ; il renvoya Agnès et reprit Ingeburge. Agnès mourut de douleur, et le roi ne pouvant vivre en harmonie avec son épouse légitime, la renvoya de nouveau au château d'Etampes, où elle passa onze ans. Après cette longue séparation il la reprit encore, et elle lui survécut.

À notre droite, sur le sommet de la colline, au milieu d'un bouquet de verdure, s'écroulent les mines gigantesques de la tour Guinette, seul débris d'un château-fort dont l'origine remonte peut-être au dixième siècle.

Bientôt le paysage change entièrement d'aspect. Plus de châteaux, plus de villes, plus de villages, pas même de bois ; des champs à perte de vue, convertis d'un chaume jauni, car la récolte

des c^reales est faite, tel est le pays dont la monotonie se d^roule
k nos regards. C'est la Beauce, et les Beaucerons, qui Bont posi-
tifs ont calculi que le bl^ vaut mieux que

L'ombre des arbres, et que le chanvre rapporte plus que les
fleurs.

La Fontaine a racont^ spirituellement que " La Beauce avait
jadis des monts en abondance, Comme le reste de la France,"

et que les Orl^anais, faineants qui n'ainaaient pas k •monter
et descendre, s'en 6tant plaints au Sort,celuici leur r^partit :

" Vous faites les mutins, et dans toutes les Gaules, Je ne vois
que vous seuls qui des monts vous plai-

PuisquMls vous nuisent k vos pieds, [gniez I

Vous les aurez sur vos 6paules."

La Beauce alors devint une plaine, et Pon y vit naltre un grand
nombre de bossus.

Enfin, voici un fleuve : c'est la Loire, et sur ses bords une
int^ressante ville : c'est Orleans.

Il est peu de villes en France qui aient une histoire plus mou-
vement^e, et si les Orl6anais du temps de La Fontaine 6taient
des faineants, ils ne Font pas toujours 6t6. L'histoire atteste
qu'ils ont jadis arr6t6 Attila dans sa marche victorieuse, et sans
remonter si loin en arrifere, sans raconter tons les sieges qu'elle a
subis, on pourrait dire que sa lutte contre les Anglais, lorsque
Jeanne d'Arc vint se mettre k sa t6te, suffit k sa gloire militaire.

Il y a dans la ville certaines maisons qui rappellent des noms c[^]lebres, entre autres Agn^fes Sorel et Diane de Poitiers ; mais la m[^]moire de la Pucelle

domine, Eclipse les autres gloires. Aussi quelle merveilleuse histoire que celle de la pauvre paysanne de Domremy, improvis^e ministre de la guerre et gⁿral-en-chef de l'arm^e fran⁹aise I

Elle serait rel⁶gu⁶e parmi les fables, si les documents les plus irr[^]cusables ii'en attestaient tous les details. Aussi bien est-elle un s^rieux embarras pour les historiens impies. Sans doute ils ne veulent pas y voir l'intervention divine ; mais plus ils repou[^]sent le fⁱurnaturel, et plus les faits, qui sont ind[^]niables, deviennent myst[^]rieux et inexplicables.

Comment appr⁶cier, par ex^eraple, cette esp^fece d'[^]tdtimatum adress⁶ par la Pucelle au roi d'Angleterre et aux gen[^]raux anglais, les sommant, au nom de Dieu, de lui remettre les clefs de toutes les villes qu'ils ont prises, et les menagant de les chasser de France, sur le ton de la certitude la plus imperturbable ? Je na connais pas de proclamation militaire qui soit plus ⁶ioquente et plus fi^{&r}e;

" Allez-vous-en dans votre pays, de par Dieu, leur ⁶crivait-elle ; et si ainsi ne faites, attendez les nouvelles de la Pucelle, qui vous ira voir bient⁶t, k votre grand dommage. Roi d'Angleterre, si vous ne faites ainsi, jesuis chef de guerre, et en quelque lieu que j'atteigne vos gens en France, je ferai qu'ils s'en aillent, qu'ils le veuillent ou non ; et S'ils ne veulent ob⁶ir, je les ferai tous tuer. Je suis envoy^e ici de par Dieu, le roi du ciel, pour vous jeter hors de la France..."

Toute la sommation est sur ce ton, et les actes sui-

virent de près les paroles. Armée d'une bannière qu'elle avait fait d'effrayer dans l'église de Sainte-Catherine de Pierbois, portant un drapeau blanc semé de lis d'or, sur lequel étaient inscrits les noms de Jeanne et Marie, elle marchait elle-même à l'assaut des bastilles anglaises, et les unes après les autres tombaient en son pouvoir. En dix jours, la ville, qu'un siège de sept mois avait réduite à l'extrémité, était délivrée, et les Anglais épouvantés s'enfuyaient, abandonnant leurs vivres, leurs munitions, leur artillerie et leurs malades. Mais la tâche de la Pucelle n'était pas finie, et, courant de victoire en victoire, pendant les quatre jours qui suivirent, elle prenait aux Anglais trois villes, les battait en rase campagne, et faisait les principaux chefs prisonniers. O Dieu des Français, quel foudre de guerre tu t'étais fait de cette jeune paysanne de 18 ans !

A partir d'Orléans, le chemin de fer longe la Loire, que nous apercevons de temps en temps sur la rive gauche ; mais les villes et les bourgs que nous traversons sont de peu d'importance, et nous arrivons à Blois sans avoir rien remarqué qui soit digne d'attention.

La ville est agréablement située au bord de la Loire. Elle n'est pas couchée sur la rive ; elle s'y tient debout, adossée à une colline escarpée qu'elle envahit.

Au bord de l'eau. dans un cadre restreint, sont groupés un pont de pierre de forme assez étrange, l'hôtel-de-ville, le collège et l'hôtel-Dieu. Au-dessus, sur le premier plateau de la colline se dressent le

vieux chMeau et T^glise des J^suites, et, plus haut encore, dominant toute la ville, s'^l^vent le donjon des anciens seigneurs de Beauvoir, la cathMrale, le palais Episcopal et sa belle terrasse plant^e d'arbres.

Mais le-plus remarquable,- et le plus int^ressant de tous ces Edifices, c'est le chateau, oii se sont accomplis tous les 6v^hements importants de l'histoire de Blois. Avoir le silence et la solitude qui Tentourent aujourd'hui, on ne se rappelle pas sans Amotion qu'il a 6t6 le th6Mre de bien des luttes, et le temoin de f8tes somptueuses, de joies bruyantes, de grandes douleurs et de drames lugubres. C'est un des nombreux membres disloques de ce cadavre glorieux qui s'est appel6 la royaute fran9aise.

Le c^l&bre Dunois y commanda jadis. Jeanne d'Arc y vint recruter des troupes en 1429. Louis XII y naquit, et il y regut souvent des princes illustres, et des ambassadeurs Strangers. Francois I le fit rebMir en partie, et Charles-Quint y fit un court sdjour.

Charles IX, Henri III, Henri IV, Marie de M6dicis, Richelieu, Louis XIV, y v6curent tour k tour plus ou moins longtemps.

. Entrons-y par ce corps de bdtiment qui fut construit sous Louis XII, et que l'ou vient de restaurer. La porte en est remarquable, et est surmont^e d'une statue 6questre en bronze dor6, du roi qui l'a construite, log6e dans une niche flamboyante.

Entre ce corps de l^difice et l'aile de Francois I®*" est la Salle des Etats^ longue de 30 metres et large de 22, divis^e en deux parties par une rang^e de

colonnes, et montrant aux visiteurs sa raagnifique cheminée, ses vitraux artistiques, et sa belle volute fleurdelysée.

L'aile de François I^{er} est considérée comme un chef-d'œuvre de la Renaissance, et Ton ne se lasse pas de vanter son merveilleux escalier, ses rangées de pilastres couronnés d'une admirable corniche, et ses lucarnes historiques. L'intérieur est digne de la façade extérieure, et les appartements que nous traversons sont pleins de souvenirs. Les ombres des Guise et de Catherine de Médicis hantent ces salles silencieuses, et l'on croit y revoir les scènes sanglantes du drame qui s'y déroula en 1588.

C'était l'époque des guerres religieuses, et la Ligue, en combattant les huguenots et défendant le royaume, aspirait à la domination. Le duc de Guise, emporté par l'ambition, était devenu une menace pour l'autorité royale, qu'il absorbait, et, comme Henri III n'avait pas d'enfant, le Duc d'Alençon espérait bien arriver à la couronne.

C'est à Blois surtout que les intrigues et la lutte intestine poursuivaient leur cours, et c'est dans ce château que le drame allait se dérouler.

Excité par la "faction Catholique," le roi consulta un conseil dévoué, où figuraient des légistes, et ce conseil déclara qu'il n'y avait de salut pour le royaume que dans la mort du rebelle, trop haut placé pour pouvoir être frappé par le glaive des magistrats.

^^^

(1) H. et C. de Riancey — Histoire du Monde, vol. 9, p. 425.

Le roi ne pouvait-il pas se rendre justice à lui-même ? N'était-il pas temps qu'il fût seul roi ?

Le capitaine des " quarante-cinq " se chargea d'af-* franchir le roi du joug des Guise. Le " Balafré " fut averti de ce qui se tramait, mais ne crut pas au danger. " On n'oserait ! " dit-il. Mais on osa.

Entre cet arriSre-cabinet, que nous traversons, et la chambre si couchedu roi, qui s'ouvre devant nous, pendait une portiere. Appelé dans cette chambre, le Duc de Guise soulevait la portiere pour y entrer lorsqu'il fut frappé par les assassins, et le lendemain matin son frSre, le Cardinal, était massacre par quatre soldats.

Le roi se crut sauve : il n'avait qu'une souillure de plus ^ sa couronne.

Quelques jours apres, sa mere, Catherine de Médicis, mpuruta de douleur et de remords. Le roi lui-m^me subit bientôt le sort qu'il avait infligé k ses victimes, et fut assassiné.

D'autres appartements du chMeau que nous visitons, rappellent d'autres évenements, et la tour des OuhlieUea renferme de terribles cachots, oA les jours doivent paraître bien longs.

Je n'ai pas voulu quitter Blois sans aller voir le Convent des Ursulines, ou j'ai retrouve parmi les religieuses deux filles de mon excellent professeur de droit, M. Aubry, que j'avalconnues enfants a Quebec. J'ai longtemps causé avec le chapelain, M. l'abbé Richaudeau, qui a écrit la vie de la B. MSre

Marie de l'Incarnation. Avec quelle ardeur il désirait venir au Canada ! Mais la mort est venue le frapper avant qu'il ait pu faire ce voyage tant convoité.

De Blois k Bordeaux j'ai dd voyager de nuit, et je suis bien emp^{ch} de vous d6crire, mon cher lecteur, les villes que nous avons travers^{es} pendant mon Bommeil. Si, par impossible, vous 6tiez tent6 de le regretter, songez que mon regret de n'avoir vu qu'en r^{ve} Tours, Poitiers et Angoulfeme est mieux justifi6 que le v6tre.

Lorsqu'apr&s nous avoir secou6 toute la nuit, le train nous d^{pos}a k la gare de Bordeaux, le soleil se levait k peine, et bien des Bordelais dormaient encore.

ETTE ville est agr^{able}ment situfe sur
la rive gauche de la Garonne, qui si cet
idroit d^{crit} une courbe et lui donne la
rme d'un oroissant. Elle s'^{lfeve} au sein
une vaste plaine, et n'aurait absolument
jn de pittoresque si le fleuve ne s'abaia-
it pas devant elle pour agrandir ses ho-
__jone. Maie grfice k cette eomplaiaance
de la Garonne, ses grands Edifices, see elochere et ses
tours formant sur la rive un arc immense prfeentent
un cpup-d'ceil charmant.

En face, un pout mouumeiital traverse le fleuve et forme la li-
mite du port, qui va s'elargiesant, et qui est sillonne de navires
venant de toutes les parties du globe.

Bordeaux ressemble beaucoup à Montréal, quoique la Garonne soit loin d'avoir la largeur du St-Laurent. Ses quais et son port eurent tout le même aspect. Mais elle ne peut pas, comme Montréal, en s'éloignant du fleuve, gravir la pente d'une montagne pour y échelonner ses constructions en amphithéâtre.

C'est avant tout une grande métropole commerciale; les arts n'ont presque rien fait pour elle, et, bien que la ville entende les affaires, elle ne s'est

pas crue obligée de faire pour eux de grands sacrifices. Elle n'a pas même conservé les antiquités qu'elle possédait jadis, et dont quelques-unes dataient de l'époque romaine.

Le temple de Tatèlle, dont la construction remontait, dit-on, jusqu'à l'époque d'Auguste — le palais de Vombrière, qui abrita les anciens ducs d'Aquitaine, les gouverneurs anglais et le Parlement de Bordeaux, n'ont laissé nulle part aucun vestige.

La seule ruine qui rappelle encore la domination romaine est une arcade et quelques fragments des enceintes d'un antique amphithéâtre, qu'on a appelé depuis le palais Gallien,

Il y a pourtant à Bordeaux une autre antiquité qui ne manque pas d'être originale. C'est une catacombe, formant la crypte du clocher isolé de l'église Saint-Michel, et autour de laquelle sont rangés des cadavres dans un état de conservation étonnant. Ils sont environ 50, debout, adossés contre la muraille, avec des attitudes différentes. La chair de ces momies est desséchée et jaunie, mais elle n'est pas tombée, et l'on se croirait entouré d'un cercle de multiples d'une grande maigreur, qui se donneraient la main pour danser une ronde. Il y a des hommes, des femmes et des enfants, un véritable géant, et un général dont la poitrine garde la

trace d'un coup d'pee. Le tout, vu à la lumière blafarde de la lanterne du sacristain est tout simplement horrible.

Après avoir visité ce caveau, Théophile Gautier a écrit : " L'imagination des pontes et des peintres n'a

" jamais produit de cauchemar plus terrible ; les ca- " prices les plus monstrueux de Goya, les débris de " Louis Boulanger, les diableries de Callot et de T6- " niens ne sont rien et de cela ; tous les faiseurs de " ballades sont dépassés ; il n'est jamais sorti de la " nuit allemande de plus abominables spectres ; ils " sont dignes de figurer au sabbat du Brocken avec " les sorcières de Faust."

Les églises Saint-Michel, Saint-André, et Sainte- Croix sont les plus remarquables de Bordeaux, et datent du moyen-âge. Mais aucune n'est achevée, et ne présente un ensemble d'architecture homogène. À l'une il manque un portail, à l'autre un clocher, ou des ornements.

Le seul monument dont l'architecture puisse s'enorgueillir à Bordeaux est le grand Théâtre. Les Bordelais croient qu'il n'a pas d'égal en Europe, et ils ont peut-être raison. Douze belles colonnes d'ordre corinthien soutiennent la frise de la façade, et les trois autres côtés sont formés d'arcades gigantesques soutenues par des piliers nombreux, dont l'alignement offre une belle perspective. La frise de la façade est couronnée d'une balustrade qui décore douze statues colossales.

La salle proprement dite est aussi d'une grande beauté. C'est dans ce théâtre que l'Assemblée Nationale, réunie pendant l'armistice dans les premiers jours de février 1871, siégea jusqu'à la

fin de mars. Quelle époque lugubre ! Et quel voile funèbre semblait envelopper l'Assemblée !

Déjà auparavant Gambetta s'y était installé là

au-dessus de la délégation gouvernementale, et il avait fait le rêve insensé d'éclipser de Moltke dans la stratégie militaire. Hélas ! On l'a dit, ce fut la dictature de l'incapacité.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt, pour employer une locution de Montaigne, qui fut une des gloires de Bordeaux, revenons à nos bouteilles. C'est-à-dire à la ville des vins ; et puisque ses monuments ne me retiennent plus, faisons une petite course à la campagne, dans les vignobles.

Les quais sont devant moi, et j'entends le sifflet d'un bateau-mouche qui m'appelle. J'y cours, et nous partons. Le soleil baisse à l'horizon, et ses rayons obliques font étinceler les eaux de la Garonne, qui s'étend devant nous pleine de grâce et de majesté.

J'écoute les vagues jaseuses qui clopotent sur les flancs du bateau, et je regarde défiler sur les rivages les collines couvertes de vignes, les villages coquets enfouis dans la verdure, les châteaux et les villas élevés au-dessus des arbres leurs pignons dentelés et leurs tourelles. Ah ! si le fleuve de la vie que nous descendons était toujours bordé d'aussi gracieux tableaux.

Nous sommes en octobre, et c'est le temps de la vendange. Au milieu des vignes circulent de grandes charrettes encombrées de paniers, où des hommes, des femmes et des enfants remplissent de belles grappes mûres. Ici sont des vignes nouvellement plantées, et dont les ceps courts et maigres ombragent

i peine le sol. hk s'elSvent de longues files de vignes hautes et toufflues couronnant de leurs grappes f6condes les echalas et les ormes, et joignant leurs t^tes pour former des arcs de verdure.

Nous abordons k un petit village, et k quelques minutes de marche je trouve une avenue qu'on m'a indiquee, et qui conduit si un chMeau bitti sur une colline. A quelques pas de la barriere, j'aperçois au c6t6 droit un bittiment dont la porte est ouverte, et je m'y arr^te.

Sur un pav6 de pierre ayant un rebord circulaire, et ressemblant au grand bassin d'un jet d'eau, s'^lSve un monceau conique de grappes de raisin, et cinq hommes marchant autour, k la file, 6crasent de leurs pieds nus" les grains succulents qui descendent graduellement du c6ne. Le jus couvre le fond du bassin et s'6coule par une ouverture du rebord dans un grand reservoir, d'oi une pompe aspirante et foulante l'emporte et le distribue dans de larges cuves rang^es autour de l'appartement. On le laisse reposer dans ces cuves le temps requis pour la clarification.

•

Pendant que je regarde les cinq hommes tourner patiemment autour du monticule app^tissant, le chatelain a descendu la colline et s'approche de moi. Nous nous saluons, et la conversation s'engage. Je lui exprime ma surprise de voir le travail de ses hommes, qui me semble un mode bien primitif d'extraire le jus du raisin.

— Je viens, ajoutai-je, d'un pays oA Ton ne fait

pas de vin, et je m'imaginai que vous vous serviez uniquement de pressoirs.

— Pardon, Monsieur, nous nous servons aussi de pressoirs, mais pas pour les vins de choix.

— Je vous avoue, Monsieur, que vous m'êtonnez ; et les buveurs de Bordeaux de mon pays seraient m[^]diocrement charmés d'apprendre que ce Sont ces pieds-là qui font votre vin de choix. Mais je suppose que ce procédé a sa justification ?

— Sa justification, la voici. Le pied de l'homme, en écrasant le raisin n'en fait sortir que le jus le plus clair, et ne brise ni les p[^]pins, ni les queues et fragments de grappes inévitables au raisin. Le pressoir, au contraire, écrase tout cela, et il en sort une liqueur amère qui g[^]te le vin.

— Je comprends maintenant. Mais, tout de m[^]me, il me semble que je goûterai moins vos vins de choix après avoir vu comment vous les faites.

— C'est ce que nous allons voir.

Et le ch[^] Melain m'invite à le suivre.

À sa demande, je lui nomme mon pays, et il paraît vraiment charmé d'avoir fait la connaissance d'un Canadien. Notre histoire ne lui est pas absolument inconnue, et c'est en parlant des bords du St-Laurent que nous dégustons ses vins de choix.

Nous causons politique. Il est libéraliste, et quand je lui apprends que son parti a les sympathies du plus grand nombre des Canadiens-Français,

DANS' LE UTTI LOI

Il est tellement enchanté que si tous mes amis de Québec étaient là, il visiterait sa cave. Il présente sa femme, sa fille et

son gendre nouvellement marié, deux autres filles et son fils, et les questions sur le Canada pleuvent de tous côtés. Pendant que je réponds les cris de plusieurs bonnes années se succèdent sur la table, et si je ne suis pas éloquent ce n'est pas la faute du vin*

En dépit du procédé de fabrication qui m'avait un peu effarouché je proclame les vins de choix merveilleux. M. de Pichon — c'est le nom du chateau — m'invite à dîner ; mais je ne veux pas attendre la nuit pour retourner à Bordeaux, et ce n'est pas sans regret que je dis adieu à cette charmante famille — que je ne reverrai sans doute jamais.

De Bordeaux à Lourdes la route est longue et fatigante. L'aspect du

pays devient bientôt triste et monotone ; car nous traversons les Landes.

Tantôt ce sont des plaines parsemées ! bruyères, où l'œil se lasse à chercher un paysage ou des habitations qui rompent l'uniformité. Tantôt ce sont des forêts de pins où s'élevaient de loin en loin des fabriques de résine et de goudron. Les vignes ont disparu, ainsi que les champs cultivés, et l'on croirait perdu au milieu d'un désert sans bornes.

Enfin reparaissent les villages et les petites villes, et nous passons à Mont-de-Marean, chef-lieu des Landes. Encore quelques heures au milieu d'un pays pauvre et aride, et nous arrivons à Tarbes.

Ici, nous changeons de train et de voie ferrée, pour nous diriger vers Lourdes. Il fait un temps d'automne. Le ciel est sombre

et brumeux ; la pluie tombe fine et drue, sans paraître d'augmenter l'atmosphère.

104 BAN8 LE ktht

JOk

Bientôt le pays change d'aspect. Aux plaines vastes succèdent les montagnes boisées et les vallons ombreux. Une culture variée couvre les flancs des collines, et nous apercevons de temps en temps, au coin d'un vignoble ou d'un champ de maïs, un troupeau de moutons gardé par un berger et son chien. Le berger, dans ces jours d'orage, porte une grande redingote grise avec capuchon, qui lui donne l'air d'un moine ; et quand il s'en va le long des haies vives avec son long bâton à la main, on le prendrait pour un anachorete des premiers siècles du christianisme.

Peu à peu la route s'élève en contournant les coteaux, et devant nous les crêtes des Pyrénées se dressent et deviennent incultes. Elles prennent des formes bizarres, fantastiques, et lancent à travers les nuages leurs pics dénudés.

Tout à coup, après une lente ascension entre deux talus élevés nous découvrons tout près de nous la petite ville de Lourdes, flanquée de son château-fort antique, et plus loin sur les bords du Gave, l'église de l'Immaculée Conception, penchée sur l'abîme comme pour contempler la grotte miraculeuse, et dressant dans les airs sa flèche triomphante !

Nous descendons à Vichy de la Grotte pour nous assurer des chambres, et nous remontons immédiatement en voiture, à la pluie battante, pour nous rendre à cette grotte de venue si ce-

lebre. Arrives au pied de la cote oil le chemin se bifurque, nous descendons de voiture et nous prenons a droite.

La nuit vient rapidement, et le ciel est tr[^]s som-

bre. Nous avançons a pas lents, en longeant le G[^]ave, dont les flots courent bruyamment sur un lit de rochers. Une lueur vive qui traverse notre chemin a distance et va se refléter sur la surface du Gave, nous avertit bientôt qu'e nous touchons la Grotte ; c'est la lueur des cierges (que la piete des pelerins y fait constamment brûler. Le cœur nous bat violemment. Nous descendons la piscine en pierre, bâtie sur la gauche, et nous nous trouvons en face de la grotte.

Quel spectacle pour nos yeux ! Quel doux saisissement pour nos cœurs ! Ma plume est totalement impuissante à redire les Amotions qui transporteront nos âmes quand nous visiterons ces lieux témoins de ' tant de merveilles, cette grotte sauvage qui est devenue l'oratoire le plus fréquents peut-être du monde entier, cette niche naturelle oil la sainte Vierge venait poser son vol, ces touffes d'herbes que foulaient ses pieds, ces arbustes grimpants qui montaient à ses côtés sur les tiancs du rocher, et redescendaient en festons au-dessus de sa tête (comme pour lui faire une couronne, ce sol où Bernadette Se tenait agenouillée dans l'attente de sa myst[^]rieuse visite, ou dans l'extase de sa contemplation, cette eau miraculeuse qui suintait jadis goutte à goutte à travers le sol, qui maintenant coule à flots, et que la piété des fid[^]es de toutes les parties du monde ne peut suffire à recueillir !

L'aspect de la grotte est bien tel que M. Lasserre Pa d[^]crit. La nature l'a creusée sous une masse enorme de rochers s'élevant

presque k pic, et nom mes les Roches Massabielle. L'enfoncement forme

un. h^micycle irr^gulier de quarante k cinquante pieds de largeur et de profondeur, et dont la vodte, haute d'environ quinze pieds £l l'entr^e, s'abaisse graduellement vers le sol.

Au-dessiis de cette grotte, du c6t6 droit, s'ouvre dans le roc'un autre enfoncement qui a la forme d'une niche d'6glise presque r6guli&re, et la dimension n^cessaire ppur recevoir une statue de grandeur naturelle.

. Q'est dans cette niche, creus^e par le.divin Architecte, que rimmacul6e Conception apparaissait k Bernadette, et que Ton voit aujourd'hui une belle statue demarbreimitantPApparition dans Pattitude et le costume que Bernadette a d6crits.

Les Roches Massabielle ont perdu im peu de leur aspect sauvage, et leurs flancs sont maintenant plant^s d'arbustes et semes de fleurs. II ne faudrait pas trop embellir ces lieux ; car on gMe-rait leurs charmes naturels.

La grotte est ferm6e par une grille en fer, et Ton a remplac6 le sol rocailleux par un pav6 de pierre. Ces changements 6taient n^cessaires, mais j'espere qu'on laissera a la grotte elle-m^me son aspect primitif.

Des pyramides de cierges y brdillent nuit et jour, et leurs flam-raes ardentes s'agitant comrae des langues qui prient, font monter vers la Vierge Immacul6e, pour les uns une invocation, et pour les autres un hymne de reconnaissance.

A la voAte de la grotte se balance une lampe d'or, et en arrifere sont suspendus des b^quilles, des Cannes et des appareils de

toutes formes, laiss[^]s Ik par de pauvres infirmes qui y sont venus boiteux, paralytiques, et qui en sont repartis gu⁶ris. Dans un coin se trouvent aussi quelques fauteuils roulants, entre autres ceux de Mademoiselle de Fontenay et de M. de Musy, in nets t[^]moins des plus merveilleuses gu⁶ri8ons.

Dans toutes les anfractuosit⁶s du rocher, dans chaque fissure, sont places par les pfelerins, ici des bouquets et des couronnes de marguerites, Ist des images, des photographies, des chapelets, ailleurs, et surtout aux pieds de la statue, des lettres demandant une gu⁶ri8on du corps ou de l'[^]me.

Je vols rire les sceptiques en songeant k ces lettres que dee coeurs naif[^] adressent k la sainte Vierge. Et cependant il est certain que ces suppliques arrivent k leur adresse, et sont plus souvent exauc[^]es que les placets des peuples aux gouvernements. La Vierge Immacui[^]e salt reconnaitre les merites de ces suppliants inconnus et deviner leurs besoins, mieux qu'aucun premier ministre des couronnes terrestres.

Nous trouv[^]mes la grotte remplie de p[^]lerins qui priaient. Toutes les classes s'y coudoyaient, l'6v[^]que k c⁶t⁶ de l'ouvrier, le noble aupr^Ss du paysan, la grande dame en riche toilette derri[^]re l'humble bergfere en jupon, la t[^]te coiff⁶e d'un simple mouchoir. Mgr l'[^]v[^]que de Nevers et un grand n ombre de pr[^]tres s'y trouvaient en m[^]me temps que nous.

L'6motion que Ton 6prouve en face de la grotte

est absolument irresistible. Vous y sentez quelque chose de surnaturel qui vous saisit et vous enleve de terre. Les libres-penseurs eux-m[^]mes, qui viennent 1[^] pour lire, s'en retournent s⁶-rieux. lis ne croient pas encore, mais ils ne rient plus. On me dit

que Garabetta et Eugene Pelletan y sont venus, et qu'ils sont restés pensifs devant le spectacle qui a frappé leurs regards. Je le crois ;" car il y a ici dans Pair je ne sais quel fluide divin que la mystérieuse apparition y a répandu, et l'influence duquel on ne peut se soustraire entièrement.

M. Lasserre raconte que lorsque la Vierge Immaculée apparaissait à Bernadette, les personnes qui l'accompagnaient ne voyaient rien et revenaient cependant convaincues.

Comment cela se faisait-il ? Était-ce la vue de l'enfant seule qui produisait cette conviction ? Peut-être. Mais je crois plutôt qu'il devait s'échapper de l'apparition un rayonnement mystérieux qui éclairait toutes les personnes présentes.

Eh bien, je crois que tous les pèlerins qui visitent la grotte de Lourdes éprouvent la même impression, ressentent la même influence et s'en retournent croyants. Il y a dans cet air que l'on respire, dans cette eau que Ton boit, dans ce spectacle que Ton contemple, dans ces prières et ces hymnes que Ton entend, dans cette affluence de voyageurs accourant de toutes les parties du monde, je ne sais quoi de surnaturel qui vous envahit, qui vous subjugué, qui vous pénètre, qui vous émeut ; et quand vous avez prié, vous vous relevez en disant : je n'ai rien vu, et

cependant je crois. Je crois que la Mère de Dieu est descendue en ces lieux !

M. Lasserre voulant expliquer la croyance de ceux qui assistaient aux extases de Bernadette, a mis dans leur bouche cette heureuse comparaison :

" Dans nos valines le soleil se montre tard, cache qu'il est ^ POrient par le Pic et le Mont du Ger. Mais, bien avant de l'apercevoir, nous voyons, 2I l'ouest, le reflet de ses rayons sur les flancs des montagnes de Bastsurni^res, qui deviennent resplendissantes, tandis que nous sommes encore dans l'ombre ; et alors, bien que nous ne voyions pas directement le soleil, mais seulement son reflet sur les pentes, nous affirm ons sa presence derri^re les masses ^normes du Ger. Bastsurni^res voit le soleil, disons-nous ; et si nous etions ^ la hauteur de Bastsurni^res, nous le verrions aussi. Eh bien I il en est de m^me quand on aperçoit Bernadette illumin6e par l'invisible apparition : la certitude est la m6me, l'^vidence toute semblable. Le visage de la voyante apparalt tout ^ coup si. clair, si transfigure, si 6clatant, si impregne de rayons divins, que ee reflet merveilleux que nous voyons nous donne la pleine assurance du centre lumineux que nous ne voyons pas. Et, si nous n'avions pas, pour nous le cacher, toute une montagne de fautes, de mis-Sres, de preoccupations materielles, d'opacit^ charnelle ; si nous etions, nous aussi, ^ la hauteur de cette innocence^ d'enfant, de cette neige eternelle qu'aucun pied humain n'a foul6e, nous aussi nous verrions, non plus par reflet, mais directement, ce que

" contemple Bernadette ravie, ce qui rayonne sur ces " traits en extase."

Eh bien ! dirai-je si mon tour, cette m6ine comparaison explique parfaitement la foi qui saisitle pfelerin s'agenouillant k la Grrotte. Quand le soleil a disparu sous l'horizon, nous croyons encore k son existence, et nous lui attribuons encore la lumi&re qui nous environne. Sa douce chaleur se fait encore sentir dans Pair, et ses reflets dorent encore les nuages.

Ainsi en est-il de la Vierge Immaculée. Elle n'apparaît plus à Lourdes, et nous y passons sans la voir. Mais quelque chose de céleste est resté dans ces lieux, et nous croyons qu'elle y est venue, aussi fermement que si nous l'avions vue.

SOUVENIRS PERSONNELS

A la grotte de Lourdes, et à l'entrée de l'Im-

maculée Conception, qui a été vue perpendiculairement au-dessus, forment un tableau ravissant, et ce tableau a pour cadre une nature admirable qui en fait ressortir l'harmonie.

De la grotte on se rend à la basilique, soit en revenant sur le chemin prendre le chemin de voiture qui gravit lentement les roches massives, soit en suivant à droite un sentier tracé en zigzag au milieu des arbustes et des fleurs. Les pèlerins suivent généralement ce chemin quand ils descendent de la grotte, bannissant en tête, chantant des hymnes, et portant des cierges allumés. Si c'est la nuit, leur procession trace sur les flancs de la montagne un grand " M " lumineux et mouvant.

L'église, construite dans le style ogival primitif, est flanquée de bas-côtés et de contreforts, et surmontée d'une flèche très élégante. Le chevet est entouré de chapelles. C'est simple, mais c'est beau.

Il y a portique et les terrasses avec leurs arcades & colonnettes, le portail, la tour carrée et la flèche qui s'élève dans l'azur sveltes et bardies forment un en-

semble saisissant. On se dit en l'admirant : voilà ce que doit être une église, un lieu de foi et d'amour.

L'intérieur n'est pas moins imposant, par ses proportions, son élégance, et son ornementation qui se compose d'ex-voto et de bannières. La grande nef est spacieuse, la voûte est lancée, et le maître-autel, tout en marbre blanc, est richement orné, et surmonté d'une tourelle gothique qui abrite une statue de la Vierge. Cette vierge, en marbre du plus pur Carrare, porte à son cou un collier d'or enchassé de pierreries.

À la voûte se balancent un grand nombre de lustres en vermeil, et plus de deux cents bannières apportées de toutes les parties du monde pour attester la foi des peuples qui ont cru à l'apparition miraculeuse.

Au bas de la voûte, et faisant le tour de l'église, comme une ceinture de pierres précieuses brillent des inscriptions entièrement composées d'ex-voto, c'est-à-dire que chaque lettre est formée de cœurs en or, en vermeil, et en nacre de perle, offerts par les pèlerins venus de tous les coins de la terre. Ces inscriptions reproduisent les paroles que la sainte Vierge adressa à Bernadette, dans ses diverses apparitions :

" Allez boire à la fontaine et vous y laver — Je suis l'immaculée Conception — Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle, et qu'on y doit venir en procession — Vous priez pour la conversion des pécheurs,"

BAKS LIE Mibl 113

Les orgues sont les plus complètes qui existent et très belles. La chaire est tout un monument. Elle est en chêne du Canada, et

fut donnée par les Marseillais. Le panneau de face montre Jésus-Christ debout, la main droite levée, et la gauche posée sur un livre ouvert où se lit : Ego sum via, Veritas et vita.

Tout autour de la basilique se déroulent d'incomparables paysages. Après avoir entendu la messe, les vespres et un beau sermon de Monseigneur l'évêque de Nevers, j'ai fait l'ascension du Beauséjour, par un sentier tortueux qui part de Toulange. A une hauteur d'environ deux mille pieds au-dessus de la vallée se trouvent un calvaire et un autel en pierre, où Toncœur parfois la messe, lorsque les pèlerinages sont trop nombreux et que la basilique ne peut les contenir.

Le panorama que j'ai pu contempler de cet endroit est indescriptible. Sous mes pieds le Gave s'enfonce au fond d'une vallée étroite et profonde. A ma gauche, au delà du Gave, la montagne s'élève en pente douce, et sur ses flancs s'étendent des prairies vertes, des haies vives et des bosquets. Quelques rangées de vignes dont les parapets se rejoignent semblent se donner la main et descendre en procession vers la grotte. Sur la pente court le chemin de fer de Tarbes à Pau, et plus haut, presque en face de la grotte, semblent se recueillir dans la solitude le couvent des Carmélites et celui des Benedictines, récemment bâtis.

A ma droite, les premières cimes des Pyrénées se dressent abruptes et désolées, coupées de ravins pro-

Il y a des Mimosas

irrésistibles.

fonds, et vont briser les images de leurs cratères sans gazon. Là-bas, sur le Petit Ours, à une hauteur de trois mille pieds, se des-

sinent nettement, sur le bleu lointain du firmament, trois croix que les habitants de ces montagnes y ont élevées. Plus loin, surgissent d'autres sommets où commencent les glaciers éternels, qui se perdent dans les cieux, échelle gigantesque et immaculée où la Vierge descendait peut-être à la Grotte des Roches Massabielle.

Les pics des montagnes sont dans l'ombre, mais les têtes sont inondées de soleil. Quelques nuages sillonnent cependant le firmament, et je vois courir leurs ombres mouvantes dans les ondulations pyrénéennes. L'air est pur, et les bois dégagent des parfums que la brise m'apporte.

Si je baisse les yeux, mes regards s'arrêtent au delà du pont qui traverse le Gave, sur la vieille ville de Lourdes, naguère solitaire et inconnue, maintenant célèbre et fréquentée. Elle se tient toujours humblement adossée à son château-fort, jadis imprenable, mais elle n'estime guère à présent ses vieux bastions et ses tours. Son attention est ailleurs.

L'antique forteresse ne captive pas davantage mon intérêt : elle n'est qu'un détail d'ornementation dans le paysage, et ma vue revient instinctivement se reposer sur la grotte.

Qui sait, pensai-je, si la sainte Vierge n'aime pas cette grotte parce qu'elle ressemble à celle de Bethléem ? Et toute la vie de Jésus m'apparaît en imagination dans ces trois tableaux, étagés l'un au-dessus

l'autre

de l'autre. La Grotte me représente Bethléem et l'enfance du Sauveur. L'église me rappelle le temple de Jérusalem et sa vie

publique. Le calvaire, oii je suis assis, me retrace sa passion et sa mort.

Il me semble aussi que toute la vie humaine se resume dans ces trois tableaux, et ceux qui, months sur le Calvaire, regardent plus haut, en voient un quatrifeme : le Ciel !

En ce moment, un p^lerinage, venu de San Pedro et comptant 150 k 200 personnes, sort de la basilique et s'en retourne vers la ville. Leurs voix montent jusqu'A moi, et j'entends distinctement ce cantique :

" Il faut quitter le sanctuaire."

Je les suis de Poeil sur le chemin bord6 d'arbres et sur le pont du Grave : les petits gargons portant des 6tendards marchent en avant ; puis viennent les petites fiUes habill6es de blancJ les f6-
rames voil6es, et les hommes prec6d^s d'une bannifere.

Le spectacle est fort emouvant, et je voudrais avoir un'incr^dule k c6t6 de moi ; je me sens en veine de faire la controverse. Mais non, je pref^re ^tre seul et r6pandre de douces larmes en silence...

Descendu du Beous, je suis alle visiter le moulin oil vivent encore la soeur et le frere de Bernadette Soubirous. Le jeune gargon est surtout interessadnt, et plein d'intelligence. Il m'a montr6 un coeur en laine rouge fait par Bernadette elle-m^me ; autour de ce coeur elle avait brod6 k l'aiguille les mots sui-*

lie

t)A5}d L£ mt)t

Il I n il I I I »i I - r ' r • ■IT fnu^^

vants : " Mon Dieu, je suis une criminelle, je m[^]rite " la prison : enfermez-moi dans votre divin coeur ; " et la seule gr[^]ce que je vous demande, c'est de " n'en sortir jamais."

(Ir[^]ce k M. Lasserre, qui est i Lourdes, j'ai pii voir aussi Mgr Peyraniale qui est bien le plus aiina-' ble horame qu'on puisse rencontrer. Il est grand de toutes mani[^]res, robuste, bien fait, et toute sa personne respire la distinction. Sous des dehors un peu rudes, il est l'affabilit[^] personnifiee. En tous points il est digne du choix que la sainte Vierge en a fait comme Pun de ses t[^]moins.

Le troisi[^]me t[^]moin qu'elle s'est choisi, et dont elle setnble avoir fait son secretaire, M. Henri Lasserre, passe tous les 6tes h Lourdes. Il y travaille, avec un soin qu'on serait tent6 d'appeler exag[^]r6 et une lenteur dont ses lecteurs se plaignent, k Thistoire des merveilles accomplies k Lourdes depuis la publication de son admirable livre.

L'ann6e derniSre, il avait amene avec lui unst6nographe afin de pouvoir reproduire textuellement les r6cits des miracles et de leurs t[^]moins. Ce st6nographe, que M. Lasserre n'avait jamais vu auparavant, se trouva 6tre un jeune homme qui ne croyait pas aux miracles. Il venait m[^]me k Lourdes avec l'arri[^]re-pensee d'epier l'historien, et l'espoir de d6couvrir les artifices et les supercheries qui, dans son opinion, devaient se trouver au fond de tous ces r6cits merveilleux. Mais il lui arriva une chose qu'il n'avait pas pr6vue. C'est qu'il trouva ici lui-m[^]me la foi, iet la gr[^]ce d'une conversion [^]inc[^]re.

Plusieurs des mii*acles lea plus ^latants, que M. Lasserre nous racontait avec un charme exquis dans nos bonnes soir6es de Paris, auront leur place dans le volume auquel il travaille en ce moment, et je ne doute pas que ce nouvel puvrage ne soit encore couronn6 d'un succes 6tonnant. ^^>

J'ai pass6 ma derni^re soiree k Lourdes chez M* Lasserre, bii j'ai rencoiitr^ M. et Madame Ernest Hello et trois pr^tres. La causerie a 6t6 pleine d'en* train, d'esprit et de galt6.

M. Ernest Hello est un petit homme brun, sec, qui a des yeux tr^s vifs et profonds, et de grands cheveux plate et noirs. Il a une voix criarde et peu agr6able. Mais il cause avec beaucoup de chaleur et de verve satirique. Il s'^l^ve m^me parfois k une haute Eloquence, quoique son pessimisme le pousse k Texag^ration.

Il a fait contre la presse une charge fort spirituelle et pleine de sarcasmes, dans laquelle il l'a compar6e k une mouche. Je lui fis observer que la niouche vole et pique, et que voler et piquer sont d^}k une puissance.

— Alors, reprit-il avec feu, je retire ma comparaison, elle est mauvaise. La presse. ne vole pas, elle rampe. C'est un animalcule qui se traine, et qui mal-

(1) Qaelques r^cits ont 6t^ publies depuis dans lea revues et les joumaaz, entre aatres la guirison de Mademoiselle de Fontenay, le miracle de PAasomption, et le miracle du 16 aepiembre 1877.

I. UTi I -II

T.-. .i~ '. t.lJI

heureusement se traîne sur la tête des hommes, comme un pou 1

Mes lecteurs savent que Madame Hello est un charmant écrivain qui signe Jean Lander. Elle est de grande taille, robuste, et blonde, comme quelques types flamands que j'ai vus en Belgique. C'est une femme forte, un esprit remarquable et une plume très élégante et originale.

AUX INCEPÉDULES.

ES gens intelligents m'ont souvent fait cette objection : Comment se fait-il que la sainte Vierge fasse plus de miracles k Lourdes qu'ailleurs ? Ne pensez-vous pas qu'en la priant chacun chez i les p&ierins obtiendraient les m&mes veurs ? Car enfin, elle nous entend partout, et ce n'est pas le lieu où nous la prions qui peut augmenter sa puissance I

Quand même la raison humaine ne trouverait pas de réponse à cette objection, ce ne serait pas un motif pour révoquer en doute la pr^Krence signal^e que manifeste la sainte Vierge pour la grotte de Lourdes. Car c'est \k un fait incontestablement prouvé par les nombreux miracles opérés. On raisonne contre un événement, mais non pas contre un fait — lors même qu'il est inexplicable.- .

Mais sans connaître les raisons de Dieu et de sa sainte M^re, il me semble qu'il y a deux motifs principaux qui se présentent immédiatement k l'esprit, et qui se trouvent d'ailleurs dans

toutes les œuvres divines : la plus grande gloire de Dieu, et le plus grand bien de l'homme.

™ Br ^ = ■■,," ■-■■••••

130 i)ANs tE Midi

■i;'ri^ '•>-i-ifc.-^';i

Ce que la sainte Vierge a voulu, c'est donner un digne k la France pour la convertir. et la sauver, et pour que ce signe soit salutaire, il- faut qu'il soit éclatant, ind^niable, retentissant, immense. Or les miracles op6r6s dans divers pays, ou dans diverses parties de la France, auraient ete des faits isol6s, dissemin6s, sans lien commun, ni relation d'ensemble ; et ils n'auraient pas produit le resultat voulu. Tons ces flambeaux isol6s n'auraient fait que jeter une petite lumi6re autour d'eux dans un horizon restreint, et le but divin — c'est-à-dire la plus grande gloire de Dieu, et le plus grand bien de la France — n'etait pas 6te atteint.

Au contraire, tons les miracles 6tant accomplis au m^me lieu, et se multipliant d'une mani6re 6tonnante, ont produit un faisceau de lumi6re capable d'6clairer les intelligences les plus t6n6breuses. Ils se sont mutuellement servis, illumin6s, et m^me r6fl6chis comme des reverberes. Ils ont 6veill6, soulev6, excit6 l'opinion \ ils ont eu un retentissement immense ; les foules sont accourues de toutes parts, et sont retourn6es dans leurs pays proclamant, r6pandant et propageant le miracle !

Mais, il faut l'avouer, au milieu de cette 6clatante manifestation, il y a une chose qui m'6tonne, c'est le peu d'attention que certaine classe lettr6e de la nation fran6aise fait aux 6v6nements de Lourdes.

Elle se targue d'être savante, d'éclairer, de guider le monde civilisé. Elle veut résoudre tous les problèmes, dissiper toutes les obscurités, expliquer toutes les choses mystérieuses que la nature renferme.

Il n'y a pas une question scientifique, sociale, politique qui ne soit l'objet de ses études : pas un objet dans la nature, depuis les mondes célestes jusqu'à la goutte d'eau et à l'insecte, qu'elle n'observe et ne cherche à connaître à fond. Et quand les miracles se multiplient, presque sous ses yeux, et lui offriraient la solution des plus graves questions religieuses, elle détourné systématiquement les regards, et nie emphatiquement sans prendre la peine de s'enquérir.

Lorsqu'il plaît à la planète Vénus de poser son petit globe entre le Soleil et notre ciel, les savants vont jusqu'aux extrémités du monde pour observer son transit ; et quand la Reine du ciel daigne poser ses pieds sur un coin du sol français, quand des merveilles sans nombre y attestent son passage, il n'y a pas en France une société savante, pas une académie qui étudie ce phénomène !

N'est-ce pas Strange, et en même temps insensé ? Le fait raconté comme s'étant accompli à Lourdes est vrai, ou il est faux ? S'il est faux, n'est-il pas nécessaire de nous désabuser, nous qui avons la faiblesse de croire, et qui, de toutes les parties du monde, courons par milliers à Lourdes vénérer la Vierge Immaculée ?

Mais s'il est vrai, c'est le plus grand fait de ce siècle, et qui conduit à la solution des grandes questions religieuses. Comment

la science peut-elle rester muette et indifférente en face de ce merveilleux événement ?

Ah ! c'est que les savants incrédules ont peur de

ce qui est divin. Ils sont aveugles, et rien ne les effraie comme de penser qu'ils pourraient voir clair ! La seule idée qu'en déchirant le voile qui leur dérobe les merveilles de Lourdes, ils pourraient tout d'un coup apercevoir Dieu, les jette dans la stupeur.

C'est pour cette raison qu'ils ont reculé devant le défi de M. Artus. Vainement il les a provoqués, excités, attirés. Ils ont fui comme des lâches, et se drapant dans leur orgueilleuse incrédule, ils lui ont répondu après avoir injurié : " A quoi bon " nous enquerir des événements de Lourdes ; nous " Savons de science certaine que le miracle est impossible ! "

Et ce sont ces mêmes savants qui nous vantent sans cesse, la méthode d'observation et qui prouvent énergiquement les idées préconçues !

Les catholiques procèdent bien autrement. Ils ne craignent pas de dire : nous croyons ce que l'Eglise nous enseigne, même quand nous ne comprenons pas. Nous croyons même sans voir. Car c'est en cela même que la Foi consiste. Voir, ce n'est pas croire. En ce monde nous croyons ; dans l'autre nous verrons ! Mais lorsque Dieu veut bien se montrer, même en ce monde, nous courons avec empressement vers le coin de terre où son doigt s'est montré, et nous étudions avec un soin scrupuleux les œuvres qu'il accomplit, afin de mieux connaître ses intentions et ses volontés !

Il n'y a aucun doute que le grand embarras de l'inc.r6dulit6 est le miracle. lis sentent bien que

c'est une r^ponse p^remptoire k toutes leurs thfeses, et ils ont peur du miracle com me les acteurs ont peur du sifflet. Cette frayeur s'explique done naturellement ; mais en m^me temps, elle prouve la mauvaise foi. Car s'lls aimaient sinc^rement la v6-rit6, et s'ils voulaient la connaltre s^rieusement, ils agiraient autrement.

" Allons, se diraient-ils rfeolument, raisonnons et " agissons. Nous sommes libres-penseurs, et nous " repoussons les dogmes chr^tiens, mais si le mi- " racle de Lourdes est vrai, nous sommes dans Per- " reur, et ce sont les catholiques qui ont raison. Or " rien de plus facile que de s'en assurer. Rien de " tangible comme un fait, et ce fait s'est accompli " ici, k notre porte ; ce fait se renouvelle tous les " jours ; les miracul6s, leurs t^moins et les t^moins " de leurs t6moin^ vivent encore. A l'oeuvre !

" Nous avons des academies de savants ; char- " geons-les de s'enqu6rir de ce fait, et de nous dire "s'il est vrai ou faux. L'Eglise Catholique Pa ac- " cept6 comme vrai. Faisons-lui sur ce- point un " bon proems dans toutes les formes.

" Si elle a raison, si le miracle existe, hélas ! il " faudra bien abandonner nos chores theories qui g^- " nent si peu notre vie ! mais si nous la convain- " quons de mensonge, quel triomphe pour nous !

" A l'oeuvre done, Messieurs les savants ; vous qui " avez si bien d6moli tous les dogmes, vous qui nous " d6montrez si bien que Moise et les Proph^tes, Je- " sus et les Evang^listes ne sont que des plagiaires

" et des falsificateurs, nous vous en prions, prouvez- " nous la fausseté du miracle de Lourdes. La chose " ne doit pas être difficile I "

Voyez ce que feraient les savants impies s'ils étaient de bonne foi. Mais ce n'est pas le souci de la vérité qui les tourmente.

D'ailleurs ils boudent un peu la sainte Vierge d'être allée se montrer à une pauvre fille ignorante, perdue dans un ravin des Pyrénées. Pourquoi n'est-elle pas descendue à Paris, qui est le centre du monde civilisé, au Grand-Hôtel, par exemple, en face du Grand Opéra, ou sur la rive gauche de la Seine, au Palais de l'Institut, au Palais Bourbon, Partout elle aurait été accueillie avec tous les honneurs. Mais les républicains n'auraient pas pu la saluer du nom de Reine ou d'Impératrice ; mais ils l'auraient appelée la Grande Présidente de la République C'est I

Mais, que voulez-vous ? A ce beau titre la sainte Vierge a préféré celui que Pie IX lui a donné en la proclamant Immaculée. Et comme cette définition d'un nouveau dogme était assez mal accueillie par quelques catholiques, qui mettaient en doute son opportunité, en même temps qu'ils branlaient la croyance générale à l'Infaillibilité Pontificale, la Reine du Ciel a voulu manifester au monde que le Pontife romain ne s'était pas trompé.

Elle est descendue du ciel, et elle a dit à la terre d'une voix que tous les peuples ont pu entendre : " Je suis l'Immaculée Conception."

C'était en 1858. Il semble qu'elle ait ainsi voulu apporter l'autorité de sa parole à deux dogmes à la fois : à l'Immaculée Conception, définie quatre ans auparavant, et à l'Infaillibilité Pontificale, qui devait être promulguée quelques années après.

wsn

--^Wv^ •

TOULOUSE

N allant de Tarbes k Toulouse nous traversons toute la Haute-Garonne, et le chemin de fer longe presque toujours le fleuve, tantdt sur la rive droite, et tant6t sur la gauche. Le pays est accident^, et nous montre k l'horizon, ici d 'antiques fortifications, 1^1 des 6glises du moyen-^ge plus ou moins d61abr6es, ailleurs des chMeaux en mines.

Ces contr6es ont 6t6 pendant des siScles le th^Mre des guerres les plus sanglantes, et l'on compterait difficilement combien de fois elles changferent de maltres.

Les Vandales et les Visigoths en chass^rent les Romains. Clovis les arracha aux Visigoths, et depuis lors jusqu'en 1271, elles furent soumises alternativeraent aux dues d'Aquitaine, aux comtes de Toulouse, et aux rois de France. C'est ici que se poursuivit pendant si longtemps la triste guerre des Albigeois, ici que guerroya Raymond de Toulouse que le Tasse a chant6, ici que le fameux Simon de Montfort promena son arm6e conqU'6rante, et p^rit enfin sous les murs de Toulouse.

J'aime les peuples jeunes et les vieilles villes.

C'est k ce titre de vieille que je m'int6resse surtout k Toulouse. Sa nuisance date de si loin qu'on veut qu'elle ait pr6c&d6 m^me la fondation de Rome. Ce qui est certain, c'edt qu'elle est ant6-

rière et l'ère chrétienne d'environ cinq siècles — ce qui est déjà un très bel âge.

Malheureusement, comme toutes les villes modernes, elle veut maintenant se rajeunir, et elle aura bientôt l'aspect des villes manufacturières en briques rouges des États de la Nouvelle-Angleterre. La maladie du rajeunissement qui est en voie de défigurer toutes les vieilles villes de France date surtout de la Révolution, et doit son origine à la haine du moyen-âge.

Toulouse a été deux fois vieille. Elle a été la Rome des Gaules, et quand elle eut acquis tout ce que la civilisation païenne pouvait lui donner, les barbares sont venus et l'ont détruite, comme Rome elle-même. Elle fut plus tard une ville du moyen-âge. Elle eut son château, ses monastères, son université, ses églises. Quelques-unes de ces églises sont à peu près tout ce qui reste encore de sa seconde vieillesse.

Le château qui a abrité les célèbres comtes de Toulouse n'est plus qu'une ruine. Le monastère des Grands Augustins et l'église sont transformés en musée, et celui des Jacobins est devenu une caserne. La Révolution a emporté l'Université ; mais les catholiques viennent d'en fonder une nouvelle, depuis que la liberté d'enseignement leur a été accordée.

L'ancien Capitole, qui est maintenant resté de Ville, n'a rien conservé de sa structure primitive, et

Sur LE Midi 19

sa façade ionique date de Louis XIII. Elle est trop basse, mais elle est couronnée d'un balcon orné de statues, et son aspect est imposant. À l'intérieur sont la Salle des Blâmes contenant les

bustes des Toulousains c616bres, et celle de Clemence Isaure, la fondatrice des J6iLX Floraux,

Toulouse poss^dait autrefois quatre-vingts 6glises, qui, avec ses ordres religieux et son university c6l^bre, en faisaient un des grands foyers de lumi^re et de foi au moyen-^ge. Plusieurs sont devenues, depuis la Revolution, des entrep^ts, des magasins et des casernes.

La cath6drale de Saint-Etienne est l'oeuvre la plus ^disparat6e que l'on puisse voir. Elle porte l'empreinte de tous les si6cles depuis le XIII*', et quoique plusieurs de ses parties, surtout le chevet, soient remarquables, l'ensemble est une masse de pierre et de brique sans harmonie. La m6trople du Midi a cependant une 6glise digne d'elle : c'est Saint-Saturnin, vulgairement nomm6e Saint-Sernin,

Saint Saturnin fut tr6s probablement contemporain de saint Denis PAreopagite, et tous deux furent envoy6s de Rome pour 6vang6liser les Gaules par le pape saint Clement, troisieme successeur de saint Pierre. Ils vinrent ensemble jusqu'^ Arles, et s'y s6par6rent, saint Denis pour aller k Paris, et saint Saturnin pour propager l'Evangile dans le Languedoc et la Gascogne. Il alla m^me jusqu'en Espagne.

Mais Toulouse fut un des principaux th^atres o6 il s'exerça son z6le, et c'est k qu'il fut martyris6. Il

180 Daks LE Midi

6tait devenu fort g6n6ral pour les faux dieux, qui avaient leur temple au Capitole ; car il avait b^t6 une petite ^glise, k quelque distance du Capitole, peut-^tre si l'endroit m^me ou s'^l6ve au-

aujourd'hui l'immense basilique qui porte son nom, et chaque fois qu'il passait devant le temple païen, les oracles devenaient muets.

En allant visiter Saint-Sernin, on est transporté en plein moyen-âge ; car cette église date du XII^e siècle. C'est une des plus vastes cathédrales romanes qui existent, et elle présente un ensemble d'une rare harmonie. Elle est l'expression d'une seule pensée, rendue dans un style homogène et remarquable par son unité. Elle est toute entière de son siècle (à l'exception du clocher), et les âges ont passé sur sa tête sans l'altérer. Ce sont d'épaisses et hautes murailles, consolidées par de nombreux contreforts, perches de fenêtres plein-cintre, formant une croix latine, et présentant trois portails, le principal au couchant, et les deux autres au nord et au midi. Chaque portail est percé de deux portes de grande dimension, ornées de colonnes dont les chapiteaux sont diversement travaillés. Au croisillon du sud, ils sont convertis de personnages représentant les péchés capitaux, de la manière la plus curieuse et la plus originale. Audessus des portes de la façade principale court une galerie soutenue par un encorbellement de têtes d'hommes, de chiens, de loups et autres animaux.

C'est à côté de la porte des péchés capitaux qu'était la sépulture des anciens comtes de Toulouse. Était-ce par humilité qu'ils avaient choisi cet endroit, ou par un reste de faiblesse naturelle ?

t)ANS tt Mlfai 181

»Ma

-Enfin une autre porte s'ouvre encore du côté sud, vers le milieu de la nef, pareillement ornée de colonnes avec les chapiteaux histoires les plus étranges.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant peut-être dans cette prodigieuse architecture, ce sont neuf chapelles en hémicycles appuyées sur le chevet extérieur, et ressemblant à ce que nous appelons dans nos constructions contemporaines des bay-windows,

" C'est, dit un artiste, un véritable entassement de " monticules harmonieux, qui servent de contreforts " à une montagne centrale. Puis, du sommet de cette " montagne s'élève, comme un pic aigu, à rien, au- " dacieux, la belle flèche à sept Stages construite sur " la coupole du transept.."

L'aspect de l'intérieur n'est pas moins grandiose. La grande nef a l'élan de Pinfini, et sur le fond élevé du chevet, tout près de la voûte, une immense fresque représente Dieu planant sur le globe terrestre.

Les voûtes des nefs latérales sont moins élevées, et leurs grands arcs plein-cintre sont séparés en deux baies par de fortes colonnes ogivales.

Les piliers octogones du transept rompent malheureusement l'harmonie de cet ensemble, et détruisent la beauté de la perspective parce que leurs dimensions sont trop vastes* ils n'avaient pas à l'origine cette grosseur hors de proportion ; mais à la fin du XIV^e siècle, il a fallu leur donner de plus larges assises parce qu'alors fut placé sur leurs épauls l'énorme clocher qui domine la coupole.

132 BAK8 LE MIDI

^— •—'•'^-j: ' ^ iK,, ^ .<A

Rieti de plus original qii cette flfeche ociogone k sept Stages, qui se r^tr^cissent en s'flevant, perc6e sur chaque face et k chaque ^tage d'une fenfire g^tnin^e, et se terminant par une pyramide. Je ne me Bouviens pas d'en avoir vu de semblable ailleurs.

Le sanctuaire est 6iev6 de plusieurs degr^s audessus d'une crypte spacieuse qui renferme, assuret-on, plus de reliques pr^cieuses qu'aucune 6glise de France ; et dans le pourtour du chevet s'ouvrent les chapelles que j'ai mentionn^es gl Pext^rieur.

Je m'arrache k toutes les choses dignes d'6tude que renferme Saint-Sernin pour courir au Musee,

Quel imposant Mifice I C'est Pancien cloltre des Augustins, et Pun des plu& beaux monuments gothiques du midi de la France. Ses larges galeries, divis6es chacune en vingt arcades ogivales, sont peupl^es de tombeaux et d'inscriptions, et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de promenoirs plus int^ressants pour Parch^ologue. Impossible de m'arr^ter aux details, et de vous d^crire ces galeries qui sont encombr^es de richesses artistiques.

Ici sont les tombeaux de plusieurs ^v^ques, de guerriers, de capitouls et de ch\$.telaines. Viennent ensuite un grand nombre de pierres s^pulcrales et d'inscriptions gothiques. Lk sont les statues et les bas-reliefs, et plus loin des corbeilles de chapiteaux, de toutes les formes que le ciseau a ex^cut^es du XP si^cle au XVP .

La collection de peintures est install6e dans la vaste 6glise qui d6pendait jadis du monastere.

Je vols, tout cela en courant, li^las ! j'ai si peu de temps k ma disposition ! Apr^s Saint-Sernin et le Mus6e, rien ne m'interesse plus gu^re ^ Toulouse, pas m^me ses palafe, qui sont pourtant dejolis monuments de la Renaissance, et son j<rand pont sur la Garonne.

Mais j'ai voulu traverser ce fleuve pour juger de Pinondation qui vient de d^vaster toute la partie de Toulouse qui est bMie sur la rive gauche. C'est le plus triste tableau que Ton puisse voir. Le fleuve a tout d^truit, tout emporte, excepte les niurs des maisons qui etaient assez solidement construites pour r^sister aux flots d^vastateurs. Des rues entiferes sont compl^tement d^molies, et des monceaux de d6combres gisent ga et li dans la solitude et le silence.

ES a»URANT.

UEL regret j'^prouve d'etre l'esclave 'un itiD^raire trac6 d'avaice, et dane ael toutes iiies minuter sont compt6es distribu^es ! Je p«reourB uti paj's qui icliuiite, auquel je voudraia consacrer ^eiiiaines. et je puis k peine y jeter ____ ;oup d'ojil. Un jour ici, quelqiies hemes U, voiU les seula loitsirs dont je dispose.

Ce Midi de la Prauce,tuut peupl6 d'aïitiques souvenirs, ^veille pourtant mon int6r6t au plus haut degr^. II reassemble k l'Italie et me fait jouir par anticipation des impressions suavea qui in'at-tendent dans le pays oil fleurit l'oranger.

Non seulemeat ia nature y est tout impr^n6e d'air et de lumi&re; non seulement les brises embaum^es de la M4diter-ran6e et les vapeurs dont eltes aont charg^es y foot circuler leurs parfuits ; mais on y retrouve, comme en Italie, les mouvetnents

de l'ancienne civilisation romaine montrant à ceux de l'époque chrétienne leurs mines loquaces.

Les antiques César et leurs légions ont traversé ces contrées, ils y ont vu, construit des villes, des forteresses, des aqueducs, des temples, des amphithéâtres, et nous y retrouvons 9a et 14 des traces de

leur puissance. Le Romain et le Franc s'y sont coudoyés et mêlés, et de cette alliance où le romain prédominait sont nés les idiomes du midi, la langue d'oc et le provençal. Les païens civilisés et les barbares y ont fait place aux chrétiens, et les débris de leur passé, témoins de races et de religions éteintes, attestent le triomphe et la vitalité de la vraie religion.

Mais en même temps ces grandes mines témoignent de la puissance romaine, de sa richesse et de sa force, de ses développements prodigieux et de son immense influence, et l'observateur se dit en les contemplant : s'il y avait un empire capable de lutter contre le christianisme, c'était bien celui-là ; et cependant il a été vaincu.

Toute la force de ce géant a été vaine en face de cette faiblesse qui s'appelait l'Eglise !

Pendant que je me livre à ces réflexions nous sommes arrivés à Carcassonne. Il reste encore ici quelques traces de la ville romaine, mais ce n'est pas ce qui en fait l'intérêt. Carcassonne est le spécimen le plus parfait d'une ville du moyen-âge, et quand le touriste parcourt ses rues solitaires et ses fortifications immenses sans soldats, il est tenté de croire que ce squelette formidable a été enterré pendant cinq siècles et qu'il vient de revoir le jour.

Celui qui voudrait apprendre comment on faisait la guerre dans le XIII^e et le XIV^e si^{cle} n'aurait qu'a visiter Carcassonne, et ce livre monumental dispenserait de toute autre 6tude, Car il y a U uq

t>ANS tE MIDI 137

ensemble merveilleugt de fortificationg k double enceinte.

Les parties les plus importantesj et qui attirent surtout le regard, sont la grosse Tour de Trfeau, la porte de Narbonne, la tour Cr6made, la tour de l'E* v^que, et la haute tour carr6e du chMeau Vi^omtah

La porte narbonnaise est k elle seule un ch^teaUfort complet. Tours k eperons, courtines, m^chi* coulis, vantaux, herses^ chaines de fer, meurtri^res, galeries ext^rieures, rien ne manquait k ce magnifique ou vrage militaire dont la beaut6 et l'harmonie ^galaient la force.

La tour de l'Ev^que est massive, carr6e, de Faspect le plus imposant, et elle est flanqu6e k chaque angle de deux tourelles octogones, percees de' meurtri&res. Elle est d'ailleurs munie de tous les ouvrages de defense usit6s k cette epoque.

La tour de Tresau et la Cr6made 6taient aussi de vraies fortes-resses ; mais le chateau des vicomtes etait le plus inabordable de tous ces ouvrages gigantesques. Il eut pt. resister encore, m6me apr^s la prise de la ville. Du c5te de l'Aude il 6tait absolument imprenable, et la poterne qui conduisait de la riviere au castel est un chef-d'oeuvre du genre. Je n'ai pas le temps de la decrir en detail. Qu'il me suflSse de dire que pour p6n6trer dans Fenceinte il fallait s'emparer de dix portes, escalader dix escallers, faire dix

sièges avec deux hommes de front seulement, tant les escaliers étaient étroits.

Mais ce n'est pas tout. Ces parties importantes

des fortifications de Carcassonne étaient reliées entre elles par des courtines très élevées, flanquées de vingt-et-une tours de dimensions diverses ; et si vous vous représentez autour de cette première enceinte une seconde ligne de remparts, flanqués de quinze tours rondes, vous comprendrez comment Carcassonne a pu résister aux Sarrasins et à l'heritier des Trincavels, et comment Simon de Montfort lui-même n'y est entré que par trahison.

À côté de ces formidables engins de guerre s'élevait dans le silence un asile de prière et de paix, l'église Saint-Nazaire. Une partie de l'édifice est romane et l'autre gothique, mais toutes deux renferment de grandes beautés.

Narbonne est loin d'offrir à ses visiteurs les beautés féodales de Carcassonne. Elle fut une ville romaine beaucoup plus importante, et lorsque le roi Ataulphe y épousa Placidie, sœur de l'empereur Honorius, elle pouvait montrer avec orgueil aux nouveaux époux, un capitole, un amphithéâtre, des portes monumentales, des temples, des palais, des arcs de triomphe. Mais il ne reste plus de tous ces monuments que des fragments de colonnes, de pilastres, de chapiteaux, des bas-reliefs et des statues. Un grand nombre de ces débris sont encastres dans les remparts, et les autres sont réunis dans le jardin de l'ancien archevêché.

Sur les ailes de la vapeur nous volons vers la mer, et nous sommes bientôt arrivés à Cette, petite ville pittoresque bâtie en

amphith^Mre sur une langue de terre trfes 6troite qui s6pare
P^tang de Thau de la

DANS LI^ MIDI 139

M6diterran6e. A certains endroits, l'eau vient battre le chemin
de fer des deux 66t6s. On nous apporte de belles grappes de rai-
sin blanc que nous payons quelques sous, et que nous d^gustons
avec app^tit- Les grains en sont gros et trfes sucr6s. Je m'ex-
plique qu'on puisse en faire ce vin 6pais et sucr6 qu'on nous ven-
dait au Canada il y a quelques ann^es sous le nom de vin de
Cette, et qui ressemblait plut6t k une liqueur.

Nous reprenons notre course, et nous d^passons bient6t le
chMeau de Mireval que nous distinguons k peine dans la vague
lueur du cr6puscule. Quand nous arrivons k Montpellier, la nuit
est venue.

La locomotive nous emporte toujours, k travers un pays dont
nous ne pouvons plus ni admirer, ni critiquer l'aspect g^n^ral,
puisque les ombres Penveloppent, et je prends des renseigne-
ments de mon voisin qui est mont^ dans mon compartiment i
Montpellier.

II me parle du patois de ce pays, qui est trfes harmonieux, et
dont la prononciation est presque italienne. On en jugera par les
couplets suivants :

Se savies quints 6s lou tourm6n,

Q'u6sprouva ta dotlga m6str6ssa ;

Doutarifes-pa d'un soul mouih^n

D6 mouncar 6t d6 ma t6ndr6s8a.

Tircis, jusqu'à mon dergn6 jour Serai fid^la aou diou d
'amour.

Tant que v6yrai lous a6asselons 86 b6qu6ta sur la coudreta
parpaions flour^ta ;

oun, etc, ""

dane une gare spacieuse.

itique Nemaus dea Ro-

9 qui doit me conduire et j'y trouve plusieurs tre autres un
pSre Trap- !che de Bien voir.

gagner par le somtneil, li dit : " nans mes voyat fait de loDgues
courses t je n'avais pas froid." le, et je me penche en prononc^ :
c'est le p^re

Dia tendrease ?

jn dernier jour

is uioillons . coudrette,

- la fleurette,

bAKs Lk Mtt)i l4l

atoA

Trappiste* Je Peiamine aloi*9 aVec attention, et je reconnais
le Pere Francois d 'Assise, que j'ai vu k Kamouraska il y a quatre
ans, qui a din6 alors che2 moi, et avec lequel j'ai pass6 deux soi-
rees charmantes.

Je lui tends la main en me nommant, et il pousse un cri de surprise. Quelle rencontre ! Et quelle singulifere coincidence ! Depuis que nous nous sommes connus dans un village des bords du Saint- Laurent, il est revenu en Europe, puis il a re traverse FATlantiquCj voyage pendant deux ans aux Etats-Unis, et quand il rentre en France et se dirige vers son monast^re, nous nous re- trouvons tout k coup a Nimes, dans le m^me omnibus, allant au m^me hdtel !

C'est une joie d'autant plus grande qu'elle est plus inattendue. Arrives a Phdtel du Luxembourg, nous soupsons ensemble, et nous parlous du Canada et des excellents amis que nous y poss6- dons en commun.

Il 6tait deux heures du matin lorsque nous nous s^par^mes. Le bon Pere devait repartir k cinq heures, en route pour son convent de Notre-Dame des Neiges. Il me pressa de toutes ma- nieres d'aller visittir ce monast^re lorsque je reviendrais d'Italie et passerais par Lyon. Mais je ne pouvais pas le lui promettre, et je lui dis adieu pour ne plus le revoir.

i villes de France, o^ l'on retrouve le [us de traces de ta civili- sation romaine nt Aries et Nimes,

Tout«s deux eveilientuu puissant iiit4- „, RUrtout A cause de leurs monumente tiques, les nns datant du moyen-age, et : autres remontant jusqu'^ l'poque des C^sars. Mais les mines H'Arles ont sur cellep de NimeH cet avantage qu'on ne les a pas rajeunies.

Dans leB deux villew, les tnonumentfl de l'antiquit^ . romaine sont du m^me t;enre,, et tela qu'on les retrouve encore dans

Rome. Ils attestent que la civilisation païenne ne songeait à procurer aux citoyens que des amusements et des plaisirs.

L'édifice indispensable au bonheur du peuple, c'était l'amphithéâtre. On le faisait immense, et il était toujours trop petit ! On le faisait solide, parce qu'on croyait qu'il serait toujours nécessaire.

C'est en cela que le Romain s'est bien trompé. Le cœur humain, moins dur que la pierre, s'est laissé toucher par d'autres amours. Chose étonnante et mystérieuse, il a pris goût au sacrifice, à la souffrance, à la honte ! Lui qui aimait tant les jeux, les

144 DANS LE MBL

combats et le sang, il aimait la prière et la retraite, il chercha et procura la paix, il pratiqua et prêcha la charité universelle !

Voilà comment les chrétiens survécurent aux mœurs dont elles avaient été l'expression la plus vraie.

Les arènes de Nîmes sont splendides, moins spacieuses mais bien mieux conservées que celles de Rome. Leur histoire exigerait bien des pages, et si nous leur faisons raconter tout ce qu'elles ont vu depuis les jours de Titus ou de Domitien, nous n'en finirions pas.

Elles nous apprendraient sans doute les noms de quelques martyrs tombés sous la dent des lions et des panthères, pour l'amusement de cet horrible peuple que le paganisme avait formé. Elles nous parleraient des Visigoths, qui en firent une redoutable citadelle, du haut de laquelle ils lancèrent un jour des nuées de flèches contre les armées de Clovis. Plus tard, au sommet de

leurs gradins, apparaissaient d'autres archers chamarres d'or et bardes d'azur, qui ne portaient plus le casque, mais le turban de Mahomet sur leurs t[^]tes orgueilleuses. Puis, les guerriers sarrasins disparaissaient, ecl-ases par ce terrible homme de guerre que Phistoire a nomm6 Charles- Martel. Au XI[®] si[^]cle, elles devenaient k la fois, une 6glise consacre'e a saint Martin, et une forteresse gard[^]e par de fiers paladins qui s'intitulaient chevaliers des Arfenes. Enfin, apr[^]s avoir, pendant plusieurs si[^]cles, servi de refuge a la classe pauvre, qui s'y construisait sous les portiques et dans l'enceinte de miserables cabanes, elles furent d[^]blayees, r6pa-

r[^]es, et remises k l'[^]tat de conservation que nous admirons aujourd'hui.

J'ai essay[^] de me repr6senter ces scenes du pass6 quand je me suis assis sur les gradins. Mais un souvenir plus moderne a bient6t absorb[^] mon esprit.

Au commencement de ce si[^]cle un enfant du peuple, fils d'un serrurier de Ntmes, venait souvent dormir au soleil sur ces bancs de pierre. C'est k lui que j'ai pens6 en me rendant de Pamphith[^]toe k TEsplade, qui fait face au Palais de Justice. Je suis all6 m'appuyer k la Fontaine c61Sbre que Nimes a fait omer, par M. Pradier, de cinq statues magnifiques en marbre de Carrare, et tout en [^]coutant les symphonies qu'une bande militaire 6parpillait au loin, il m'a sembl6 revoir grandi le gamin des argues. Devenu boulanger, il s'en allait dans ce caf6 qui touche k l'Esplade, et il y composait des chansons humoristiques qui attirSrent l'attention.

Un jour, Chateaubriand passant k Nîmes alia voir ce boulanger qui p[^]trissait si bien la po[^]sie fran- çaise, et il reconnut que le pain qu[^]il faisait le mieux 6tait celui de l'intelligence I

La reputation de Reboul 6tait faite, et ses oeuvres resteront. J'en extrais deux strophes sur les ar[^]nes, la premiere et la derni[^]re.

" Reste d'un vieux g6ant, debris dorit la statue " Du Nîmes d'autrefois pent offrir la mesure, " L'6tranger est plough dans un profond ^moi " Quand tes vastes contours s'offrent k ses paupires ;

" Mais tant de fois, enfant, j'ai dormi sur tes pierres, " Qu'elles sont sans r[^]ves pour moi.

" Car il fut une epoque od Rome d61aiss6e " Dans tons les souvenirs se voyait abaiss6e, " o6 les grands monuments qui faisaient son orgueil " Purent humili[^]s jusqu'gl l'[^]tat d'usine, " Oii le Goth, sans respect pour sa cendre divine, " Fit une auge de son cercueil."

Nlms poss[^]de encore La Maison Carrie, ce bijou d'architecture, qui, depuis Tempereur Antoïlin jusqu'S nos jours, a pu se conserver au milieu de vicissitudes 6tranges. La plupart des antiquaires s'accordent k dire que la Maison Carrie 6tait le sanctuaire d'un temple ou d'un Forum ; car elle 6tait flanqu[^]e de deux galeries, et les bases des colonnes ont pu 6tre retrouv6es en partie.

Mais si Ton ne sait pas exactement ce qu'elle fut dans l'antiquit[^] paienne, on sait mieux ce qu'elle est devenue depuis.

Apr[^]s avoir servi quelque temps d'6glise catholique, puis d'H6tel-de-ville, elle passa entre les mains de certains particu-

liers, et notamment d'un seigneur qui en fit son ecurie.

Plus tard, on la voit avec plaisir devenir la propriety des Augustii;!", qui en firent de nouveau un sanctuaire. Et lorsque la Revolution en expulsa les Augustins, elle la transforma en un hangar qui fut rempli de bottes de foin et de sacs de blé. Enfin la Maison Carree a été rendue aux beaux-arts, et fait l'admiration des artistes et même des Souverains ;

Car Louis XIV et Napoleon I ont eu des velléités de la transporter à Versailles.

L'Europe contient un musée peu considerable, quelques jolies peintures des grands maîtres, et la plupart des oeuvres de Sigalon, le grand peintre nîmois.

La Fontaine, le Temple de Diane et les Bains Antiques, forment un ensemble de constructions en marbre, ombragées de grands platanes, qui produit une vive impression. Le temple est en ruines, mais la fontaine et les bains sont bien réparés, et Peau y circule abondamment dans de vastes bassins, de styles divers, entourés de colonnettes d'ordre corinthien.

Après avoir admiré toutes ces beautés, nous gravissons lentement le mont Cavalier, dans un sentier ombreux et embaumé, plongeant nos regards sur Nîmes, qui s'étend à ses pieds. Bientôt nous sommes au sommet, et devant nous se dresse, au milieu d'une masse de débris, une espèce de mausolée antique, conservant encore des arceaux et des piliers en ruines : c'est la Tour-Magne (Turria Magna).

Bien des siècles et des orages ont passé sur ce vieil Edifice, qui fut, dit-on, le tombeau d'une opulente famille

grecque, et qui plus tard a servi de forteresse et subi bien des sièges, et qui depuis est abandonnée, mais vécue comme une relique par les Nîmois. Tous en parlent avec enthousiasme, et la découvrent avec amour.

" Il faut la voir, s'écrie l'un d'eux, quand le soleil " brillant fait onduler Pair contre ses flancs arides ;

" il faut la voir au coucher du soleil, avec cette teinte " chaude qui fera toujours le désespoir du peintre ; "il faut la voir au clair de la lune, comme un grand fantôme aux formes indecises et fantastiques "

Je ne puis résister au plaisir de citer encore quelques vers du poète de Nîmes s'adressant à la Tour Magne :

" Si je demande au temps ce que tu pouvais être, Le temps t'effleure, passe et ne me réponds pas : Temoignage d'un deuil que tu n'as pu transmettre, Portais-tu jusqu'au ciel le nœud d'ici-bas ?

Ou bien, phare élevé sur de tristes parages, Afin d'en Eloigner les imprudents navigateurs, La vieille mer, un jour désertant ses rivages, T'aura-t-elle laissé à nu sur tes rochers ? "

Du haut de la Tour Magne, on peut encore distinguer quelques restes des murailles qui entouraient l'antique cité romaine, et qui lui donnaient plus d'élévation, tendue qu'aujourd'hui la ville moderne. Cette enceinte avait dix portes, dont deux subsistent encore, la porte d'Auguste, ouvrant sur la route d'Italie, et la porte de France, ainsi nommée. On ne sait pas bien pourquoi.

Les autres portes et la plus grande partie de l'enceinte ont été détruites, ainsi que plusieurs autres monuments qui com-

taient le caractère romain de cette ville, tels que le Capitole, les Temples de Latine, d'Auguste et d'ApoUon, les Thermes, et les aqueducs.

L'aqueduc du Gard subsiste encore à l'endroit où il traverse le Gardon, et ses proportions admirables font le désespoir des architectes. Il est devenu le célèbre Pont-du-Gard depuis le commencement du XVIII^e siècle, et quoiqu'il se cache dans un ravin des Cévennes, à vingt kilomètres de Nîmes, il attire encore un grand nombre de touristes. Tous reviennent enchantés quand ils ont contemplé sa triple rangée d'arcades, et monte sur les plus hautes dalles du monument.

On s'étonnera peut-être de m'entendre parler si longuement de Nîmes, et cependant que de choses me resteraient à dire !

Les Césars semblent avoir voulu en faire une petite Rome ; et quand Lutèce n'était encore qu'un bourg obscur, Nîmes était déjà une grande ville riche de monuments. C'était la Rome des Gaules, comme Bruxelles est le Paris de la Belgique.

KSCENDUS hier soir À Vmtd d'Eiffre, nous en sommes sortis de bonne heure ce matin pour jeter un premier coup d'œil sur l'ancienne ville des Papes.

Il y avait aussi la rue qui faisait notre itinéraire à l'ancien hôtel du Palais-Royal, l'ancien hôtel Brune, en 1815, et dans laquelle ses meurtriers le traînaient jusqu'au Pout, d'où ils le précipitèrent dans le Rhône.

À peine étais-je sur le pont que la vieille chanson, tant de fois entendue au pays, surgit dans ma mémoire et se trouva sur mes lèvres :

Sur le pont d'Avignon, Trois dames s'y prominent.

Mais cette chanson me reporta i trois si^clea en arri&re, et l'aspect encore neufdu pont me convainquit bientfit qu'il ne pouvait pas avoir aervl de promenade & mes trois dames ; je regardai plus haut, et j'aper§U9 un grand pont de pierre en mine, dont plusieurs arches colossales et hardies ont rSsist^ jusqu'i CO jour au travail destructeitt de sept si&cles, C'^tait bien I^ sans doute le pont de la chanson, qui 4tait

c^l^bre bien avant elle sous le nom de Pont-Saint-B^ nezet.

Cette imposante ruine a 6veill6 l'int^r^t des arch6ologues et des hagiographes, et l'histoire de sa construction par saint B6nezet est voil6e d'une 16gende charmante.

Un jeune p&tre, nomm^ Benolt, gardait les brebis de sa mere, lorsque Jesus-Christ lui apparut, et lui dit qu'il l'avait choisi pour construire un pont sur le Rh5ne. Le jeune homme h^sita, puis ob6it k la voix, et se rendit k Avignon. II alia communiquer son projet k Pev^que, qui s'en moqua et le renvoya au provost. Le prevost rit aussi, et lui dit : " Comment ** veux-tu faire un pont IS oii Dieu, ni Pierre et Paul, " ni mime Charles (!) ni aucun autre, n'ont pu l'ex6- " cuter. Cependant je te donnerai une pierre que " j'ai dans mon palais, et si tu peux la remuer, je te " croirai capable d'ex6cuter ton oeuvre."

L'6v6que et le peuple se rendirent k l'endroit oil 6tait la pierre, que trente hommes n'auraient pu 6branler. Benolt la chargea sans efforts sur ses 6paules, et la transporta au lieu oii devkit se trouver la fondation de la premiere arche.

Des souscriptions. furent aussitôt faites, et le pont commença. Voilà la fin.

Ce qui est historique, c'est que le pont fut construit par un architecte nommé Bénézet ; que cet architecte menait une vie exemplaire, qu'il a fait plusieurs miracles pendant sa vie, et que plusieurs guérisons miraculeuses ont été obtenues par son intercession après

1)ANS LE MIDI 153

sa mort ; et quoique l'on n'ait pu trouver la bulle qui l'a canonisé, il est certain que plusieurs papes ont autorisé et même encouragé le culte que les Avignonnais rendent à saint Bénézet.

Une petite chapelle romane dans laquelle il fut enseveli existe encore sur le pont, entre la deuxième et la troisième arche.

Sous mes pieds roule le grand fleuve de la France* Lorsque à Paris je vantais notre majestueux Saint- Laurent, on me disait : Mais vous n'avez pas vu le Rhône ! Eh bien, je le vois le Rhône, et je n'en suis pas émerveillé. Il a sans doute ses mérites. Ses eaux sont rapides, profondes et navigables sur une grande distance. Mais si vous saviez, Français, comme il est petit quand on le compare à notre Saint- Laurent !

De Vézère au pont, Avignon présente un joli coup d'oeil. Son enceinte de murailles gothiques et ses tourelles crénelées, les vastes constructions du palais des Papes dominant toute la ville, le rocher des Doms s'élevant encore plus haut, se détachent sur le fond bleu du ciel, comme une découpe sombre sur une tenture brillante.

Avignon comptait autrefois un grand nombre d'églises et de monastères, et Rabelais l'appelle ville • sonnante k cause des centaines de cloches qu'on y " entendait sonner k toutes les heures du jour. Plusieurs de ces Edifices ont disparu ; quelques-uns ont changé de destination, et d'autres sont en ruines. Parmi ces dernières se trouve l'église des Cordeliers,

JbANS LE Mltl

qui renferme le tombeau de Laure, l'amante ou plutôt l'aimée de P^trarque.

La cathédrale, Notre-Dame des Doms, bâtie sur le versant du rocher, et dont l'extérieur est très pauvre, l'église St-Pierre, qui possède une belle façade gothique, et l'Oratoire, jolie chapelle en forme de rotonde, méritent une visite. A l'intérieur de la cathédrale surtout, le visiteur admirera des sculptures remarquables de Puget et de Pradier, des peintures de Mignard, et les tombeaux du brave Crillon et des Papes Benoit XII et Jean XXII. Ce dernier est un chef-d'œuvre du gothique fleuri,

Mais le monument par excellence d'Avignon, celui qui absorbe complètement l'attention du touriste, c'est le Palais des Papes. On le nomme Palais, mais c'est plutôt une citadelle gigantesque, et la masse imposante de ses murailles date bien d'une époque où les Papes étaient parfois obligés de faire la guerre et de soutenir des sièges.

Heureusement tout ce qui pouvait être brisé dans ce palais par suite, et l'indignation nous gagne, quand nous visitons les chapelles, de voir leur état délabré. Il y avait là des fresques remarquables ; elles sont aujourd'hui méconnaissables. J'ai constaté qu'on s'est

particulièrement applique a gratter la figure de J^hsus-Christ dans les peintures qui le representaient.

On ne visite qu'une tres petite partie de ces immenses constructions, qui appartiennent au style ogival. Les murs sont couronnées de cr^hneaux, percés de meurtriferes, et tellement ^hpais qu'on y a pratiqu^h

bAKs tE Midi 155

ISm^h

de longs et beaux corridors. lis sont relics entre eux par sept tours dont Pune a regu le joli nom de Tour des Anges, et dont une autre, celle de Trouillas^h est rest^he c61&bre, parce que le fameux Rienzi y fut enferm^h sous le pontificat de Clement VI*

Il va sans dire qu'il Tie faut pas croire un mot de l'histoire des Papes d'Avignon que les guides nous racontent en visitant le Palais. J'ai dix imposer silence ^h celui qui m'a conduit, quand il m'a parl^h des cruautés de Jean XXII et des absolutions quHl vendniL Ce qu'on nous niontre comme ayant 6l^h la salle des tortures n'etait que la cuisine du Palais, et Ton n'y torturajlt que des volailles.

Ces malheueux Papes d 'Avignon, ils ont ^hte bien calomni^hs, et de la calomnie il reste tou jours quelque chose. Ce fut en 1309 que le Pape Clement V fixa le si^hge de la Cour romaine a Avignon, qui dependait alors des domaines pontificaux. Son but etait de s'arracher aux seditions populaires dont l'italie etait alors le theatre, et aux querelles des guelfes et des gibelins.

Mais d'autre part, en yenant ^h Avignon, il se rapprochait de Philippe-le-Bel, et Tindependance du Saint-Si^hge se trouvait au-

tant exposée. Placés entre les rois de France et les princes gibelins de l'Italie, les Papes d'Avignon ne pouvaient pas toujours faire ce qu'ils voulaient.

Leur autorité politique en fut amoindrie, et ils durent se borner à un rôle plus modeste dans les affaires temporelles. On les accusa d'avoir obéi

aux suggestions et aux inspirations du roi de France. Mais il n'en est rien, et l'on aurait pu lui dire comme l'un d'eux : Sire, si j'avais deux lîmes, j'en donnerais une pour vous ; mais je n'en ai qu'une, et je dois la sauver.

Au sortir du palais, j'ai gravi le rocher des Doms, et comme le mistral n'y soufflait pas alors, j'ai joui d'un des plus beaux spectacles que la nature puisse offrir. Au pied du promontoire, escarpé comme la citadelle de Québec, clapote le Rhodan, dont l'œil peut suivre au loin le cours sinueux. De longs bateaux-transports le remontent lentement. De toutes parts se développent les perspectives les plus pittoresques, d'un côté les mines d'une chartrreuse et le cours de la Durance, de l'autre une lie verdoyante, et sur le sommet d'une montagne une vieille tour bâtie par les Templiers ; ici des vignobles, et plus loin Châteauneuf-du-Pape et d'autres mines, puis enfin, au delà du fleuve, Villeneuve avec sa belle tour de Philippe-le-Bel, et son abbaye qui croule. C'est vraiment à regret que j'ai dû m'arracher à ce spectacle, et revenir à mon hôtel à l'heure du crépuscule.

Je connaissais rien de plus délicieusement

solitaire que l'aspect de cette vieille

[ue le Rhodan traverse en gâmbant.

Ku ve lui apporte plus comme autre-
 es cercueils des familles qui voulaient
 inhum^ dans les Champs-Elys^e ;
 mais on dirait qu'il garde encore la aire de croque-
 mort qu'il a dû prendre en trans portant ainsi des ca-
 davres au cimetière pendant tant d'années.

L'ancienne n^ropole a bien change de destination, et son
 nom m^ue a pris une variante : c'est aujourd'hui un jardin pu-
 blic qu'on appelle la Aliscamps. Sur ce sol qui recouvrait tant de
 morts, les générations actuelles vont chercher l'air salubre et la
 santé, et quand j'y suis allé m'asseoir, une bande de musique mi-
 litaire y faisait résonner ses fanfares.

Au pas des valées et des galops brillants, à l'ombre des
 tilleuls, des mûriers et des haies de tanières qui laissaient
 pendre nonchalamment leurs gracieuses chevelures, les Arle-
 siennes circulaient joyeusement dans leur costume original. Les Ar-
 lesiennes et les Avignonnaises passent pour les plus belles
 femmes de France, et elles méritent cette réputation. Parmi

1^8 BANS LE M)t

les Arlesiennes surtout, j'ai vu des très beaux grecs remarquables,
 et leur costume pittoresque est charmant.

" Il n'est pas rare, dit M. Jules Canonge/d'y ren- " contrer les
 trois types grec, romain et sarrasin, dans " leur pureté
 originelle... Les analogies physiques " sont rendues encore plus
 manifestes par l'analogie " dans le caractère : de icité et riense

comme l'h6- " taire grecque, capable de grandes pensees et de di-
" vo(iments h6roïques comme la forte Romaine, l'Ar- " lesienne a
la gr§,ce coquette de l'Espagnole... Elle '* aime les fleurs, raffole
des parfums ; la po^sie ne '^ lui est point 6trangere ; le bruit la
charme, le niou- " vement l'enivre ; elle se plait aux promenades,
re- " cherche les fetes, court aux bals, aux serenades."

Elles ne sont pas toutes aussi mondaines; car c'est une
Arl&ienne que le po^te Mistral a chant^e dans une de ses plus
ravissantes poesies, intitulee la Communion des Saints. Oh !
qu'elle etait belle celle- Igl ! Mais qu'elle etait pieuse aussi !

Quand elle descendait l'escalier de Saint-Trophime, les saints
de pierre du portail l'accompagnaient des yeux ; et quand la nuit
^tait sereine, ils parlaient d'elle dans Pespace.

" Je voudrais la voir devenir nonnette blanche, di- " salt saint
Jean ; mais saint Trophime objectait : " j'en ai besoin dans mon
temple, dans l'obscur il " faut de la lumiere."

" C'est aujourd'hui la Toussaint, observait saint " Honorat ; k
minuit, Notre-Seigneur dira la messe " aux Aliscamps, et la sainte
table sera mise." " Si

t>ANS LE itlt)l 189

" votis m'en croyez, reprenait saint Luc, nous y con* " duirons
la jeune vierge." Et les quatre saints, s'en* Vdlant avec la brise,
prenaient en passant Vkme de la jeune fille et l'emportaient aux
Aliscamps.

Je reproduis 1h traduction litt^rale de la derniere strophe :

Le lendemain de bon matin

La belle fille s'est levée...

Elle parle k tous d'un festin

Où elle s'est trouvée en songe :

Elle dit que les Anges étaient dans l'air,

Qu'aux Aliscamps table était mise

Que saint Trophime était le clerc,

Et que le Christ disait la messe. ^^>

Cette poésie nous conduit tout naturellement, et sans autre transition, des Aliscamps à Saint-Trophime, la cathédrale d'Aries. Les saints de pierre sont là, debout sous le portique majestueux dont ils semblent supporter la corniche et le fronton. L'entrée par le portail de cette basilique est une des plus belles

(1) Mes compatriotes seront peut-être curieux de lire cette strophe en vers provençaux ; la voici :

Mai l'endeman de bon matin La bella j'shos'es levado...

£ parlo en touti d'un festin Ounte p'r souenge s'est trovado :

Dis que lis Ange s'ron en l'dr, Qu'is Aliscamps taulo ^ro messo,
Que aant Tretume s'ro lou clerc £t que lou Crist disi^ la meiso.

160 i)ANS LE Mlbl

CEuvres de Part du XII^e siècle. Douze colonnes aux chapiteaux variés, surmontées d'une frise, soutiennent le grand arc plein cintre du fronton, et forment dix niches où se tiennent saint Trophime, saint Etienne et huit apôtres.

On sait que saint Trophime fut contemporain des apôtres, et vint en Italie avec saint Paul, d'où Pierre l'envoya évangéliser la Provence.

Hors le portail, l'église n'offre aucun travail digne de mention. L'intérieur est pauvre, mais si vous descendez l'escalier qui s'ouvre du côté de la sacristie, vous aurez sous les yeux le plus beau cloître du moyen-âge que Ton puisse voir. Je renonce à vous décrire cette admirable galerie quadrangulaire, enfermant un préau, accusant des époques bien distinctes, et resumant à la fois deux histoires, celle de l'architecture, depuis le cintre pur jusqu'à l'ogive parfaite, et l'histoire sainte, racontée en marbre.

- C'est un de ces poèmes intraduisibles qu'il faut lire de ses yeux, mais que Ton ne saurait analyser.

En sortant de Saint-Trophime, vous vous trouvez sur la Place Royale, irrégulière et de peu d'apparence. D'un côté, à droite, s'élève l'Hôtel-de-Ville, bâti sous le règne de Louis XIV, d'après les dessins de Mansard. La façade est de très bon goût, et surmontée d'une tour carrée, terminée par une jolie coupole.

Après l'Hôtel-de-Ville vient l'Eglise Sainte-Anne, monument gothique mauresque qui sert aujourd'hui de musée pour les Antiques. Il y a dans ce musée

une riche collection de sculptures de tous les âges, et surtout des tombeaux chrétiens, apportés de l'ancien cimetière des Aliscamps, et quelques sarcophages païens.

Enfin, au milieu de la place, se dresse un obélisque dont les Arétiens sont très fiers. Il est petit, et ne porte aucun signe hiéroglyphique. Mais il est probable qu'il ornait jadis un cirque

romain quand Arles s'appelait la petite Rome des Gaules. On l'a trouvée en 1389, enfouie dans la vase sur les bords du Rhodan.

Comme on le voit, la Place Royale ne manque pas d'intérêt, puisqu'elle nous montre des monuments de toutes les époques, et surtout son merveilleux cloître de Saint-Trophime.

Mais un des grands charmes d'Arles, et qui fait les délices des antiquaires, ce sont ses monuments romains, qu'elle conserve, mais que l'on ne restaure pas.

L'origine d'Arles se perd dans la nuit des temps ; mais on sait que -du temps de César elle était déjà une grande ville avec une population de cent mille Ames.

Au commencement du quatrième siècle, l'empereur Constantin y séjourna quelque temps et en fit la métropole des Gaules. C'est alors que par reconnaissance elle prit le nom de Constantina.

Plus tard, elle fut conquise successivement par les Goths, les Francs et les Sarrasins. Ces conquêtes,

et les sièges qu'elle eut alors à subir, réduisirent ses monuments en ruines.

A la fin du neuvième siècle, elle devint la capitale du petit royaume d'Arles, qui dura près de trois siècles, après lesquels elle fut élevée en république. Mais cette république subsista à peine cent ans, et la vieille cité changea encore plusieurs fois de maîtres avant d'être réunie à la couronne de France. Les guerres qu'elle eut à subir, et les calamités qui en résultèrent, lui firent perdre pour toujours sa prospérité et son importance anciennes.

Les mieux conservés de ses monuments romains sont les Arènes et le Théâtre. Les Arènes sont plus vastes que celles de Nîmes, et pouvaient contenir jusqu'à vingt-six mille spectateurs. Comme dans celles de Nîmes, on y donne tous les ans des courses de taureaux. Le Théâtre s'élevait tout auprès, et date du règne d'Auguste ; mais il n'en reste plus que cinq portiques, deux colonnes corinthiennes, le proscenium et une partie des gradins circulaires. On calcule qu'il pouvait contenir seize mille spectateurs.

Au temps de saint Hilaire, on prit les marbres de ces monuments pour en construire des églises en l'honneur du vrai Dieu. Mais l'époque païenne semble être revenue ; et depuis la Révolution, plusieurs églises d'Arles ont été converties, trois en greniers à foin, une en cabaret, et une autre en salle de danse.

De tous les autres monuments de l'époque romaine, il ne reste plus guère que des vestiges peu

considérables*. Je me rappelle avoir cherché le Palais de Constantin sur la Place des Hommes, qui fait face à l'hôtel du Nord, où je suis descendu, et avoir constaté, à ma grande surprise, que je logeais en réalité dans le dit palais. Car tout ce qui en subsiste se compose de deux colonnes granitiques et d'une partie de la frise, qui ont été placées à l'angle de la façade de mon hôtel.

(ft-

AIX -EN- PROVENCE

N n'a pas tort de vanter le beau ciel de la Provence ; mais je suis tenté de m'en rendre. Ce ciel est trop pur et je voudrais jurer quelques nuages.

Les troupeaux qui cherchent un peu nombre, les vignes qui jaunissent, les rivières couvertes de poussière grise, sont de mon avis et demandent de la pluie. Mais depuis trois ou quatre mois la pluie n'est ici qu'un bienfait inutile, et le sol rocailleux et doré brille sans se consumer sous un soleil de plomb.

Un vent sec et brillant traverse la Provence, et soulève partout des nuages de poussière d'or, et Ton songe involontairement à cette sémaphore écrite dans l'Ancien Testament, et que le prophète Elie fit cesser.

Tel est l'aspect du pays au moment que nous avons quitté Arles et le viaduc jeté sur les marais voisins. Devant nous s'étend une plaine immense, un désert où le sable est remplacé par de petites cailloux rouillés ; — c'est la Crau, dont le nom est rencontré souvent dans les légendes provençales, et qu'ont si souvent vu tons les pélerins du chemin de Marseille.

Une strophe de Mistral Paraît écrite ainsi à l'heure du crépuscule :

La Crau était tranquille et muette Au lointain son étendue Se perdait dans la mer, et la mer dans Pair bleu : Les cygnes, les maereuses lustrées, Les flamants aux ailes de feu Venaient, de la clarté mourante, Saluer, le long des étangs, les dernières lueurs.

En traversant tout ce pays si pittoresque et si original, comme en visitant Avignon et la ville d'Arles, les noms de Jasmin, Roumaville, Mistral, Aubanel, Crouzillat, me reviennent sans cesse k l'esprit, et je salue avec bonheur le r  veil de la po  sie proven  ale.

Je sais qu'il y a des gens qui veulent tout assimiler, les langues et les hationalit  s, comme les mesures et les monnaies. Mais si leurs id  es triomphaient, si Tassimilation et le nivellement qu'ils r  vent devenaient jamais un fait accompli, la terre ne serait plus dans Punivers qu'une petite province pleine d'ennui. Anjourd'hui on s' imagine que la terre est grande, et c'est une douce illusion ; mais le jour o  i on la mesui:era comme on mesure son jardin, la vie ne sera pas gaie.

Non, il faut de la vari  t   dans les langues comme dans les couleurs des pavilions, con  me dans les bruits de la natute, qomme dans les chants dee piseau  ,

La langue du pays, c'est la chatne   ternelle

Par qui sans effort tout se tient ; Les choses de la vie, on les apprend par elle,

Par elle encore on s'en souvient.

La Crau   tait jadis un golfe, o  i le Rh  ne et la Durance ont chari   leurs galets, et d'o  i la mer s'est retiree. Au milieu de cette plaine aride, s'^  vent pourtant quelques villages souriants, comme des oasis. Nous les traversous, et nous retombons dans le desert.

Par degr  s cependant, le paysage devient plus riant, et nous voyons reparattre les champs cultiv  s les bois de figuiers et

d'oliviers.

Nous traversons la Touloubre sur un pont viaduc magnifique. Ces ponts de la Provence sont les plus gracieux et les plus pittoresques que l'on puisse voir. Ce sont de vrais monuments d'architecture.

Nous longeons P[^]tang de Berre, puis des coteaux rocheux couronn[^]s de mines, et nous entrons dans la vall[^]ée de P[^]Arc. Sur nos t[^]tes se dresse le colossal aqueduc de Roquefavour, avec sa triple rang[^]ée d'arches superposees. C'est la ville de Marseille qui a fait cet ouvrage gigantesque, digne des C[^]ésars romains, pour amener dans ses murs les eaux de la Durance.

On Paperçoit de loin k chaque detour de la route, et c'est k regret qu'on le voit disparattre, tant est belle la perspective de ses piliers et de ses arcades. Nous traversons trois fois la petite riviere de P[^]Arc, et nous arrivons k Aix.

Ce n'est pas cette ville qui m'attire, malgr[^] ses deux mille ans d'existence. Il y a ici quelqu'un qui m'attend, que je n'ai jamais vu, et que je connais beaucoup. Un jour, traversant les vastes mers, nos voix se sont rencontr[^]es et se sont trouv[^]es d'accord* vibrant k l'unisson. Ainsi naquit notre amiti[^]é, qui pendant des ann[^]ées n'a pu s'exprimer que par lettres ; mais cette expression en vaut une autre, et quand nous nous sommes vus, M. Claudio Jannet et moi, nous [^]tions de vieux amis.

Il [^]tait si la gare avec sa voiture, et nous avons traverse Aix pour nous rendre k Pont-de-rArc, qui est le nom de sa residence, k un demi-mille de la ville.

Pont-de-l'Arc a l'aspect d'un ch^{teau}. C'est un bloc massif de pierre, a trois Stages, flanqu⁶ de deux ailes, ombrag⁶ d'ormes et de platanes. Devant la facade sourient au soleil des plates-bandes fleuries et une jolie pi^{ce} d'eau. Sur les c⁶t⁶s des champs de vignes ; en arriere des arbres fruitiers, cognassiers, citronniers, figuiers, et au fond, comme repoussoir, un sombre bouquet de pins parasols.

C'est ici que mon excellent ami vient se reposer pendant Pete des fatigues de Penseignement qu'il donne pendant Phiver a PInstitut . catholique de Paris. Entoure de ses enfants, de sa femme et de sa mfere, deux personnes d'une rare distinction, il y mene la vie du gentilhomme chr[^]tien ; mais j'ai eu tort de dire qu'il s'y repose. Sa chambre d'etude est la, comme k Paris, encombre^e de livres et de paperasses, et c'est toujours avec peine qu'il s'en

arrache pour aller aspirer quelques bouff^{Ses} de la brise era-
baum^{6e} qui passe.

H exerce ici, comme k Paris, une g⁶n⁶reuse hospitalite, et mesdames Jannet font les honneurs de sa maison avec une gr^{ce}, parfaite. J'y ai fait la corinaissance de M. de Ribbe, si bien connu au Canada par ses raagnifiques travaux sur la famille, et de MM. de Montval et de Magalon, deux hommes distingu^{6s} que j'ai revus plus tard k Rome.

Nous occupons deux vastes chambres au premier. A c⁶t⁶ de la mienne s'ouvre la chapelle, et nous y entendons la messe le lendemain matin, dimanche, M. Jannet lui-m[^]me sert la messe, les Dames y communient, et tons les serviteurs et les enfants, jus-
qu'au bebe, kge de quatre mois, y assistent.

O France, que tu redeviendrais bientôt une grande nation si toutes les familles recouvraient cette foi et ces pratiques religieuses des anciens jours !

Je garde le souvenir des trois journées charmantes que nous avons passées sous ce toit, et qui nous ont paru si courtes. Nous étions bien loin du pays natal; il y avait longtemps que nous voyagions de ville en ville, et cet intérieur paisible et heureux nous redonnait les jouissances de la vie de famille. Aussi les adieux furent-ils pénibles. (^>

Aix est une jolie petite ville, siège d'un archevêché, d'une cour d'appel, d'une académie et de facultés de théologie, de droit et des lettres.

(1) A mon retour d'Italie, j'ai trouvé M. Jannet d. Paris.

Il n'y reste presque rien des monuments de l'époque romaine ; mais le moyen-âge se'y retrouve dans plusieurs églises et autres Edifices. Les antiquités intéressantes sont presque toutes au musée.

•Ses principales églises sont : la cathédrale de Saint- Sauveur, qui date du XIII^e siècle et qui est fort originale, les trois nefs qui la divisent appartenant à trois styles différents ; saint Jean de Malte, style gothique, renfermant les tombeaux des comtes de Provence ; sainte Marie Madeleine, style Renaissance, avec des proportions grandioses.

La ville nouvelle possède de larges avenues om-

bragées, de belles places et d'élégantes fontaines.

Elle est solitaire, d'un aspect grave et mélancolique.

. II semble que les maisons bien bâties qui bordent ses

belles rues, où l'herbe pousse, ne sont pas habitées.

ÉPUIS que nous avons quitté Toulouse, nous voyageons
vivement dans le pays du soleil ; mais ce titre

semble plus spécialement convenir

au littoral de la Méditerranée. Cette mer étincelante, plus bleue
que le firmament, est un vaste miroir où le soleil le

soleil se reflète et qui double ses rayons.

La Méditerranée et la Mer Rouge forment aujourd'hui un canal immense qui s'étend de l'Europe à l'Asie de la terre Africaine. Ce canal a deux portes, Gibraltar et Suez, et l'Angleterre en est maîtresse.

Si la France n'était pas en révolution depuis un siècle, elle n'aurait pas négligé sa politique extérieure, et elle se serait enlevée de ces deux clefs de la Méditerranée. Elle était mieux placée qu'aucune autre puissance pour faire cette conquête. Elle a des ports superbes de tous les côtés, sur la Manche, sur l'Atlantique et la Méditerranée. En même temps, elle a sur l'autre rive l'Algérie et la Tunisie.

Avec tous ces avantages, elle a été impuissante, et les Anglais, déjà maîtres de Gibraltar, sont allés sous ses yeux mettre la main sur la porte de l'Orient et y poser une serrure. Pourquoi donc les Français ont-ils percé cet isthme ? Pour faire plaisir à l'Angleterre qui en avait besoin !

Mais qu'importe à la France ? Il s'agit d'être en possession de l'Orient en vérité ! Que ces vastes contrées tombent en mines, et que les autres

puissances s'en partagent les debris, qu'est-ce que cela fait k la France ? Pour elle la question n'est pas 1^. Le cl^ricalisme, voili Pennemi qu'il faut combattre I C'est de ce c6te qu'elle doit porter la guerre ! O pitie I

C'est en longeant les quais de Marseille que je fais ces reflexions.

Marseille est surtout un port, la grande ville maritime de la France, la m6tropole de la M^diterran^e, et la vraie superiority de la Cannebi&re, c'est de conduire a un port qui n'a pas de rivaux.

J'ai vu Liverpool et Portsmouth ; ils ne sont pas comparables k Marseille. Et quel difference entre le ciel brumeux de l'Angleterre et ces bords de la M^diterran^e illumines de soleil ! Quel contraste entre les flots ternes et capricieux d'une mer que les marees tourmentent autant que les vents, et ces ondes d'azur qui n'abandonnent jamais leurs rivages !

Les pavilions de toutes les nations flottent dans le port de Marseille. L'Orient grec et turc lui envoie ses richesses ; et de nombreux navires vont distribuer les produits de la France sur les c6te8 de PAfri-

AtJ PAVS DtJ SOTeIL 176

que et de l'Asie. Le port est spacieux, bien abrite, et fortement d^fendu.

Le chMeau d'lf en ferme l'entr6e, et si j'en juge par l'apparence quil a du rivage, c'est une fi^re sentinelle. Mais il y en a une autre qui la domine, qui voit plus loin, et de plus haut. Celle-ci n'a pas de canons, ni de carabines ; mais c'est une garde vigi-

lante, qui regarde k la fois, la mer, le port et la ville, et qui ne s'appelle pas en vain Notre-Dame de la Garde.

La nouvelle chapelle consacree sous ce vocable, a la Mere de Dieu, s'61eve au sommet d'une coUine tr^s haute, et presente l'aspect le plus pittoresque. C'est un des oratoires les plus frequent6s du midi de la France, et l'artiste qui Pa bA-ti porte un nom predestine, M. Esp^randieu. La chapelle est flanqu6e d'un fort, ou plut6telle est assise dessus, et l'on y arrive par un long escalier de pierre. Un ^l^gant clocher perc6 d 'arcades et orne de colonnettes la surmonte, et porte bien haut dans les airs une statue de la Vierge.

Les rev^tements interieurs sont en marbre de Carrare, mais disparaissent presque enti^rement sous les milliers d'ex-voto qu'on y a suspendus.

Je n'ai rencontre nulle part, except^ k Naples peut-^tre, un point de vue plus admirable que celui qu'on pent avoir des hauteurs de Notre-Dame de la Garde. Toute la ville est a vos pi^ds, et vous en entendez monter les bruits divers comme une rumeur confuse. Du m^me coup d'oeil vous embras-

176 • AU PAYS t)t] SOLEIJL

sez le port avec ses bassins immenses, ses quais, que l'on 6tend sans cesse, et qui ne suffisent jamais, et sa for^t de mats oii flottent des pavilions de toutes couleurs.

Le spectacle grandit encore si vous faites un demi-tour ^ gauche; car alors rien ne vient plus borner votre horizon. C'est la mer s'6tendant k perte de vue, tantot polie com me une mosaïque

brillante, tantôt de crâtes escumeuses, mais conservant toujours son azur illumine de soleil.

Au pied de la colline de Notre-Dame de la Garde, non loin du port, se dressent de hautes tours carrées, percées de quelques rares fenêtres ogivales, et couronnées de créneaux comme un château-fort. C'est l'église de Saint Victor, la plus ancienne de Marseille, reste de l'abbaye du même nom, fondée au V^e siècle. Nous en visitons les catacombes, dans lesquelles, suivant une tradition fort respectable, aurait été enterré saint Lazare, le ressuscité de Béthanie, et le premier évêque de Marseille.

En longeant le port, nous atteignons, après une promenade pleine d'intérêt, le quai de la Joliette ; et nous nous trouvons en face de la nouvelle cathédrale, qui n'est pas encore complétée. C'est une basilique aux vastes proportions, couronnée de plusieurs dômes de formes variées, et qui promet d'offrir un magnifique coup d'œil aux marins rentrant au port.

Mais le vrai centre de Marseille, c'est la Cannebière, et nous y revenons par la rue de la République,

mmm

qui est une des plus larges de la vieille ville, mais qui a été tout récemment percée. Tournant le dos au port, nous remontons la Cannebière, que les Marseillais ont tant vantée et dont les Parisiens se sont tant moqués. En vérité, elle ne mérite ni tant d'éloges ni tant de railleries. C'est une grande avenue bordée de beaux hôtels, de magasins élégants, de larges trottoirs, et, comme on l'a très bien dit, c'est une porte ouverte sur la Méditerranée.

Les rues les plus importantes de la ville nouvelle y aboutissent, ou s'en branchent, et l'une des plus belles promenades que l'on puisse faire est celle qui s'étend presque en droite ligne, par la Cannebière, les Allées de Meilhan et le boulevard de Longchamp, jusqu'au palais des Arts.

Je n'ai pu taire mon admiration quand je me suis trouvé en face de ce monument si original, si élégant, et dont le site est incomparable. Il forme un hémicycle de constructions ornées de pilastres, de chapiteaux et de colonnes, mesurant plus de quatre cents pieds de façade, et présentant le plus harmonieux ensemble. Au fond de l'hémicycle s'élève un pavillon très élégant, flanqué d'une colonnade, auquel on arrive par deux larges escaliers de pierre. De la base de ce pavillon s'élève une fontaine abondante, comme les grandes fontaines de Rome, et ses eaux limpides, descendant en cascades entre les deux vastes escaliers, vont se perdre sous un parterre rempli de fleurs. Un groupe de statues représentant la Durance, qui alimente, sert de couronnement à la fontaine, tandis qu'au-dessous ses pieds veillent, sur des piliers de pierre.

comme pour défendre l'entrée du palais, deux lions, un tigre et une panthère.

A l'intérieur du palais de l'Institut sont installés des milliers de tableaux de peinture, de sculpture, d'histoire naturelle et d'antiquaire. Ces collections sont peu considérables, mais intéressantes.

Outre la promenade de Longchamp et le jardin Zoologique, qui s'étend en arrière du palais, les Marseillais ont encore le Prado, très belle avenue qui traverse une partie de la ville, et qui

se prolonge entre deux rang^{es} de villas jusqu'aux bords de la mer.

C'est Ik que voue rencontrez, dans la belle saison, surtout le dimanche, dans des tilburys 616gants, les nombreux parvenus de Marseille, et bien des enfants prodiguea qui ne parviendront jamais.

sRs

EN CHEMIN DE FEE

E n'est pas sans un vif regret que je quitte Marseille par la voie de terre.

J'ai tant admir6 la m[^]diterran^e des hauteurs de Notre-Dame de la Garde ! Quel azur immacul6 I Quelle transparence !

Quels reflets celestes I Quelles ondulations pleines de largeur, et comme j'aurais 6t4 enchant[^] de m'y sentir berc6 I

Mais il a Mlu m'arracher k ces seductions, et m'encaisser dans un compartiment de chemin de fer. La route circule au milieu de coUines couronn6es de bastides, et bient6t elle commence k gravir la pente qui va la rapprocher des montagnes.

D6JEl le Gardelaban se dessine k l'horizon, et, comme disent les proven9aux, puisqu'il n'a pas de chapeau sur la t[^]te, — c'est-al-dire des nuages, — nous aurons du beau temps. Les paysages les plus varies se succfedent sous nos regards. Tant6t c'est une petite ville suspend ue aux flancs d'une colline ; tant6t ce sont de vertes montagnes cachant mal dans leurs replis les ruines d'une

abbaye ou d'un chateau-fort ; ici nous franchissons un long tunnel, et nous nous rapprochons de la mer, oii nous apercevons le cap Canaille que les marins n'ont pas dti baptiser ainsi

sans raison ; \k nous traversons une vaste plaine, et nous voyons se profiler, au pied d'un promontoire, quelques massifs d'anciennes constructions.

Plus nous courons, et plus la nature devient accidentee. Des courbes nombreuses, des ponts-viaducs> des remblais enormes, des tunnels, et encore des tunnels, des torrents dessfohes, des monts aux formes 6tranges coupes de gorges profondes, de grands bois d'oliviers que le soleil a briles et que la poussie^re a convertis d'un voile gris, de gracieux coteaux, quelques jolies villas ayant des cimes lointaines comme repoussoir, tel est le spectacle qui finit par lasser notre curiosite.

Voici Toulon avec ses forts, ses arsenaux, son bagne, sa rade et ses vaisseaux de ligne. C'est ici que Napoleon r6v6la k la France son g6nie militaire et fit ce siSge qui est rest6 c6l^bre.

Sauf quelques jolis point de vue, la route n'offre plus rien de remarquable jusqu'^ Frdjus, c^lebre par ses monuments antiques.

On sait que sa fondation remonte k la plus haute antiquity, et que l'empereur Auguste la dota de monuments dont on admire aujourd'hui les ruines. Tout pres du bord de la mer, est b^ti Saint-Raphael, oii débarqua Bonaparte revenant d'Egypte, et oil M. Alphonse Karr cultive aujourd'hui les fleurs — en m^me temps que les Gu3pes.

Les tunnels deviennent plus fréquents et plus longs ; c'est qu'il n'y a plus assez d'espace entre les Alpes maritimes et la mer, et, comme une taupe gi-

gantesque, le train se perce une issue sous les promontoires.

Tout si coup, au sortir d'un souterrain, nous découvrons une baie charmante, et dans le fond de cette baie une jolie ville bâtie sur le versant d'une colline.

C'est Cannes.

On a beau dire la terre et l'appeler une valine de larmes, il faut convenir qu'il y a encore dans cette vallée de fort beaux endroits, et que Dieu, en définitive, n'a pas trop mal fait son oeuvre.

Si les montagnes conviennent aux poumons sains, aux estomacs robustes, à tous ceux qui aiment l'air vif et pur et les grands vents, elles forment aussi par leurs sinuosités des abris tranquilles et chauds. Pour les voyageurs frileux et les tempéraments affaiblis. Elles cachent dans leurs plis des nids ensoleillés, où les vents froids du nord n'arrivent jamais, et que la Flore méridionale embaume.

Telles sont ces villes du littoral que nous allons traverser, Cannes, Nice, Monaco, Menton et San-Remo. Au nord les Alpes, à l'est les Apennins, protègent ce pays du soleil, et l'abritent contre les vents glacés et humides qui emportent sur leurs ailes tant de rhumes et de névralgies.

C'est le jardin de la Provence et de l'Italie, et

quand vous vous égarez dans les campagnes fortunées

qui avoisinent ces villes, vous croyez avoir. re-

trouv6 1 'antique Eden. Les maisons sont enfonc6es dans des bosquets d'orangers, et les routes solitaires, bord6es de tub^reuses, de cactus grants et d'alo^s 6normes, ressemblent aux allees d'un parterre.

Cannes grandit a vue dVjeil depuis que les anglais, ^ la suite de I^ord Brougham, Pont choisie comme residence d'hiver. Elle n'a pas de monuments, mais quelques chMeaux et des villas gothiques, italiennes, mauresques. s'levant en amphith6Mre sur les coteaux boises. Le chateau des Tours de M. le Due de Vallombrosa, le chdteau Eleonore Louise, que Xord Brougham a bMi en 1884, les villas Victoria, St-Georges et quelques autres, sont dignes d'etre visit^s.

L'architecture en est jolie ; mais ce qui en fait le charme prin(n|..)al, ce sont les paysages riants, les bosquets et les jardins <|ui les entourent, et les points de vue ineomparables qu'ils ont sur^la mer transparente et lu mine use.

Le plage de Cannes est des plus agreables pour les baigneurs, et son climat, que le mistral ne vient jamais gater, est un des plus doux et des plus sains que l'on puisse trouver sur les rivages de la Meditteranee.

A partir de Cannes, la voie s'eleve un peu et rentre dans les montagnes. Les paysages grandissent, et les beautes se multiplient. Bient6t nous passerons aux pieds de Classe, perch 6e a mi -hauteur du Ro(!^vignon, nous rodescendrons a la mer pour admirer le golfe Jouan et la vieille petite ville d'Antibes, et nous nous arr^terons enfin k Nice, Nizza la Bella. .

En attendant, jetons un regard k l'int^rieur de notre voiture.

Les compartiments de premiere ressemblent k des Serins ; mais il va sans dire que les bijoux, enfonc6s dans leurs stalles capitonn^es en drap bleu, sont plus ou moins precieux.

Ceux qui reluisent k nos c5t63 sont un couple int6ressant, venant de notre mere-patrie, et ne parlent que la langue d'Albion.

La femme est jeune, jolie et d'une sant6 florissante ; mais le mari a ' le double de son S-ge, et k peine la centiSme partie de sa sante. II geint, tousse, crache et se plaint sans cesse. II a les jambes envelopp6es dans des couvertures, et la gorge dans des , flanelles — ce qui ne Pemp^che pas de grignotter ^uelques friandises dont ses paniers sont remplis.

Quand il ne grignotte pas, il grogne, contre l'air, le soleil, la chaleur, la lenteur du train, mais surtout contre sa femme, qui fait mine de ne pas Pentendre, ou qui se mord la langue pour ne pas parler. Femme heroique. I

Pendant quelque temps, le mari sommeille. A son reveil, la jeune femme a le malheur de lui dire qu'il a dormi ; il entre en fureu'r. " Oser me dire que j'ai dormi quand il y a trois mois que je ne dors pas ! "

II faut avouer que c'est vexant. Mettez-vous k ^a place ; parce qu'il a la faiblesse de fermer les yeux aprSs trois mois d'insomnie, sa femme ose lui dire qu'il a dormi, comme pour lui retirer la compassion

due k see souffrances. Et quand un anglais a dit to dare, il n'entend plus badinage.

La femme murmure quelques mots entre ses dents serr^es, et se retourne brusquement vers la fen^tre. Je lui jette un coup d'oeil : la mauvaise humeur et ses l^vres serr^es lui ont donn^ dix ans de plus.

Le mari, qui a eu un acces de bile, se radoucit — comme font g^neralement tous les maris en pareil cas — et apres un silence prolong^, il veut dire £l sa femme quelque douceur, pendant que le train stationne k la gare d'Antibes :

— Margaret^ look at that fine horse. Margaret regarde le fond de la voitiire.

-r-Margaret, look at that fine horse. Magaret examine la soie des coussins.

Le mari r^pete la mteie phrase d'un ton qui commande Pattention.

La jeune femme fronce le sourcil, plisse sa jolie bouche, et dit sans regarder.

Let me alone ^ I donH care for your horse.

Le i)auvre malade prend-feu, et se penchant vers sa femme devenue tr^s nerveuse, il lui glisse dans yoreillCj en grima^ant, cette phrase que la galanterie frangaise me bltoierait de traduire : Ah I you would like to be a horse to jump over the fence !

Margaret fait un bond et change de si^ge.

Suit un long silence... et le vieillakl calm6 mord dans une orange. Je m'enfonc moi-ra^me dans ma stalle, et je me repr-feente l'hiver d611cieux que ce couple heureux va passer k Nice, et le d^sespoir de cette jeune femme si la maladie allait augmen-ter et la rendre veuve.

NICE

j(OTRE lifttel est eiifonc^ <kiis un massif ^ d'eucalyptua wi fleurs, nt de vers tamamiiriim, k travel's lesquels brillent §a et U, conime les pommel ties heMperides, les citrous *t les oraigea.

I^w parfunis qui s'exalentdes piiis, des eucalyptus et des ar-bousiers, imprennent l'air de je ne sais quel flulde qui vous ^nerve. Etendez-vous sous ces umbrages, et vous j-erez pris de langueur ; uiie espfece de somnolence vous envahira, et votre es-prit n'aura plus l'^nergie de vouloir, si toutefois il conserve la for<ie de penser.

Mais Bi vous sortez de cette ombre, vous sei-ez ^bloui par ce soleil, qui fiamboie au milieu de l'imperturbable s^r^nit^ du ciel. Traveraez le torrent du Paillon^ qui s^pare la uouvelle Nice de l'ancienne, ettournez k gauche, oil le Jardin public vous invite. Comptez ces palmiers de toutea formes et de toutes tailles, ces inyrtes aux petites fleurs timidement cach^es dans les feuilles, ces arbustes et ces bouquets de" toutes couleurs qui parfument les aliees et les charm illes.

Quand vous aurez joui de ee spectacle, et respir^ ces parfums, vous ^couterez un bruit harmonieux dont vous voudrez savoir la

cause.

Traversez alors le jardin dans toute sa longueur, et vous allez d'ouvrir d'oii vient cette harmonie, qui grandit k mesure que vous avancez, et qui devient plus distincte. Ce ne sont ni des voix humaines, ni des instruments de musique. Ce n'est pas le vent qui chante dans les palmiers ; ce n'est pas le torrent qui murmure dans les cailloux de la grSve ; c'est la mer.

La mer ! la grande cantatrice qui lance vers les cieux les ondes sonores de ses ^ternels concerts. Ses vagues s'ouvrent comme des ISvres qui sourient, et m^lent dans un rythme inimitable leurs accords toujours les m^mes etqui ne lassent jamais.

Sur la gr^ve s'allonge la promenade des Anglais route admirable qui manque un peu d'ombrages, ' mais que ses bords fleuris embaument. Quelle jouissance de s'y promener lentement k l'heure du soleil couchant ! D'un c6t6 c'est la mer, dont l'azur est d'une transparence incomparable ; de l'autre ce sont les fagades blanches et roses des superbes villas que les millionnaires de tous les pays viennent s'y bltir. Au-dessus, c'est le firmament éblouissant et pur, prenant vers l'orient une teinte l^g^rement violette, et decoup6 k l'horizon lointain par les sommets neigeux de l'Est^relle, auquel les rayons du soleil couchant donnent l'6clat du vermeil.

Cette plage charmante s'appelait jadis la Baie des Anges, N'est-il pas singulier que les anges aient 6t^ remplac^s par les anglais, que leur ap6tre primitif, gaint Augustin, avait aussj nomm6s anges ?

Mais toutes les nationalit^s sont aujourd'hui representees k Nice, dont la population est trfes h6t6rogSne. Il vient iDi des

gens de tous les pays, les uns pour leur plaisir, les autres pour leur santé. C'est-à-dire ceux-ci pour retrouver les forces qu'ils ont perdues, et ceux-là pour perdre celles qui leur restent.

Au milieu des dyspeptiques, des phthisiques, des anémiques, qui cheminent lentement au soleil en aspirant avidement l'air pur que la brise apporte, les enfants prodiges, les femmes du grand monde, les viveurs de tout âge, courent, volent à leurs amusements, avec un empressement qui témoigne de la rapidité des jours.

De gais Equipages montent et descendent, emportant des femmes souriantes; qui laissent voltiger à la hauteur de leurs épaules les rubans et les dentelles de leurs toilettes éclatantes. Des files de cavaliers galoppent sur les bords de la promenade, accompagnant de jolies amazones à de belles joues empourprées. Mais quand la nuit arrive, les invalides fuient l'humidité de l'air, la fraîcheur de la mer, et se confinent dans leurs chambres à peine éclairées pour n'en sortir que lorsque le soleil y rentrera.

Pour les jouisseurs, au contraire, la nuit est encore le temps de la joie. Les courses, les réceptions, les bains, le billard, ont pris le jour. Mais le soir les théâtres s'ouvrent, les salons s'illuminent, les cafés se remplissent, et la joie débite partout. On rit, on chante, on danse, on mange, on boit, on use enfin sa santé de toutes manières, sans songer qu'après quelques années peut-être, on reviendra, amaigri et sans couleurs,

190 AU PAYS DU SOLEIL

boire quelque tisane au lieu même où Von a vidé tant de verres de punch.

Si Ton veut avoir un coup d'oeil vraiment ffSerique, il faut monter au Vieux Chdteau — dont il reste k peine quelques mines. On y arrive par des allies sinueuses bord^es d'agaves, de cactus et d'aloSs, qui poussent en cet endroit com me le chiendent sur nos terres. Du haut de la plate-forme qui couronne le monticule, et qui s'^lSve ^ plus de trois cents pieds au-deg^sus de la mer, vous verrez se derouler sous vos regards, un panorama magnifique. A gauche, au pied du promontoire, une jolie rade k demi ferm6e par un m6le ; h droite une greve de sable et de gravois s'etendant k perte de vue du c6te de Pouest; en face, la mer venant battre le in6le en mugissant, et bofdant la Promenade des Anglais d'une dentelle d'^cume.

Au nord-ouest, entourant presque le Vieux Chdteau^ la Nice Ancienne, qui, comme toutes les vieilles villes du littoral, fut fondle par les Phoc^ens, et qui a bien des fois chang^ de maltres. L^ naquirent Massena et Garibaldi. Du m^me c6t6, mais au deist du Paillon, la Nice nouvelle 6talant ses longues rang^es de villas et d 'hotels aux vives couleurs blanches, roses, orange et lilas. C'est la vraie Naiade antique, dont la Mediterranee vient baiser les pieds, et que les anglais ont voilee k demi de palmiers et de lauriers roses. Pendant que les montagnes rang^es en hemicycle derriere elle, seeouent sur ses 6paules les fleurs de leurs jardins, les palmiers balancent l^gferement sur son front leur larges ^ventails.

J'ai voulu juger du th^Mre de Nice, jesuis all6 en

tendre Alice de Nevers, op^ra comique de M. Herv^. La morale dominante de la pi5ee est dans ce couplet qui revient souvent :

Il faut boire k plein verre :

Void le tenQps des amours,

Plus la vie est l^g^re, Et plus les maux en sont courts.

Paroles et musique, tout m'a paru fort mediocre, mais le succ^s a 6t6 immense. M. Herv6 lui-m^me dirigeait Torchestre, et ses amis lui ont fait une ovation. A tout instant, de nouvelles couronnes lui etaient apport^es, et quand le rideau tomba, i'auditoire exigea qu'il fClt relev6 pour acclamer une derniere fois Pauteur..

A la porte du th^tre, je passai pr^s d'un groupe d 'amateurs qui discutaient le merite de l'cevivre ; et Pun d'eux r^suma le debat en disant : enfin, le public est content, les acteurs sont contents, l'auteur est content, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ; mais cela n'emp^che pas que c'est de Vinsenseisme.

Quand je revins k mon h6tel, la lune descendait au pas de course des hauteurs de la coupole celeste, et dans le firmament brun se groupaient k ses c6tes, de petits nuages qu'on aurait pris pour un troupeau de brebis blanches paissant tranquillement dans les p£lturages infinis.

Ce spectacle me rappela une ballade du charmant

po^te proven^al, Mistral, dans laquelle revient sans cesse ce refrain :

La luno barLano D6bano De lano

La lune spectrale — divide — de la laine.

C'6iait bien cela. La lune, fuseau 6norme, sem-
blait diviser de la laine en tournant au milieu de
toutes ces toisons 6clatantes.

OMMENT vous d^crirai-je ce royaume en miniature, le plus
pittoresque et le plus charmant que l'on puisse voir ? Mon 6baras
est extr6me.

Un peintre pourrait jeter sur la toile cet
mirable paysage, grace aux ressources
la perspective et de la vari6t6 des cou-
leurs, et quand son pinceau aurait mis en
relief toutes ces beaut6s, il n'aurait plus qu'il vous
dire ; voil6, regardez !

Mais je ne suis pas artiste, et c'est avec des paroles que je dois
vous peindre cette jolie petite ville, perch6e sur un promontoire
taill6 d6 pic. Vous dirai-je que ce plateau superbe, dont les 6anes
escarp6s sont battus par la mer de trois c6t6s, et qui s'adosse aux
Alpes Maritimes, ressemble au vieil Atlas portant le monde sur
ses 6paules ? Vous repr6senterai-je ces bords de la M6diterran6e
confin6e une ligne de fortifications naturelles, et Monaco comme un
bastion avanc6, destin6 6 porter quelque batterie formidable ?

Mais ces images sont absolument insuffisantes pour reproduire le
tableau que j'ai sous les yeux. Disons donc simplement que Mo-
naco est b6t6 sur un v6ri-

table quai . nature!, fait d'un seul bloc de pierre, s'élevant £l plus de deux cents pieds au-dessus de la mer, et s'y avançant t. plus de mille pieds du rivage. Mais le rivage est un mont cyclopeen qui s'appelle la T[^]te-de-Chien.

Je soupçonne quelques aventuriers de la mer d'avoir trouvé cette ressemblance et ce nom. Ils ont dû observer alors que ce chien tire la langue et la plonge dans l'eau limpide pour se désalterer, et ils se sont dit que cette langue de pierre conviendrait admirablement aux assises d'une ville et d'un château-fort.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait trouver un meilleur observatoire que cette plate-forme inondée de soleil pour admirer la beauté de ces plages incomparables. Trois ruelles courent de la gare, qui est au bas de la T[^]te-de-Chien, jusqu'à l'extrémité du promontoire, et vous conduisent à une terrasse suspendue sur l'abîme, et plantée de pins, de cyprès, de palmiers, de poivriers, de lauriers et de figuiers.

De là le regard s'étend à perte de vue sur la mer, bleue comme un lapis-lazuli. À gauche, une rade charmante est creusée dans la montagne, et protégée du côté de l'Est par un autre promontoire admirable, où s'élève Monte-Carlo. Des élégants esquifs et quelques voiles blanches sillonnent en ce moment les gracieuses ondulations de la baie.

Du côté de l'Ouest la plage offre la perspective la plus variée de promontoires escarpés, d'anses de sable, de villages coquets se mirant dans la mer, et de collines boisées, à mailles de blanches villas.

Le Palais de Monaco mérite une visite.

La Tour de la grande façade, couronnée de créneaux, la Cour d'honneur avec ses murailles peintes de fresques, une suite de salons assez richement ornés, la chapelle Saint-Jean-Baptiste, décorée de marbres, de dorures et de mosaïques, attirent l'attention et les regards des visiteurs.

Mais les jardins sont d'une splendeur vraiment féerique, et les murailles des fortifications disparaissent sous les fleurs. Aussi bien, n'est-elle pas en humeur de faire la guerre la principauté de Monaco. Elle a des bastions formidables, mais les géraniums et les aloès les ont escaladés et pris d'assaut ; ils en remplissent les fissures et en disjointent les pierres. On y voit des canons, mais ils sont en bronze doré : des objets d'art, et il n'y a pas de canonnières.

J'y ai vu des grenadiers superbes ; mais ils ne portaient que de belles grenades rouges qui m'ont fait venir l'eau à la bouche.

Le prince de Monaco a une armée cependant, composée de cinquante hommes ! Je suppose que dans ce nombre il y a un général-en-chef, plusieurs autres généraux et de nombreux officiers, et je me demande combien il reste de simples soldats. Voilà mon idéal d'une armée permanente. Je ne rêve pas la paix universelle, qui est absolument impossible, mais je regrette souvent que les emplois militaires ne soient pas des sinecures.

L'administration du prince est proportionnée à son armée, et il me semble que ce petit peuple doit être

bien heureux, il a sous les pieds un paradis terrestre, sous les yeux une mer pleine de séductions, et sur la tête un ciel éclatant. Quels parfums embaument l'air ! Quelle brise court sur les eaux ! Quels reflets colorés partout !

Imaginez-vous qu'en Janvier, alors que nous grelottons sous nos ^paissees fourrures, les fen^tres des maisons sont ouvertes ici, et les femmes se prom^nent sans manteaux, avec des ombrelles sur la t^te !

Ah ! le soleil peut bien Stre parcimonieux chez nous ; il gaspille lei ses splendeurs, 11 Konde ici jusqu'aux rochers et leur fait produire des fleurs.

Mais toute m^daille a son revers, et quand vient r^t^ 11 n'y a plus que les cigales qui continuent d'aimer le soleil et de chanter ses ardeurs. Les hommes dorment le jour et veillent la nuit. Les rayons du soleil ne les charment plus, et ils pr^f^rent les bees de gaz et le trente-et-quarante. Le voisinage de Monte-Carlo trouble le sommeil et le bonheur de Monaco.

En longeant la plage de la rade, nous laissons it droite les grands ^tablissements de bains de Monaco, ft, gauche les nouveaux h^tels et les villas de la Condamine, et nous atteignons par une pente assez forte le plateau de Monte-Carlo.

C'est ici que M. Blanc a biti une immense maison de jeu, un grand caf^ et un h^tel. Une belle place carr^e, orn^e de jets d'eau, s^pare les trois ^tablissements : au sud le Casino, k l'est le caf^, et A l'ouest le Grand-H^tel de Paris. On y accourt de Nice, de

Cannes, de Menton, de Paris, de Londres, de Saint-Petersbourg, des bouts du monde. Le jeu est le d^mon de ce pays, et les millions tombent comme par enchantement dans la caisse de M. Blanc.

De pauvres diables y viennent engouffrer en quelques minutes leurs Economies de plusieurs années. Des m[^]res y viennent exposer au hasard de la roulette l'héritage de leurs enfants. Des fils de familles y viennent fondre en quelques années le patrimoine qui a coûté à leurs pères tant de labeurs et de veilles.

C'est une passion, un entraînement, un vertige. Pendant qu'un orchestre de quatre-vingts musiciens remplit vos oreilles d'harmonies enivrantes, les tapis verts tout resplendissants d'or fascinent vos yeux, et les roulettes, tournant sans cesse, finissent par faire tourner la tête des joueurs.

J'ai vu quelqu'un s'approcher d'une table de jeu, tout pâle et enfiévré, et y perdre 20 000 francs, sans avoir pris le temps de s'asseoir. On m'a nommé un prince Russe dont la déveine a duré deux saisons, et lui a fait perdre une fortune de quelques millions. M. Blanc héberge actuellement sa famille au Grand Hôtel de Paris, en attendant que le prince ait pu se créer de nouvelles ressources.

Il va sans dire que M. Blanc réalise de beaux bénéfices, et Ton assure qu'ils se sont élevés à près de dix millions. C'est un joli denier comme revenu.

Aussi bien, le prince de Monaco n'est ici qu'un

prince ; mais M. Blanc est le roi, et d'autres princes lui font la courbette sans déguisement. Une de ses filles est fiancée au prince Radziwill, et l'autre, dit-on, à un prince de Bourbon des Deux-Siciles. Elles apporteront en dot une quinzaine de millions chacune.

M. Blanc est d'ailleurs un roi g6n6reux, qui fait restaurer les fresques du Palais, qui bMit des 6glises (protestantes et catholiques), qui construit des quais, macadamise des chemins, les ombrage de lauriers roses, et fait enfin construire une route carrossable sur la grfeve de Monaco k Nice. Ce dernier travail lui coMera pr&s d'un million ; mais il amSnera i son tapis vert des Anglais et des Russes qui lui en verseront dix fois autant. fascination de l'argent !

A part le grand salon de jeu, il y a au Casino une magnifique salle de concert, et une vaste chambre de lecture oii j'ai compt6 prfes de trois cents jo urnaux, Je n'en ai vu aucun du Canada, h^las !

Le concert du soir a 6te trSs beau ; mais sans attendre la fin je suis entr6 au salon de jeu. Assis dans un fauteuil, je me suis content^ de regarder jouer, en me rappelant ces versde Musset:

" Vous qui venez ici, mettez bas l'esp6rance, Derri^re ces pilliers, dans cette salle immense S'etale un tapis vert, sur lequel se balance Un grand lustre blafard, au bout d'un oripeau Que dispute k la nuit une pourpre en lambeau.

L^, du soir au matin, roule le grand peuU-itre, Le hazard, noir flambeau de ces si^cles d'ennui,

Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire ; J'ai vu les paysans, fils de la PorM-Noire, Leurs batons k la main, entrer dans ce r6duit ; Je les ai vus pench^s sur la bille d'ivoire, Ayant k travers champs couru toute la nuit, Fuyards d6sesp6r6s de quelque honn^te lit ;

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée, Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux, Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts Poser sous les rayons la sueur d'une année, [calleux, Et là, muets d'horreur devant la destinée, Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux !

Dirais-je qu'ils perdaient ? Hélas ! ce n'était guère. C'était bien vite fait de leur vider les mains. Get or, ces voluptés, ces belles passagères, ils regardaient alors toutes ces étrangères, Tout ce monde enchanté de la saison des bains. Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

Ils couraient, ils portaient tout ivres de lumières, Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau, Ces mains rudes, ces mains qui labourent la terre, Il fallait les étendre, en rentrant au hameau, Pour trouver à tous les maîtres de la chaumière, L'aïeule au coin du feu, les enfants au berceau !

feris, je dirais, je dirais. Que voulez-

vous ? C'est le seul moyen de rendre

impression au pays du Boleil. Ce

les yeux qui jouissent ici, et la nature

peut prodigier ses beautés pour leur

re. Les hommes ont rejeté tout ce

qui est l'ombre ; on ne les regarde ni fine

pas. Les montagnes, les bois, les fleurs, la mer, avec

leurs aspects variés à l'infini et leurs incalculables

perspectives, voili ce qui abaorbe l'attention, et
quaod on ne tient pas le pinceau il faut bien recou-
rir k la litt^rature descriptive,

De Monaco k G&nea aerpente Bur les sommets la fameuae
RotUe de la (hmiche, que je voudraia bien parcourir en diligence.
Mais la locomotive eat Ik qui m'appelle en rugissant, et j'ai beau
la trouvec horrible, il faut bien lui reconnatre le m^rite d'aller
vite, et le tempa eat ai prficioux. Je remonte done en chemin de
fer, bien k contre-cceur.

La voie continue de longer les rivagea de la M^diterran^, qui
sont ici lea plus pittoreaquea et les plus beaux que l'on puisse
voir. De distance en distance lee Alpes.allongent leura pieds giga-
nUisques et lea plongent dans la mer, formant ainai une
BUcoession

mt

de.caps et de bales, autour desquels le chemin court en zig-
zags. Lorsque les promontoires ont des escarpements qui ne per-
mettent pas d'en faire le tour, 11 passe dessous, et quand nous
arrlvons au Cap-Martin le train s'61ance en mugissant sous une
for^t d'ollviers.

Tant6t, comme un grand serpent d'airaln, 11 replie ses an-
neaux pour gravir une collne, et tant6t 11 descend au fond d'un
golfe de sable, oii des hommes, des femmes et des enfants font la
p^che avec de^ filets.

Icl s'ecroulent, du sommet d'uui roc escarp^, les ruines d'un
convent ou d'un chateau-fort ; 1^ s'6panoult un village sourlant

au milieu des platanes, des oliviers et des vignes ; plus loin c'est une gorge étroite au bout de laquelle ondule à perte de vue la nappe transparente de la Méditerranée.

Oh ! que cette mer est belle ! Plus je la vois, plus je l'aime, et il me semble en l'écoulant qu'elle me chante les chansons de mon pays. Je pense si l'Immortel Colomb qui est né sur ses bords, et qui l'a sillonné tant de fois, avant de s'élancer à la recherche de l'inconnu, au delà de la Mer-Ténébreuse.

Ce souvenir historique en évoque mille autres dans mon esprit.

Il fut un temps où ce grand lac était le centre du monde civilisé, Sur ses rives s'élevaient six villes, en face l'une de l'autre, deux villes superbes qui rivalisaient la domination universelle — Rome et Carthage. Les deux grandes rivales, riches et puissantes, se regardaient

A.U PAYS DU SOLEIL 203

d'un oeil jaloux par-dessus cette mer, qui devint leur champ de bataille. Il fallait que l'une des deux fût détruite : la paix du monde était à ce prix.

C'est la voix de Caton qui s'écria : *delenda est Carthago*, et les Scipion furent les instruments de la Providence dans l'accomplissement de ce programme. La Méditerranée devint une mer romaine.

De combien d'événements elle a été le théâtre ! Que de batailles célèbres y ont changé les destinées du monde depuis Actium jusqu'à Lépante ! Que de flottes et que de marins illustres l'ont sillonné en tout sens ! Que de naufrages mémorables,

outre celui de saint Paul, qui fut un triomphe pour le Dieu inconnu qu'il venait chercher à Rome.

Nous avons dépassé Menton, jolie petite ville bâtie en amphithéâtre sur une pointe peu élevée, qui protège le golfe de la Paix.

La vieille ville grimpe les flancs d'une colline escarpée que couronnent les ruines d'un antique château-fort, et conserve l'aspect d'une cité féodale. Mais la ville neuve s'étend au bord de la mer, et s'y étale comme une grande dame en villégiature. Le quartier des Strangers, nommé Garavan (garde du vent), s'allonge sur un quai long de plus d'un mille, et s'adosse à des collines couvertes d'orangers, de citronniers et d'oliviers.

Nous sommes bien encore ici au pays du soleil, et de toutes parts viennent s'y réfugier les victimes des rhumatismes, des catarrhes et des bronchites. La

m!St>

At PAYS DU SOLEIL

brumeuse Albion y vient prendre tous les ans des bains d'eau pure et de lumière.

Le train poursuit sa course, contournant les baies et les falaises, escaladant les collines, s'engouffrant dans les tunnels, qu'il remplit de son horrible fumée, et nous donnant à peine le temps de jeter un regard sur les plus admirables paysages.

Si j'étais riche, et si j'aimais moins mon pays de neige, je voudrais avoir une maison de campagne au bord de cette mer.

Serait-ce ^ Cannes, au milieu de ces grands seigneurs Anglais qui ont tant de bonnes qualit6s, et dont les d^fautes ne sont pas i charge au prochain ? Serait-ce k Nice, oii je retrouverais une colonie parisienne fort joyeuse mais un peu folle ? Serait-ce k Monaco, si Menton, k San-Remo, charmantes baigneuses qui livrent leurs pieds aux baisers de la mer, et qui portent sur les 6paules des manteaux de verdure et de fleurs ?

Je serais fort embarrass^ de choisir.

Et cette maison r^v6e, k quel endroit precis de la c6te la b^tirai-je ? Serait-ce au bord de Feau, sur la gr^ve, comme les villas d^ la Promenade des Anglais k Nice ? Ou bien plut6t, ne serait-ce pas en arriSre, sur les premiers coteaux des Alpes, au milieu des bois touffus, avec une seule 6chapp6e sur la mer bleue qui me sourirait de loin ?

Si c^t6tait sur les rivages de l'Atlantique, je n'h^siterais pas ; car j'adore cette mer terrible qui m'a

effray^ et rendu tnalade. Je l'aimais beaucoup avant de la Gonfalterre, et je chantais ses louanges ; mais elle a si mal pay^ ma tendresse que je lui garde rancune. Oui, je m'^loignerais d'elle, et je me placerais sur une montagne afin de ne la voir que de loin et de haut. Je voudrais la -voir 6galement— <e qui prouve que je ne suis pas entiSrement gu4ri de ma passion pour elle,

Maie c'est la M4diterrann6e qui est H devant moi elle ne m'a fait ni peur ni mal, et je la trouve si jolie si riante, si limpide, si bleue ! Son ^cuine est , blanche, et quand elle vient ^tendre sa broderie au sable de la gr^ve, elle chante un air si gracieux !

Oui, je batirais tout pr&s d'elle, afin d'asplrer '. vapeur trans-
parente qui s'^lfeve de son sein, et c sentir les souffles parfum^s
qa'elle exhale. Mais, m'entourerais de verdure, de manifere it
voier u peu l'ficlat de ses flote quand le soleil de midi flamboie,
et pour que sa voix, se m^lant A celle d vent dans les feuilles, me
chante un ^ternel duo.

Je choisirais cette petite anRe (que nous trave sons)
profond^ment creus^e entre deux promoi toires feuillus, relics
en arri^re par des montagm tr^s rapproch^es, dont les gradins
seraient tevfiti d'une for6t solitaire, avec quelques jolie pr^s au
verts gazons conatelUs de mai^uerites.

De ces montagnes descendrait' une petite riviSi qui jaserait en
sautillant, et qui, se divisant poi embtasser un (lot, a'^lancerait
ensuite d'un sei bond de quelques rochers abrupts, et formerait
di

cascades 6parpillant une pluie de perles sur la mousse des
rivages.

Ma maison (pourquoi pas mon chlteau, puisque c'est un r^ve
que je fais ?) aurait au moins une tourelle, et un balcon soutenu
par une colonnade, sur la pointe formfe par la rivi&re en se jetant
dans la mer ; et du haut des terrasses je n'entendrais plus seule-
ment un duo, mais un trio que la mer, la cascade et la brise me
chanteraient

J'eii 6tais \k de mon reve lorsque le train s'arr^ta tout k coup
au bord de la falaise en tournant une petite bale, au fond de la-
quelle un torrent d^gringolait des montagnes.

Que signifiait cet arrêt ? Il n'y avait pas de gare dans le voisinage, et nous étions en pleine solitude. A droite, la mer déroulait ses ondulations de moire violette à perte de vue, et sur notre gauche la montagne faisait onduler aussi l'oncharpe de verdure.

- Nous descendons de voiture au bord de Pescarpement, et nous constatons que le pont du chemin de fer qui traverse le torrent s'est effondré. Le train s'est arrêté au bord du précipice, et nous devons attendre qu'un autre train vienne nous chercher de l'autre côté du pont.

Profitant de ce loisir pour admirer ce site champêtre et pittoresque, nous nous éparpillons sur les rochers et dans les bois. Les uns descendent sur la grève formée de petits cailloux luisants. D'autres

II

vont s'asseoir à l'ombre de grands massifs, et tirent de leurs sacs de voyage des gâteaux et des fruits.

Un monsieur, coiffé d'une casquette de soie, et deux jeunes filles prennent leurs calepins et leurs crayons, et s'assoient un peu pour dessiner le paysage.

Si j'étais artiste, je choiserais ce coin du tableau où les deux jeunes filles sont assises au sommet d'une roche et forment relief sur le fond de verdure. Elles n'ont pas l'air de se douter du charme qu'elles ont ajouté au paysage, et, chose qui me sur-

prend, le monsieur k la casquette de soie ne s'en doute pas non plus. J'en conçois une pauvre idée de son talent !

Ne pouvant faire de Part, je me livre k la prose, et je songe k manger. N'avons-nous pas aussi un panier, et dans ce panier quelques friandises ? Allons sur la grève, et voyons ce que nous dira cette bouteille de Marsala, avec une aile de poulet.

Pendant que nous vidons nos verres, la mer parle et nous recite des reminiscences classiques. Ulysse et Homère, Enée et Virgile sont les vieux noms qu'elle nous apporte. C'étaient de fiers marins que les héros des deux pontes, mais ils n'étaient vraiment pas chanceux, et cette mer a failli les engloutir bien des fois.

Dame, ils avaient tant de dieux et de déesses conjurés contre eux ! Junon, par exemple, qui m'a toujours fait Peffet (comme It Jupiter) d'être une femme trahie, en a-t-elle cause des tribulations à ce

^8 AU PAYS DU SOLEIL

pauvre Enée ! Et le vieux Neptune, avec son trident, il était alors fort incommode.

Qui sait si le brave Enée n'a pas jeté ses vaisseaux sur cette côte, dans cette petite baie où nous sommes ? Il me semble les voir ces glorieux restes d'Illion. Après un naufrage, ils ne se contentaient pas d'une cuisse de poulet, » il faut en croire Virgile.

C'était par quartiers qu'ils faisaient cuire les cerfs, -et par tonneaux qu'ils buvaient le vin. Scarron, travestissant l'Enéide dit :

' Ils se remplirent k foison De vin vieil et de venaison.

Si bien burent, si bien mangèrent Que la plupart s'en
d[^]voy[^]rent. . .

Est-on plus sobre, et moins sbuvent d⁶voy⁶ aujourd'hui ? J'en
doute beaucoup. Fait-on moins souvent naufrage ? Je n'oserais
Fafirmer, puisqu'il arrive au chemin de fer, m[^]me sans
d[^]railler, de Jeter ses passagers sur le rivage.

ti

I le rfive que je viens d'⁶crire n'est qu'une fentaiaie de mon
imagination, ■n eat un autre que j'ai longtempe ca- 3[^] et dont la
realisation commence :

r l'Italie. Ce sol que je foule[^]c'eat le italien ; eette brise ti[^]de
et parfum[^]e I m'efBeure pendant que je flftne dans les all[^] om-
breuseB de l'Acqua Sola, joU petit pate de Gfines, c'eat la brise
d'Italie,

Lee vers du po&te breton me reviennent & la m6moire :

De Bon voyage d'Italie Toute la vie on se souvietit ; C'est
comme une douce folie, On en parle toujoure 8it6t qu'on en
revient.

Je me sens heureux et dispoB[^] voir tout en beau.

Et poartant, le confesserai-je ? je viens d'avoir un d^fisenchan-
lenient. J'ai voulu parcourir un peu la vieille ville, et voir le port
de G6ne3, que l'on vante beaacoup. Je me suis aventut[^] dans
une ruelle etroite, tortueuse et sale, pensant qu'elle n'[^]tait qu'un
passage conduiaant k quelque laige avenue. Mais je me suis per-
du dans uu d[^]ale de ruee toutea sent-

blableis, et avec lesquelles la rue Champlain de Qu6 bee peut seule rivaliser. C'est avec peine que je me suis tir6 de ce labyrinthe, pav6 de cailloux ronds, et qui n'est pas arros^ d'eau de Cologne.

Oii done est G^nes la Superbe, coinnie on l'appelle ? Pour la bien voir, il faut se rendre k Santa Maria di Oarignano, et monter dans la coupole.

Cette 6glise est admirablement situ^e au sommet d'une coUine, sur laquelle on arrive par un pont jet6, non pas sur une rivifere, mais sur une rue profond6ment encaiss6e, et dont les maisons k cinq Stages sont sous nos pieds. L'int6rieur de l'^glise est orne de peintures, et surtout de statues colossales.

C'est de la derni^re galerie du d6me quej'ai pu contempler G^nes la Superbe. EUe etait toute entiere sous mes yeux avec sa ceinture de montagnes couronn^es de chMeaux-forts, sa bale spacieuse et calme, entour^e de promontoires, son port magnifique ferm6 par deux m6les et rempli de navires, ses grandes rues neuves bord^es de palais de m^rbre. La vue s'^tend m^me au loin sur la M^diterranee, jusqu'aux rivages de la Corse, que le guide montre, mais que personne ne voit.

Comme les autres grandes villes d'Italie, G^nes a une histoire pleine de p6rip6ties. Elle a eu des siScles d'Jnd6pendance et de guerres glorieuses, des si^cles de querelles intestines entre ses plus illustres enfants, et d'autres 6poques oH elle subissait le joug etranger.

Au XV^ si^cle, dit un historien, elle se couchait

Génoise, se réveillait Milanaise, faisait sa sieste française, et se rendormait Napolitaine.

Les principales églises de Gènes sont remarquables par leur richesse, plutôt que par leur architecture. San Lorenzo, la cathédrale, date du XII^e siècle ; elle a trois styles différents, et deux espèces de marbre, le blanc et le noir, qui alternent. L'Annunziata et San Ambrogio sont, à l'intérieur, d'une grande magnificence. Il n'y a qu'en Italie qu'on puisse voir pareille profusion d'or, de marbres précieux, de mosaïques, de peintures, de sculptures et de tentures. Les votives de l'Annunziata surtout sont admirables.

Les palais sont encore plus riches que les églises, et plusieurs contiennent des galeries de peinture et de sculpture d'une immense valeur. Les principaux sont le palais Royal, et les palais Doria, Durazzo, et Brignole.

Je n'ai pas voulu quitter Gènes sans aller visiter son Campo santo, et j'en ai été ravi, C'est une vaste galerie quadrangulaire, dans le style des cloîtres, dont la votive est soutenue par une colonnade, construite sur le versant d'une montagne et couronnée d'une coupole. Il y a là des monuments funéraires remarquables, et l'un d'eux m'a profondément touché.

On y voit aussi le tombeau de Mazzini, et peut-être y verra-t-on bientôt celui de Gambetta ; car tous deux étaient Génois.

Le nom d'un autre Génois, bien plus illustre, absorbait mes pensées quand je revins à la ville, et je

courus à la place Acquaverde admirer le monument que Gènes vient d'élever à la mémoire de Christophe Colomb.

Aux pieds du grand homme, appuyé sur une ancre, l'Amérique est à genoux, et autour de lui sont rangées des statues représentant la Religion, la Science, la Force et la Sagesse. Sur une des faces du piédestal on lit les mots : A Christoforo Colombo la Patria,

La vue de ce groupe de marbre magnifique a revêtu en moi le souvenir de la patrie, et c'est pour elle que j'écrivis alors ce sonnet :

Nuages qui flottez au firmament vermeil,

Epaves de Pothos dans l'infini perdues,

Vous qui légèrément volez vers le soleil,

Comme de grands oiseaux les ailes étendues ;

Où courez-vous ainsi sans relai ni sommeil, Blanches nefs du Seigneur dans l'azur suspendues ? Si, quittant quelque jour votre ciel sans pareil, Vous cinglez au couchant sous vos voiles tendues.

Par delà l'Atlantique et ses flots écumeux,

Vous trouverez un ciel et plus froid et plus sombre,

Un vaste continent et des fleuves sans nombre :

C'est là qu'est le pays ; portez-lui tous mes vœux,

Dites-lui que je l'aime avec idolâtrie,

Et que rien n'est si beau que ma douce patrie.

AROLUS de Maximis a chanté lea beauté et la salubrité de
cette ville, où soleil ne laisse tomber que des rayons et la chaleur
est tempérée par la brise maritime, où l'air arrive embaumé par le
parfums des fleurs des collines environnantes, où l'oranger fleurit en
plein hiver, l'atmosphère toujours pure n'est jamais

troublée par le Sirocco. Ville d'étude et de plaisir,
asile des muses et des malades.

Pise est une des plus anciennes villes d'Italie, et fut avant Jé-
sus-Christ une colonie romaine. Elle a eue plus tard une répu-
blique célèbre par les armes, par son commerce, par les arts et
les lettres. Elle posséda longtemps une université dont l'influ-
ence rayonna dans toute l'Europe, et Dante y laissa beaucoup de sou-
venir.

Il fut un temps où sa population s'éleva jusqu'à 150000 habi-
tants. Elle est aujourd'hui réduite à 25 000.

Les campagnes qui l'entourent sont ravissantes. Elles sont
couvertes de vergers et de vignes, où sont parsemées de villas et
de fermes qui respirent la

214 AU PAYS DU SOLEIL

prospérité et le bonheur. Nous les traversons par un temps
d'été, et sous un ciel tout bleu qui n'a pas l'ombre d'un voile.

Le train roule à toute vitesse, et nous arrivons bientôt au bord
de l'Arno, le grand fleuve de l'Italie. Qu'on n'oublie pas que les
grands fleuves d'Italie ne sont que de simples petites rivières, comme
celles qui, chez nous, font mouvoir les moulins et les
manufactures.

Mais tout k coup surgissent, comme une vision, de Tautre c6t6 du fleuve, en pleine campagne, les trois merveilles de Pise, le D6me, le Baptist^re et la Tour pench6e. C'est un coup d'ceil vraiment feerique, que nous pardons malheureusement de vue en entrant dans la ville.

A peine descend us k la gare, nous nous batons d'en sortir pour aller contempler de prfes les splendides monuments qui font la gloire des Pisans. Nous traversons TArno sur le Pont Solferino, et nous apercevons bient6t devant nous, un vaste champ convert de gazon, oii s'^l^ve dans l'isolement Fincomparable groupe de marbre.

Car la ville, assez pauvrement bMie et sans mouvement, a Pesprit de 'Be tenir k l'ecart. On dirait qu'elle sent son indignity, et qu'elle n'ose pas approcher de ces splendeurs qui l'ebloouissent. Peut-^tre regarde-t-elle ces monuments comme le tombeau de sa grandeur passee, et lui semble-t-il convenable de les entourer de solitude et de silence.

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que je les aime et les admire, et ce lit de gazon sur lequel ils reposent, cet azur libre du ciel, qui les enveloppe et fait 6clater leur blancheur, sont bien le seul 6crin qui convienne k ces joyaux.

Bien des fois, dans d'autres villes, j'ai regrett^ de voir les plus belles cath6drales enfouies dans un ignoble entourage de bi-coques en mines, ou perdues dans des ruelles 6troites, au milieu de sombres et hautes maisons, qui nous cachent leurs belles proportions et leurs harmonies. Ici, les grands Edifices sont Isolds, seuls entre ciel et terre, comme si les artistes qui les ont bMis les

avaient places 1^ en exposition, afin qu'on puisse librement admirer ces chefsd'oeuvre dans tous leurs details.

Vous pouvez ainsi les contempler k distance pour juger l'ensemble, puis vous rapprocher et les toucher, s'il vous plait d'en mesurer les lignes, d'en compter les ornements, d'en 6tudier les formes et le fini. Non seulement rien ne vient obstruer vos regards ; mais rien ne trouble m^me vos pens6es, et, tout en admirant les beaut6s qui se multiplient devant vous, vous poursuivez en paix votre meditation int6rieure, ou votre reverie.

La construction du D5me remonte au XP si^cle. C'6tait en 1063 ; la R6publique faisait la guerre aux Sarrasins de Sardaigne, et venait enfin de detruire leur fiotte prSs de Palerme. Les Pisans attribu^rent cette victoire signal6e k la protection de la sainte Vierge, et pour t6moigner leur reconnaissance ils commenc&rent k bMir cette cath6drale.

Elle est en marbre blanc avec des incrustations noires ou de couleur, et pent 6tre consider^e comme un des chefs-d'oeuvre de Part bysantin. C'est un melange harmonieux de grec, de romain et d'oriental, dans lequel les artistes ont rev^tu les formes antiques d'embellissements et de d6cors pleins de gr\$,ce et de 16gferet6.

Ce n'est pas le temple grec avec ses magnifiques colonnes et ses vastes portiques ; ce sont des rangees de colonnettes s'etageant les unes au-dessus des autres, et peuplant toute la facade de portiques aeriens et d'arcades legeres.

On y retrouve le d6me romain, mais plus l^ger, plus elanc6, plus ornement6.

L'intérieur a moins d'harmonie ; mais on y admire une forêt de colonnes d'origine romaine ou grecque, que les Pisans ont rapportées de leurs expéditions.

Le Baptistère est un dôme de marbre élégamment orné et posé sur le sol. L'écho en est merveilleux : il répète les trois notes - harmoniques de chaque son. Le ciseau de Nicolas de Pise y a sculpté une chaire en marbre de Paros qui est un vrai bijou. La Tour penchée, avec ses huit Stages et ses six galeries à colonnettes, ressemble à un énorme télescope renversé, braqué sur le soleil, qui decline à l'horizon. C'est ici que Galilée fit plusieurs de ses expériences.

Tout près s'ouvre le Campo Santo, espace de cloître quadrangulaire entourant un cimetière dont la terre

AU PAYS DU SOLEIL 217

fut apportée de Palestine. C'est simple, grand et triste. Des fresques recouvrent les murs, et représentent le Triomphe de la mort, le Jugement dernier, l'Enfer. Ces dernières sont attribuées à Orcagna, qui s'est évidemment inspiré du poème de Dante.

Autour de la galerie sont rangés des monuments funéraires, des inscriptions, des bustes et d'autres sculptures. Je ne connais pas de promenoir plus mélancolique et plus solennel.

Quand nous retournâmes vers la gare, nous étions rêveurs et silencieux.

Et nous allions encore par la noble cité. Aspirant son air doux, rasant ses larges dalles : Tout brillait revêtu d'une noble clarté, Les vieux murs crénelés et les tours féodales ; Et le chantre, évoque, des choses idéales, Dante, nous précédait avec solennité.

Oui, c'était bien cela, car ces lieux sont hantés par l'ombre du grand poète. Bien souvent il les a parcourus, et son souvenir nous y accompagne.

En passant par la piazza dei Cavalieri, on nous montre l'endroit où s'éleva jadis la célèbre Tour de la Faim, dans laquelle moururent le malheureux Ugolin et ses enfants.

Tout le monde connaît le récit dramatique que Dante a fait de cette mort lamentable, et qui se termine par cette imprecation restée fameuse :

** Pise, opprobre de ces belles contrées, puisque

" tes voisins sont lents à te punir, que les lies de la " Capraja et de la Gorgona s'embranlent, et qu'elles " ferment comme d'une haie les bouches de l'Arno " afin que tous tes habitants soient noyés dans tes " murs ! "

vnt

HOTEL DE LA LUNE, qu'on m'avait officiellement recommandé, a une table excellente ; mais il est situé dans une rue étroite, bordée de hautes et sombres maisons qui nous déroberaient complètement le ciel. Par bonheur, nous n'y avons que trois pas à faire pour déboucher sur la piazza signoria, qui est admirable.

Quand on y arrive par un de ces couloirs étroits qui aillonnent la Florence du moyen âge, il est difficile de retenir un instant d'enthousiasme en apercevant tout à coup la Loggia dei Lanzi, le Palazzo Vecchio, et la fontaine d'Ammanato.

Cette place n'est pas trop grande, et l'enBemble se voit d'un coup-d'œil. Elle est harmonieuse sans être tirée au cordeau, variée sans bigarrure. On sent en la voyant qu'elle est l'œuvre du temps et du génie, et non pas celle d'un Conseil de Ville qui décrète un bon matin qu'il va ouvrir une place nouvelle, et qu'il va faire un chef-d'œuvre.

C'est ici que bat le cœur de la ville artistique, comme ce fut le centre et le forum de l'ancienne République florentine.

Le Palazzo Vecchio avec ses murailles massives qui n'ont d'autre ornement que des créneaux, ressemble à un château-fort. C'est l'antique symbole des libertés populaires au moyen-âge. Sa haute tour carrée serait prise pour un beffroi, si elle n'était pas couronnée par une excroissance qui ressemble au casque d'un chevalier.

Que de batailles ont été livrées autour de ses murs ! Que d'émeutes sont venues battre ses portes ! C'est une histoire bien mouvementée que celle de toutes ces petites républiques de Péninsule au moyen-âge, et, comme dans les républiques contemporaines, on y connaissait les guerres intestines.

Les combats succédaient aux combats avec des alternatives de succès et de revers, et Ton peut imaginer combien duraient les guerres avec les États voisins, quand on se rappelle que certaines guerres civiles durèrent trente ans.

La lutte de deux familles nobles partageait la République en deux camps, et les paysans venaient des campagnes s'enrôler et combattre, qui pour les Biondellmonti, qui pour les Uberti, les uns pour les Guelfes, les autres pour les Gibelins.

Les vainqueurs rasaient les palais des vaincus,
qu'on exilait, et des haines implacables, couvraient
dans les coeurs des h^ritiers, pr^sageaient de nouvelles luttes
pour l'avenir..

Un jour venait o^il les exil^s se ralliaient, recrutaient des
troupes ^trang^res, et investissaient les villes qui les avaient
proscrits. Parfois alors la fortune chan-

geait, et les pers^cuteurs ^taient proscrits ^ leur tour.

Chose Strange, et qui montre combien le christianisme dut
rencontrer d 'obstacles en pr^chant la loi de charit^ et le pardon
des injures, la vengeance ^tait le premier article du code de
Phonneur. La moindre injure devait ^tre lav^e dans le sang, et-
chacun avait toujours la main sur son ep^e. Mais au lieu de deux
individus croisant le fer en presence de t^moins, c'^taient
presque toujours deux troupes arm^es qui s'engageaient dans ces
duels.

Sur le perron du Palazzo Vecchio, deux colosses de marbre ont
vu passer bien des generations ; ce sont THercule de Bandinelli
et le David de Michel- Angelis ont Pair un peu ennuy^s de monter
la garde depuis des sifecles.

Au-dessus de la porte, l'inscription suivante attire l'attention :

Jesus Christus, rex florentini populi, S. P. decreto electus.

Certes, les Florentins qui firent cette Election n'^taient ni
Juifs, ni pa^ens. Elle d^t ^tre faite aux jours m^morables o^H Sa-
vonarole ^tait devenu l'oracle de Florence.

La Loge des Lanzi est un balcon ouvert avec des arcades et des colonnes pleines d'elegance, dans lesquelles s'encadrent des statues antiques aux poses hardies et saisissantes. Les plus remarquables sont le Fersee de Benvenuto Cellini, étude anatomique d'un réalisme effrayant, la Sabine enUv&e de Jean de Bologne, et la Judith de Donatello.

Cette dernière est tournée du côté du palais de la seigneurie, et lui montre la tête coupée d'Holopherne, comme pour dire aux Grands-Ducs qui gouvernaient ci-devant Florence % gare 2L vous, si vous devenez des Holopherne ! L'inscription du piédestal, portant la date de 1415, accentue cette menace : exemplum aalut, publ. cives posuere.

Le groupe de la fontaine d'Ammanato est tout ce qu'il y a de plus Renaissance. C'est un Neptune colossal debout sur une couque trainée par quatre chevaux marins, et entouré de tritons, de nymphes et de satyres, dans les poses les plus effrontées voluptueuses.

Entre le Palais-Vieux et la loge des Lanzi s'ouvre une rue qui conduit aux Uffizi, dont on voit s'allonger le portique orné de colonnes et de statues.. Nous y reviendrons passer tout un jour ; mais aujourd'hui je veux parcourir un peu la ville.

En tournant le dos à la piazza Seignioria, et en suivant la via Balzajoli, nous arrivons bientôt en face des trois grands monuments religieux de Florence: le Dôme, le Baptistère et le Campanile.

Le Campanile, isolé, posé sur le sol, comme c'était la coutume au XIV^{me} siècle, est une tour carrée, de marbres de couleurs différentes, formant une véritable marquetterie, ornée de statues et de bas-reliefs, percée de fenêtres à colonnes torsées, et s'élevant à une hauteur de 208 pieds. C'est un travail prodigieux,

et quand on se rappelle qu'il est l'œuvre de Giotto, et qu'André de Pise, Donatello et Luc de la Robbia ont travaillé d. Tomer, on ne s'étonne plus de sa beauté.

Ce qui est regrettable, c'est qu'il ait été bâti, comme le Dôme et le Baptistère, sur un terrain bas au lieu d'être sur une Eminence.

Le Dôme n'a pas de façade et n'en aura probablement jamais, parce qu'il faudrait, pour en faire une qui fût digne de l'édifice, des sommes d'argent que Florence ne souscrirait plus, et des artistes comme elle n'en produit plus. C'est une montagne de marbre de couleurs variées, surmontée de l'immense coupole qui fait la gloire de Brunelleschi. Tous les styles d'architecture y sont réunis. Il y a de la grandeur dans les proportions et de la richesse dans les détails ; mais l'ensemble n'a pas l'harmonie du Dôme de Pise. La coupole, octogone, allongée, et surmontée d'une lanterne pointue, est d'une grande hardiesse, mais elle n'a pas l'elegance unie à la majesté de celle de Saint-Pierre du Vatican. L'intérieur est immense, mais sombre, et inachevé comme la façade.

Le Baptistère ressemble à celui de Pise, sans l'égaler. Mais les portes en sont merveilleuses comme imagination et comme travail. Elles témoignent de la souplesse avec laquelle Ghiberti ma-

niait le bronze, et en m[^]me temps de son go[^]t entache de paganisme. Michel- Ange disait que ces portes seraient dignes de fermer le Paradis. Mais pourraient-elles aussi bien l'ouvrir ?

J'ai vu Santa Maria Novella avec son cloître et sa grande fresque de l'Enfer, copi[^]e de Dante par Orcagna ; San Lorenzo et «e8 tombeaux de Laurent de M[^]dicia et d'autres Grands-Ducs, œuvre prodigieuse de Michel-Ange ; l'Annunziata avec ses belles fresques d'Andr[^] del Sarto ; San Marco et ses cloîtres tout peupl[^]s des souvenirs de Savonarole et de Fra Angelico de Pi[^]sole ; San Spirito, Santa Croce, Santa Maria del Carmine et ses fresques c[^]lsbres de Masaccio. Toutes ces [^]glises mériteraient d'être décrites ; mais je suis las de "faire des descriptions, lecteur, et vous devez être bien ennuyé d'en lire.

Faisons plutôt une petite excursion à travers l'histoire.

■[^]■[^] W[^]=3sa[^]fc3

LES GLOIBES DE FLORENCE

SANTA CROCE est un Panthéon, et

Florence a produit assez de grands

hommes pour le remplir. -lis n'y sont pas

tons, et plusieurs de ceux dont on y voit

les monuments ne devraient peut-être pas

être.

La plupart de ces monuments sont modernes, et leurs statues allegoriques, assez prétentieuses, me laissent froid ; mais le souvenir des hommes qu'ils honorent éveille le plus vif intérêt, et ce n'est pas sans émotion que je lis sur ces marbres les noms de Dante, de Michel-Ange, de Galilée, de Machiavel et d'Alfieri.

Ajoutez à ces noms ceux que Ton retrouve dans d'autres églises, les Médicis, Fra Angelico, Savonarole, Giotto, André del Sarto, Benvenuto Cellini, avec bien d'autres, et dites-moi s'il est beaucoup de villes qui puissent offrir à l'admiration du monde, une pareille pléiade. On ne s'éloignerait guère de la vérité si Ton soutenait que Florence a produit le plus grand des poètes, le plus grand des architectes et des sculpteurs, et les plus grands d'entre les peintres.

Dante est le père de la poésie italienne, et le poète par excellence celui ni merveilleux.

Avant lui, le génie humain avait produit des poèmes que l'on considère encore comme des chefs-d'œuvre, et nous ne prétendons pas qu'il les ait surpassés. Mais, par le sujet qu'il a choisi, par le cadre immense qu'il s'est tracé, par les héros qu'il a mis en scène, par les tableaux qu'il a décrits, il s'est élevé à une hauteur que les poètes antiques n'ont pu atteindre.

Les événements qu'ils ont racontés sont humains. terrestres, plus ou moins importants en eux-mêmes, mais leurs résultats ayant été considérables, les poètes y ont montré avec raison l'intervention du ciel. Les dieux y deviennent acteurs, ils conduisent plus ou moins directement l'action, et déterminent le dénouement.

Dante est bien plus hardi, et en m[^]me temps plus Chretien. Il de place Taction du po[^]me, il la trangporte dans le monde invisible, et le surnaturel, le merveilleux, le divin devient le fond m[^]me de sou 6pop6e. Quelle grandeur !

Il existe encore k Florence, malgr6 son aspect tout moderne, quelques Edifices que Dante a frequent6e et qui rappellent plus specialement sa m[^]moire. Le Baptist[^]re lui 6tait tr[^]s cher, et il l'appelait " il mio bel San-Giovanrdy Dans le voisinage du D6me subsiste le palais des Portinari. A Vkge de neufans, Dante y venait jouer avec une petite fille qui portait

le joli petit nom de Bice, et qui devint rimmortelle Beatrice.

A c6t6 du grand Alighieri, il convient de placer l'immortel Buonarroti ; car il y a entre eux la parente <iu g6nie et de la souffrance. C'est par leurs oeuvres que l'on pent voir combien ils ont souffert. La souffrance de l'homrxie n'est pas proportionn6e k la gravit6 du malheur qu'elle frappe; elle est en proportion de sa sensibility.

Dante, et Michel-Ange, n'ont pas eu d'infortunes exceptionnelles ; mais les traits qui[^] transpergaient ces ^raes d'elite y laissaient d'incurables blessures. Il y a d'ailleurs dans ces g[^]nies transcendants une source in[^]puisable de douleurs : c'est qu'ils sont tourment[^]s par la soif de l'id[^]al, et qu'ils le poursuivent sans se reposer, avec tons les fr[^]missements dela passion, sans pouvoir jamais l'atteindre.

Tons deux ont aim6 une femme,mais d'un amour austere, mystique, qui fut unique et dura toute leur vie. Il n'y a que les hommes chastes qui aiment vraiment avec force et Constance.

Pour Dante, Beatrice n'était pas seulement une femme, c'était la personnification de la religion, et quand il la retrouve au ciel, il la peint revêtue d'un voile blanc, d'une robe rouge et d'un manteau vert, les trois couleurs qui sont les emblèmes des Vertus Théologiques. De même Michel-Ange voyait un idéal dans celle qu'il aimait, et il la peignait " encore couverte de ses vêtements de chair, s'envolante rayonnante jusque dans le sein de Dieu." ** Celui qui

" Paimé, ajoutait-il, s'élève au ciel avec la foi, et la mort lui devient douce."

Il y a cette différence remarquable entre les peintures de Raphaël et celles de Michel Ange, que les premières expriment surtout la beauté, et les secondes, la grandeur. Les personnages de Raphaël respirent le bonheur et la grâce ; ceux de Michel-Ange sont tourmentés et souffrants. Leurs proportions sont surhumaines et leur puissance est visible même quand ils se reposent.

Un grand nombre de peintures et de sculptures disséminées dans les galeries et les églises de Florence sont attribuées à Michel-Ange. Il y a même dans une rue, qui porte son nom, une maison qui appartenait à sa famille, qu'il a habitée peut-être, et que le dernier des Buonarroti a l'habitude de la ville avec la collection qu'elle contient, renfermant des esquisses et des souvenirs précieux du grand artiste.

Mais l'œuvre capitale de son ciseau si Florence se trouve dans la chapelle des Médicis, à l'église de San Lorenzo, et c'est là qu'il faut aller pour admirer le plus grand des sculpteurs, dans les tombeaux de Julien et Laurent de Médicis. C'est tout un monde,

mais un monde énorme et qui semble agoniser dans les convulsions d'une tempête.

Une tempête passait en effet sur Florence, et Michel-Ange, menace, avait même abandonné ses travaux, qu'il reprit plus tard à la demande du Pape. C'est au milieu de ces groupes qu'on voit dormir une grande femme étendue, qu'on appelle la Nuit ; sur

le socle où elle repose sont graves deux quatrains en italien. Le premier est d'un poète contemporain de Michel-Ange :

* La Nuit, que tu vois dormir dans une attitude " si douce, fut sculptée dans ce marbre par un Ange ; " puisqu'elle dort, c'est qu'elle a la vie ; éveille-la, si " tu ne le crois pas, et elle parlera."

Le second quatrain est la réponse de Michel-Ange :

" Dormir m'est doux, et plus encore d'être de " pierre, tant que durent la misère et la honte. Ne " pas voir, ne pas sentir, voilà ma joie ; de gré, ne " m'éveille pas, et parle si voix basse."

Il me faudrait écrire un volume, si je voulais esquisser ici toutes les gloires florentines : dans les sciences, Galilée; dans les lettres, Alfieri, Politien, Pic de la Mirandole ; dans les arts, Cimabue, Giotto, Fra Angelico, Cellini, Ghirlandajo, maître de Michel-Ange, et le sympathique Andre del Sarto.

Mais je ne puis me contenter de nommer Fra Angelico de Fiesole ; car ce moine fut un génie hors ligne, l'égal peut-être de Raphael et de Michel-Ange, mais qui vint un siècle avant eux, à une époque où la peinture ne faisait que de naître, et ne

poss[^]dait encore aucun des perfectionnements dont profit[^]rent les grands artistes du XVI^e sifecle.

J'ai pu admirer ses fresques au convent de San

Marco, et j'ai 6t6 6merveill6 de l'expression vraiment

celeste qu'il savait donner aux figures du Christ, de

la Vierge et des Saints. Niil n'a possed[^] k ce degre ce qui me parait 6tre la vraie notion de Part, et qui consiste k transfigurer la matiere pour montrer Tideal.

M. Taine, on le salt, a des notions tout autres ; c'est un avocat enthousiaste du naturalisme dans l'art. Mais il a un gotlt artistique remarquable, et, malgre lui, les fresques de Fra Angelico l'ont electrise. Pour rendre ses impressions, son style s'est eleve jusqu'au lyrisme.

• Ecoutez cette page admirable, oil M. Taine luim[^]me devient mystique. .

" II y a 1[^] desitmes ; la pesante matifere a 6t6 transfiguree ; son relief n'est plus sensible, sa substance s'est evapor[^]e ; il ne reste d'elle qu'une forme eth[^]r[^]e qui nage dans la splehdeur et dans Pazur.

" P'autres fois, les bienheureux approchent du paradis parmi de riches gazons parsem[^]s de fleurs rouges et blanches, sous de beaux arbres fleuris ; les anges les conduisent, et, fraternellement, la main dans la main, ils forment une ronde ; le poids de la chair ne les opprime plus ; la t6te [^]toilee de rayons, ils glissent dans l'air jusqu'sl la porte flamboyant[^] d'oii jaillit une gerbe d'or J tout en haut, le Christ, dans une triple rose d'anges serr4s

comme des fleurs, leur sourit sous son aureole. Ce sont les delices et les rayonnements qu'^ racontes Pajite.

" Les personnages sont dignes du lieu. Quoique belle et id6ale, la figure dii Christ, m^me dans les trioniphes celestes, est phle, pensive et l^g^remen^

creus6e , c'est rami 6ternel, le consolateur un peu triste de VI-mitation, le po^tique et mis6ricordieux Seigneur que rfeve le coeur douloureusement tendre ; ce n'est pas le corps trop bien portant de la Renaissance. Ses longs cheveux boucl6s, sa barbe blonde, encadrent doucement son visage ; parfois il sourit faiblement, et sa gravity ne va jamais sans une bont6 affectueuse

" Pr^s de lui, k genoux, le's yeux baiss^s, la Vierge semble une jeune fille qui vient de recevoir l'hostie. On n'imagine pas, avant de Fa voir vue, urie

modestie si immacul6e, une candeur si virginale; aupr&s d'elle, les vierges de Raphael ne sont que de belles paysannes fortes et simples

" Les saints sont des portraits, mais 6pur&, embellis ; la transfiguration c61este d^gage dans le corps comme dans T^me la portion ideale recouverte et alt6r6e par la grossiferet^ de la vie terrestre. Pas une ride sur les visages les plus vieux ; ils reflouissent sous l'attouchement de la jeunesse ^ternelle.....

" Mais les plus charmantes figures sont celles des anges. On les voit s'agenouiller en files silencieuses autour des trones, ou se serrer en guirlandes dans l'azur. Les plus jeunes sont d'aimables enfants candides ; ils n'ont jamais eu soupcon du mal ; ils ne pensent pas beaucoup ; chaque t^te dans son cercle d'or sourit,

est heureuse ; elle sourira toujours, toujours, et c'est Ik toute sa vie "

H61as ! M. Taine a trop raison quand il termine son eloge du grand artiste chr6tien en disant : " qu'il

232 AU PAYS DU SOLElii

fut la dcmi^re des fleurs mystiques. Ce monde, q*ii rentourait et qu'il ne connaissait pas, achevait de s'engager dans la voie contraire, et, aprSs un court acc&s d'enthou:ziasme, allait brtler son suecesseur, un dominicain comme lui, le dernier ehretien, Savonarole."

Apr^s eux, en eifet, le paganisme dans Part remporta des tri-oni,phes successifs, et bien des oeuvres des grands artistes du XV^1« sifecl ont la tache paienne.

LES MEDICIS

ANS avoir la pretention de faire une galerie des gloirea de Florence, il est

famille que je ne puis passer sous site. Son noni s'iinpose, et son souvenir poursuitpartotitdanacette belle ville,

est la patrie dew Medicis, et sur lale ila ont jet6 tant d'eclat.

Dans les iSglises, dans les palais, dans les musses, 8ur les places publiques, je Vols partout le nom des Medicis, et des ceuvres qui rappelleiit leur m^moire. On a calCule que cette illustre famille a donne d la cit6 cent prieurset sept grands-ducs;

au monde plusieurs reines, à Rome trois Pontifes, Léon X. Clement VII et Léon XI.

Parmi ses grands-ducs, les plus illustres furent, sans doute, Cosme et Laurent de Médicis. On a décerné au premier le titre de Père de la patrie, et Florence lui doit en grande part sa puissance et sa beauté.

Entrent dans le Médicis méritait le surnom de libérateur, que l'histoire lui a donné; car peu d'hommes ont plus aimé les Lettres, et fait plus de sacrifices pour elles, et pour l'avancement de son pays. Peu de

princes ont groupé autour d'eux plus de chefs-d'œuvre et plus d'artistes, et les ont entourés de plus de faveurs.

Là-bas, sur ces hauteurs où sourit Fiesole aux rayons du soleil, il y avait une maison de plaisance, qui à certains jours se transformait en académie.

Le célèbre rhéteur Politien était l'un des hôtes de ce Médicis, et il écrivait à son docte ami Ficin.

" Viens à notre Tusculum de Fiesole, quand le mois d'août, avec ses chaleurs dévorantes, se sera abattu sur Careggiano. Là, tu trouveras de belles eaux, et dans le fond de la vallée, un rare soleil, un vent doux et frais. De notre villula, si demi-cache par la forêt, tu pourras embrasser tout Florence."

Faut-il le dire? Ces beaux esprits, sans vouloir s'écarter de l'enseignement orthodoxe, mais entraînés par le culte qu'ils vouaient à l'antiquité païenne, glissaient dans une espèce de panthéisme vague.

Lorsque les lettrés et les artistes réunis au crépuscule, k
Fombre des grands pins d'Italie, respirant l'odeur des ch^vre-
feuilles et des aubépines, raisonnaient sur la Providence et sur la
double nature de l'homme, ils ne s'inspiraient pas de saint Tho-
mas d'Aquin.

C'est dans une de ces délicieuses soirées sans doute que
Laurent de Médicis écrivait cette espèce d'hymne au Très-Haut,
qui débute ainsi :

" Par toi, Providence divine, Viens entre dans le

ixt PAYS DU 90^{LE}IL 235

" monde, pour se répandre ensuite dans chacun des **
membres de ce grand corps."

Ses poésies n'ont pas toutes cette teinte religieuse, 6f la licence
poétique n'est pas la seule qu'il se soit terminée.

Florence a fait plus qu'aucune autre ville pour la réhabilitation
du paganisme dans le mouvement intellectuel de l'époque. L'art
grec, la philosophie de Platon, les poètes antiques, étaient l'objet
d'un véritable culte — et l'on eût même voulu rétablir le christia-
nisme de la forme païenne.

Ce mouvement artistique et littéraire eut-il au moins l'effet
d'adoucir les mœurs, de pacifier l'esprit public, et de mettre fin
aux dissensions intestines et au règne de la force brutale ? — Les
historiens le prétendent.

Laurent le Magnifique, s'entourait de lettres et de savants,
dont les plus célèbres furent Politien, Pic de la Mirandole, Mar-
cile, Ficin, Gentile d'Urbino et Verino. Il eut trois fils, Pierre,

Jean et Julien. Pierre devait, k titre d'ain6, lui succ6der comme Grand-Due ; mais il ne savait pas ce qu'il ferait de Jean.

Parfois, le soir; quand ses favoris l'entouraient, il prenait sur ses genoux ce bel enfant, a la figure d'ange, et il leur demandait ce qu'ils auguraient de son avenir. Chacun faisait sa prediction. Politien annonçait qu'il serait la gloire des Lettres ; Ficin voyait fleurir en lui la philosophic platonicienne ;

mais le vieux Gentile d'Urbino s'^criait: Magnificat anima mea Dominum, Jean sera Phonneur du sanotuaire.

Jean devint L6on X I

Ce qui ne Pemp^cha pas d'etre poSte, musicien, arch^ologue et philosophe,

Quand Laurent de M6dicis mourut, k l'ltge de quarante-quatre ans, ce fut un deuil public, et jamais Florence ne t^moigna une douleur plus grande. Car il 6tait vraiment populaire.

Les lettr6s surtout le pleurSrent comme un p^re. " La po6sie, dit un historien, fut admirable k cette *' heure ; elle se ressouvint que Laurent lui avait " donn6 en abondance, de l'ombre, des bois, du so- ' ' leil, des livres ; elle le paya en beaux vers : c'^tait " son or k elle I "

Le Magnifique avait bitti des palais, elev6 des citadelles, ouvert des jardins peuples de marbres antiques, fond6 une biblioth^que, un mus6e, une academic, et des chaires de grec et de latin.

Son fils Pierre cut ses d^fauts, mais non ses qualit6s. II n6gligea les affaires publiques, il perdit Paffection du peuple et des

grands, et quand Charles VIII vint envahir l'Italie, il se montra trop faible pour opposer la moindre résistance.

Sans consulter les membres de la Seigneurie, il alla conclure avec le roi de France, un traité que Florence trouva d'honneur ; et quand il rentra

AtJ PAYS DU SOLEIL 237

dans la ville, on refusa de lui ouvrir la grande porte du Palais-Vieux. En même temps, le peuple s'ameuta, et, sur la place de la Seigneurie, lui lança des injures pendant que des enfants lui jetaient des pierres. Il gagna la Via Larga, où s'élevait le palais des Médicis, et il en revint avec une troupe de soldats qui précédait son frère, le Cardinal, en soutane rouge. Mais l'émeute ne se laissa ni influencer par le Cardinal, ni intimider par les soldats, et la chute des Médicis fut consommée.

Le Grand-Duc s'enfuit à Bologne, puis à Venise ; son palais fut pillé, et le Cardinal ayant changé sa soutane rouge contre la robe de franciscain, alla vainement frapper à la porte du convent des dominicains : il n'y fut pas reçu.

Pourquoi donc le convent de Saint-Marc refusait-il d'ouvrir ses portes à l'illustre fugitif, qui allait devenir Léon X ? C'est que depuis longtemps, et surtout depuis la mort de Laurent, le farouche Savonarole, prieur du convent, faisait une véritable guerre aux Médicis, dont il dénonçait le luxe et le libertinage.

En réalité, on ne pourrait guère assigner à cette chute de la maison des Médicis d'autres causes que les scandales donnés au peuple par plusieurs de ses membres. Leur luxe et leurs débauches furent exploitées par leurs ennemis, et fournirent à Savo-

narole l'objet de ses philippiques eloquentes et de ses fdu-droyants anathfemes.

Ce moine n'etait pas seulement un religieux exemplaire, priant jour et nuit et faisant penitence ;

c'etait un tribrfn qui ^levaitla predication jusqu'aux plus hauts sommets de l'eloquence, et qui soulevait les multitudes. Quand ses paroles de feu ^veillaient les 6chos de Santa Maria del Fiore (le D6me) elles passionaient Florence et retentissaient dans toute ritalie.

Les sciences, les lettres, les arts, dont le reveil 6tait encourage par les Medicis, ne s'inspiraient pas assez du Christianisme, et Savonarole fulminait du haut de la chaire centre Pinvasion du paganisme.

A Pexemple de ses princes, la society flofentine se livrait aux joies mondaines, aux spectacles bruyants, au jeu, £l la debauché, et l'infatigable apdtre adjurait, menagait, se lamentait comme un autre Jeremie, et pr^chait la penitence.

En m§me temps il proph6tisait un chatiment :

*' Un homme viendra, s'ecriait-il, qui envahira l'Ita- " lie en quelques semaines, sans tirer l'ep^e. II pas- " sera les monts comme autrefois Cyrus, et les ro- " chers et les forts tomberont devant lui." Et c'est quelques mois apr^s que Charles VIII envahissait ritalie.

II serait bien interessant de r&umer ici la vie mouvementee de cet illustre dominicain, qui eut le tort de vouloir ^tre homme d'Etat en m^me temps que moine, et conduire a la fois son mo-

nastere et son pays. Que dis-je ? Le jour vint ou il voulut ni^me censurer le Pape et reformer l'Eglise.

Ces fautes ruinerent son prestige, qui 6tait immense, et sa carriere politique le conduisit sur le bicher.

Alj PAYS DIJ SOLElt 239

II me plairait aussi d'appr^cier ce merveilleux orateur, et de vous citer quelques pages de ses setmons si path Cliques et si entratnants. Mais cela me m^nerait trop loin.

Qu'il me suffise d'ajouter qu'en visitant Florence, ce nom de Savonarole a 6veill6 en moi un grand int6r^t et une vive sympathie. J'ai vu sa cellule au couvent de Saint-Marc, et plein d'admiration pour son g^nie et sa foi, je me suis pris ^ regretter que les charmes de la vie monastique ne Paient pas retenu loin du terrain brtilant de la politique, oil l'ange allait brtiler ses ailes.

A l'int^rieur du vieux couvent se cache un jardin qu'erabau- maient jadis des rosiers de Damas, qui n'avait d'autre votlte que le ciel bleu, et qu'une galerie si arcades entourait. C'est l^ que se rangeaient les moines v^tus de leurs robes blanches, et que le frSre J^r6me, comme ils l'appelaient, venait leur pr^cher la penitence.

Le souvenir de Savonarole m'a suivi aussi sur la piazza Sd- gnioriaj et mon imagination y vit repasser deux scenes d'un contraste bien 6tonnant.

Un jour, k la suite d'un grand triomphe oratoire de l'illustre dominicain,' et suivant ses instructions, Florence fit sur cette place un immense auto-da-fe de toutes les frivolit^s mondaines contre lesquelles Porateur s'etait 6leve. Autour d'un m4t qui por-

tait le mannequin du Carnaval, furent dressées huit grandes pyramides composées de portraits plus ou moins 'immodestes des belles Florentines, de toilettes indé-

centes, de jeux de cartes et autres, de cosmétiques, de pommades, de parfums, de poudres, de travestissements, de masques, de mauvais livres, etc., et l'on y mit le feu au chant des hymnes et des cantiques.

Trois ou quatre ans après, un autre bûcher s'éleva au même endroit, et du milieu des flammes qui le dévoraient, on entendit la voix de Savonarole crier : Jésus ! Jésus !

LA NATURE ET L'ART

ors flâmes Uffizi et du palais Pitti. C'est là toute longue promenade que j'ai faite vers le monde des arts, et je me sens Pauvre humanité, l'admiration m'est fine ; rigue.

me demandez pas, lecteur, de vous décrire ces galeries immenses et splendides. Je vous répondrais que j'en suis incapable, et j'ajouterais: venez les voir ; pour jouir de ce spectacle et en juger, il faut voir de ses yeux.

Je veux cependant vous résumer en aussi peu de mots que possible l'impression générale que j'emporte de la contemplation de tant de chefs-d'œuvre. Entrons dans le jardin Boboli, qui s'étend en arrière du palais Pitti, jetons un coup d'œil sur ses fontaines, les allées bordées de fleurs et de statues, gravissons ses terrasses et allons nous perdre au milieu de ses charmilles verdoyantes, afin d'être seuls avec la nature dont la vue ne fatigue ja-

mais ; car elie montre ses beaut^a A qui veut les voir, mais elie n'impose aucune ^tude.

De la colline oil nous sommes assis, nous apercevons la tour du Pcdatzo Vecckio, le Campanile et la

IT

coupole de Santa Maria del Fiore ; mais la solitude et le silence nous entourent. Demandons-nous maintenant quel enseignement un chr^tien doit recueillir de cette excursion enivrante dans le domaine de Tart.

Dans les galeries des Uffizi, les tableaux sont ranges par ordre de dates, et l'on peut ainsi parcourir en quelques heures toute l'histoire illustrée de la peinture. Or, de ce cours abrégé d'histoire, le meilleur que Ton puisse faire, il m'est resté cette pensée dominante ; c'est que Part chr^tien, après s'être graduellement et harmonieusement developpe pendant les XIV^e et XV^e siècles, a fait fausse route avec la Renaissance, tout en atteignant cette époque son plus haut sommet de perfection et de gloire.

De Cimabue et Giotto à Fra Angelico le progrès est immense. Déjà la Renaissance païenne menace, mais on se borne à lui emprunter la perfection des formes. Les procédés d'exécution sont encore défectueux, mais on possède la vraie notion de Part, et le progrès continue.

Sans doute on est trop mystique, et l'on ne se préoccupe pas assez de copier la nature. Les études anatomiques sont complètement négligées, et Fra Angelico ne prend nul souci des corps de ses personnages ; il les envelope de draperies pour n'avoir pas à les dessiner, et concentre tous ses efforts sur l'expression.

pression et la - beauté idéale qu'il convient de~ donner aux figures.

. Mais les idées marchent, et ses "successeurs coip-

prennent que, sans perdre de vue la beauté idéale, il ne-faut pas négliger le culte de la forme et l'étude de la nature. La vraie esthétique de Part chrétien serait que le réel et l'idéal pussent se rencontrer sans choc, s'harmoniser sans s'effrayer, illustrer la vérité k la pureté dans la forme, et montrer au delà l'idée qu'elle exprime.

A Theure où s'ouvre le XVI^e siècle, il semble que cette alliance harmonieuse de la nature et de l'idéal va s'accomplir. Le Pérugin, Fra Bartholomeo, (della Porta), un fils de saint Dominique comme Fra Angelico, et André del Sarto, représentent cette brillante époque de l'art, et les rayonnements de ces astres vont illuminer Michel-Ange et Raphaël, qui vont paraître.

M. Taine, jugeant cette époque, l'appelle "un moment unique dans l'histoire, où le paganisme nouveau et le christianisme ancien, se rencontrent sans se combattre ; et, s'unissant sans se détruire, permettent à l'art d'adorer la beauté sensible et de relever la vie corporelle, mais à la condition qu'il n'en aimera que la noblesse, et n'en représentera que la gravité."

C'est alors que vinrent Michel-Ange et Raphaël, Avec eux l'art s'éleva à une hauteur qu'il n'avait pas encore atteinte, et produisit des chefs-d'œuvre qui font encore l'admiration du monde. Mais avec eux peut-être, au moins dans la dernière partie de leur vie, la Renaissance triompha et la nature s'emporta sur l'idéal.

Peut-être leur génie put-il encore, sur les sommets

radieux qu'ils avaient gravis, conserver l'équilibre de la forme sensible et de l'idée ; et l'on peut soutenir que leurs dernières œuvres, où la beauté matérielle domine, ne sont pas antichrétiennes."

Mais la porte qu'ils avaient ouverte au paganisme fut agrandie par leurs successeurs, et l'art glissa rapidement sur la pente du naturalisme. Le type que les artistes voulurent alors représenter de[^]nt, suivant les théories chères à M. Taine, " le corps d'[^]sha- 'billé tel que le fournit- le modèle vivant, l'homme ' exactement reproduit par limitation litt[^]rale, et

* non transform[^] par la conception idéale... D[^]ta-

* ches du monde céleste et ramen[^]s au monde naturel, les hommes voulurent contempler non plus ' des idées ou des symboles, mais des êtres et des ' personnes. Pour eux, les choses réelles ne furent

* plus un simple signe à travers lequel s'élance la ' pensée mystique ; elles eurent un prix et une

* beauté propres, et le regard arr[^]t[^] sur elles ne son- ' gea plus à les quitter pour se porter au delà."

YoiU resthétique réaliste/ et Ton sait à quelle décadence elle a conduit l'art. Les anatomistes sont venus ; ils résignent, et dépassant l'art antique, ils étalent des nudités convulsionnées et hardies que les païens ignoraient.

Telle est l'impression que la visite des grandes galeries de Florence a produite en moi.

Mais en vous la communiquant, lecteur, j'ai quitté le jardin Boboli, traverse le Pont-Vieux, et, Mⁿ le long de l'Arno, je me dirige du côté des Cascines.

J'ai quelque peine à trouver le fleuve joli. Ce ne sont pas les eaux profondes et claires de nos rivières du Canada. Ce ne sont pas leurs grandes vagues d[^]ferlant et chantant sur le sable. Ici l'eau frissonne à peine sous les morsures de la brise. Elle ne pourrait se soulever qu'en mettant son lit à sec.

L'Arno est étroit, peu profond, et d'une couleur rougeâtre. Si les palais bâtis sur ses bords ne lui faisaient pas un cadre monumental, et s'il n'avait pas une histoire, je lui accorderais à peine mon attention.

Quelques cafés, où de petits groupes de flâneurs prennent des chopes de bière en fumant ; quelques vitrines pleines de mosaïques, d'estampes, de bijoux, de livres, quelques beaux hôtels rangés le long de l'Arno et y mirant leurs façades aux vives couleurs — tel est le paysage qui se déroule à mes regards.

Mais bientôt se montrent des arbres, des haies et des charmilles. Ce sont les Cascines, qui ressemblent un peu au bois de Boulogne de Paris. Une belle chaussée, où se croisent de nombreux équipages, serpente au milieu des hautes futaies de pins, de hêtres et de chênes. Les feuilles jaunies couvrent déjà le sol, et les têtes decouronnées des grands peupliers laissent apercevoir au firmament des montagnes de nuages, séparées par des vallons d'azur que le soleil illumine.

La brise chante dans les rameaux toujours feuillus des chênes verts ; mais elle pleure dans les aigrettes tremblotantes des cyprès. On dirait que ces arbres

ont pris dans les cimetières, où nous les plantons soignent, l'habitude de se plaindre. Quand le vent les agite, ils font toujours entendre je ne sais quels accents lugubres.

Après avoir circulé \ Tombes des grands arbres, et aspire les parfums des fleurs, je reviens vers la ville en admirant de loin ses tours et ses coupoles.

On ne sait pas exactement quelle est l'étymologie du mot Florence. S'il faut en croire les poètes, il serait dérivé du latin *flans* parce qu'elle est la ville des fleurs. D'après quelques historiens, elle se serait appelée d'abord *Fluentia* à cause de sa position au confluent de l'Arno et du Mugnone.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Florence est admirablement entourée par un amphithéâtre de collines couvertes de fleurs, et que le vent qui vient de Fiesole est toujours imprégné d'arômes.

On ne peut nier non plus que Florence a presque toujours été une ville florissante, tantôt sous un rapport, tantôt sous un autre. Quand la puissance et la prospérité lui ont fait défaut, elle a été la ville des lettres, des sciences et des arts ; et maintenant qu'elle ne peut produire moins de génies qu'autrefois, elle se repose comme une mère dont la glorieuse fécondité a pris fin, et qui montre au monde ébloui les chefs-d'œuvre de ses illustres enfants.

Avant de rentrer à mon hôtel, j'ai voulu revoir le Dôme. Au moment où je m'approchais du Campanile, je vis arriver à grands pas, longeant le Baptistère, <ie lugubres fantômes, tout enveloppés de vétoieats.

.--■.■'if.

de deuil, la tête et la figure couvertes d'un grand capuchon noir percé de deux trous où brillent des yeux qui sembleraient terribles. C'étaient des pénitents noirs, ou frères de la Miséricorde, que je voyais pour la première fois.

. L'un d'eux marchait en avant, battant la mesure avec une clochette et les autres portaient le catafalque. De toutes ces cagoules mystérieuses sortaient des voix sépulcrales récitant des psaumes/ Je voulus traverser la place devant eux ; mais ils rasaient le sol comme de ? » ombres poussées par le vent, et je dus n'arrêter pour les laisser passer. Je sentis un frisson quand leurs robes flottantes me frôlèrent, et je gardai le souvenir de cette apparition fantastique.

=Ajpy

OUS sommes aux derniers jours d'octobre. Il fait un temps magique, et le firmament ressemble d'une immense otone, capitonnée du sole bleu, et sur laquelle on aurait laissé tomber quelque chose de orate. Nous nous croirions re-nés aux beaux jours du mois de juin en Canada.

Dans notre compartiment de wagon se trouvent une famille anglaise, composée du père, de la mère et de trois jeunes filles. Nous les avons laissés causer quelque temps afin de avoir un peu de qui nous avons affaire, et nous avons ensuite une connaissance.

C'est une famille charmante. Elle s'en va passer l'hiver à Rome, où les jeunes filles prendront de la leçon de musique d'Italien. Le père est spirituel, gai, affable, et il a toute la

verve d'un Farisiun. Ce n'est pas un savant; mais il a beaucoup voy'age, BUrlout aux Indes, oil il a fait fortune, et je lo trouve fort iuteressant. II est protesUint; mais sa femme

et ses fiUes sont catholiques, et' lui-m^me m6rite de r^tre. J'espere qu'il le deviendra.

La m&re est une petite femme 616gante, vive, jolie, un peu raide peut-^tre, et cependant fort aimable. Si les femmes avaient l'Uge qu'elles paraissent avoir, je lui donnerais 28 ans ; mais quand je regarde ses enfants, je suis bien forc6 d'6lever un peu ce chiffre.

L'alnee des fiUes lui ressemble, et la cadette ressemble a son pfere. . Ce sont deux types charraants, mais tout differents. La plus jeune est espi^gle, et se livre ^ mille enfantillages auxquels son pfere se pr^te de la meilleure gr^ce, mais qui ne plai&ent pas tant k sa soeur atn6e.

A la gare de Passignano, sur les bords du lac de Trasim^ne, nous profitons d'un instant d'arr^t pour descendre, et nous remontons en voiture charg6s de gUteaux, de raisins et de vins fins. L'app6tit vient en mangeant, la verve en causant, et notre compartiment de vient bient6t le plu^ gai salon.

Nous admirons les paysages qui se d6roulent de chaque c6t6 de la voie, nous nous communiqups nos impressions, et de temps en temps nous faisons des excursions aux Indes, au Canada, et en France.

Le pays est accidenie, et des flots de lumi^re baignent les coUines, les gazons et les bois. Mais le soleil decline rapid ement

a l'horizon, et dans quelques instants, il ira se noyer dans les flots de la Méditerranée.

Déjà nous avons laissé derrière nous Spolète, agréa-

blement située au versant d'une colline, couronnée d'une citadelle. Nous avons gravi le mont Somma, et passé sous ses derniers sommets dans un long tunnel. Jetant un coup d'oeil à Termini, ville natale de Tacite, dit-on, et si Nami, patrie de l'empereur Nerva, nous courons si toute vapeur sur la rive droite de la Néra.

La vallée est charmante, et de grands bois de chênes toujours verts l'ombragent. À droite, les cimes escarpées du mont Soracte se dessinent à l'horizon. S'il est vrai que cette montagne fut couverte de neige du temps d'Horace, ce ne devait pas être en octobre ; car elle nous paraît blanche, de calcaire décomposé par la pluie et le soleil, et non pas de neige.

C'est dans les cavernes de cette montagne que se réfugia saint Sylvestre, quand les Catacombes elles-mêmes furent devenues un séjour dangereux pour les successeurs de Pierre.

Un jour, le saint Pontife vit des hommes aller gravir les flancs du Soracte, et il crut voir descendre sur sa tête la couronne du martyr. Les soldats le prirent et le conduisirent devant César. Mais le nouveau César se nommait Constantin, et ce qu'il voulait, c'est que saint Sylvestre abandonnât sa caverne solitaire et vînt habiter le palais impérial de Latran. Il avait triomphé de Maxence par la Croix : à son tour, la Croix allait triompher par lui, et devenir l'étendard sacré de Rome et du monde.

Coincidence merveilleuse ! la vraie Croix, enfouie sous terre dans les flancs du Golgotha, tant que le

Christianisme fut lui-même enseveli dans les Catacombes, allait reparaitre un grand jour, miraculeusement retrouvée par sainte Helena.

Mais quel est ce ruisseau qui court sur notre gauche, et semble comme nous se hâter vers Rome ? C'est le Tibre.

Nous approchons donc de la Ville-Éternelle ! O joie ! bonheur ! Nos cœurs débordent de la plus douce des émotions.

Nous allons voir Rome, la ville des villes, la cité sainte, le centre du monde, la tête et le cœur de la catholicité, l'immortelle survivante de l'antiquité, et la mère de toutes les civilisations. Nous allons admirer ses monuments, contempler ses mines, entendre les voix éloquentes qui s'élèvent de son sein, nous éclairer de ses lumières, nous enivrer de ses parfums.

La nuit vient ; mais le train qui nous emporte a bien marché. Nous avons traversé le Tibre, côtoyé sa rive gauche, perdu de vue le Vant Rotondo, et nous voici enfin dans la campagne romaine.

Est-ce mauvais goût ? Est-ce préjugé ? Je ne sais, mais j'aime cette solitude. Les impressions ne se commandent pas, elles s'imposent, et ce que je sens dans ce désert qui entoure Rome, c'est une mélancolie délicieuse, une somnolence — comme celle produite par l'opium — mais saine, et pendant laquelle l'esprit se livre aux plus douces reveries, aux plus poétiques méditations.

Je sais bien tout ce que Ton dit contre cette cam-

pagne morne et silencieuse. " Comment, s'écrient les touristes utilitaires, ces vastes champs ne sont pas cultivés ! Dans ces larges espaces il n'y a pas même un hâtel, pas une manufacture, pas un champ de blé, pas un jardin, pas un bocage ! Une longue plaine

onduleuse, couverte d'un gazon maigre et de grandes herbes sauvages, o l paissent des troupeaux qui semblent s'ennuyer, et que traversent de rares Equipages ou quelques charrettes de paysans, est-ce Ik une ceinture convenable pour la Ville-Eternelle ?

" Pourquoi ne divise-t-on pas ces terrains en lots k bâtir ? Pourquoi n'y a-t-il pas ici une usine, autour de laquelle viendraient se grouper de nombreux ouvriers ? Pourquoi n'y voit-on pas au moins des villas, des arbres, et des cultures perfectionnees ? "

Il y a toute une série de ces pourquoi dans les récits des voyageurs, et je n'ai rien k leur repondre. Sans doute, il y a des raisons k cet état de choses, et je les trouverais si je me donnais la peine de les chercher; mais elles ne m'importent guere. Tout ce que je liens k dire, c'est que cette solitude et cet abandon m'impressionnent profondément et me plaisent.

C'est triste comme un cimetière, dit-on. Oui, sans doute, et c'est ainsi que j'aime les environs de Rome. D'abord, tons les cimetières me plaisent, et je ne crois pas être seul k les trouver intéressants. Mais celui que nous traversons en ce moment est bien plus  nouvant que les autres : c'est un cimetiere de peuples.

D'innombrables fractions des nations de la terre, depuis les soldats de Carthage et les savants de la Gr ce jusqu'aux hordes barbares venues du Nord de l'Europe et de l'Asie, dorment Ik dans la poussie re des sifecles, et je trouve bon qu'on les laisse dormir en paix, jusqu'  ce que la trompette de Pange vienne les réveiller.

D'ailleurs, Rome a remplacé Jerusalem sur la terre. C'est la nouvelle Sion, bâtie pour la religion du Christ, et, comme k Jeru-

salem, il me plait qu'on ne puisse y arriver qu'après avoir traversé un désert. Je pourrais étendre ce rapprochement jusqu'à la Jérusalem céleste, et dire par quels chemins d'ol^s l'humanité s'y achemine.

Enfin, Rome est la ville de l'Eglise et des églises ; c'est un sol sacré, un lieu saint, un cloître immense, et il convient qu'elle soit entourée de solitude et de silence, pour les » intelligences qui viennent y méditer, pour les-^mes qui viennent y prier, pour les cœurs souffrants qui viennent y chercher l'oubli,

Voilà ce que je pense, et voilà pourquoi ces paysages attristants me conviennent. J'aime ces espaces vides que le calme enveloppe et que la sérénité du ciel éclaire. J'aime cette suite interminable de tertres désolés, dont la perspective monotone se prolonge à perte de vue sans me distraire de mes rêveries. J'aime surtout ces mines que les ombres du crépuscule grandissent, qui, le jour, semblent être les pierres tumulaires des peuples tombés, et qu'on prendrait, la nuit, pour de grands fantômes errant dans la solitude.

Voyez-vous l'arbas, dans les vapeurs matinales du soir, les grands arcs tronqués des aqueducs antiques, portant des bouquets d'arbustes sur leurs dos en mines, et ressemblant si d'énormes dromadaires qui traversent le désert et marchent en procession vers la Ville-Eternelle ?

Une seule chose me déplaît, c'est de traverser cette zone d'implé et muette en chemin de fer. Nous allons trop vite, et je n'ai pas le temps de recueillir toutes les pensées qui m'assiègent.

Étrange contradiction des sentiments ! J'ai bien hâte - d'arriver, j'éprouve le désir ardent de voir Rome; et cependant j'aime-

rais à prolonger l'attente et la vague rêverie dans laquelle je me sens plongé.

Ce qui m'afflige surtout, c'est que la nuit est tout à fait venue quand nous arrivons dans Rome. À peine avons-nous pu voir dans un lointain brumeux la coupole de Saint-Pierre dessinant dans l'ombre ses proportions colossales.

De la gare à l'hôtel nous parcourons des rues plus ou moins étroites et tortueuses. Nous côtoyons de grands Edifices sombres, quelques fenêtres éclairées, certains quartiers plus animés où le peuple circule et où brillent de riches vitrines. C'est et là, quelques portiques vaguement dessinés à la lueur d'un réverbère, quelques statues qui prennent dans la demi-obscurité des poses fantastiques, quelques colonnes dont nous ne distinguons que la base, et dont le sommet perdu dans la nuit semble supporter

la coupole des cieux. Voilà tout ce que nos yeux inquisiteurs peuvent entrevoir.

Tout d'un coup la voiture s'arrête, entre un petit obélisque, supporté par un éléphant de bronze, et une large façade illuminée. C'est l'Albergo della Minerva.

LES VISITEURS DE, ROME

C'est peut-être à tout le monde d'aimer

non, et pour ceux qui la visitent, il y

beaucoup qui reviennent désenchantés

C'est que l'uttrait qu'Ve possSde est
nature toute particuliere, quichanne
ns et que les autres ne sentent pas.
eux-ei, la Ville-Eternelle est ime
^nigme ; pour ceus-Iii, elle est im livre ouvert dont
la lecture les captive de plus en plus. Quand ils l'ont
lu, ils le recomiflencent, et ne se lassent pas de l'^tu-
dier.

Mais ils n'y trouvent pas tous le m6me cnseignement. Qael-
quefois raSma c'eat une Rom9 difflerento qu'ils aiment, et parmi
ceux qui ont &rit leurj impressions de voyage, les uns oat aurtout
affjctionne la Rome clir^tienne, tandis que d'autres n'y ont 6tu-
die, admire, goflte que l'antiqtiit4 paienne.

P^trarque, Boccaee, eQ visitant Rome, d^ploraient l'abandon
des ^glises ; mais ce qu'ils regrettaient surtout, c'etait de voir
crooler les arcs triomphaus, les tombeaux et les statues des an-
ciens Remains.

Le Tasse avait des sentiments plus Chretiens, et s'adressant ^
Roma, il ^crivalt : " Ce ne soat pas les

" colonnes, les arcs de triomphe, les thermes que je " re-
cherche en toi, mais le sang r^pandu pour le " Christ, et les os
disperses dans cette terre mainte- " nant consacr6e, bien qu'une
autre terre l'enveloppe " et la recouvre de partout. Oh ! puiss6-je
lui donner " autant de baisers et de larmes que je puis faire de "
pas en trainant mes membres infirmes !

L'infortuné profète ! ce qu'il cherchait à Rome, c'était une chambre dans un convent, où il put avoir la paix, et il la trouva à Saint-Onuphre, sur le Janicule. C'est là, en face du Capitole, où le triomphe l'attendait, mais ne lui fut donné qu'après sa mort : c'est là qu'il acheva dans les sentiments les plus chrétiens une vie pleine de déboires et d'amertumes.

Balzac, le rhéteur du XVIII^e siècle, dont le style est maniéré, mais qui n'en était pas moins un esprit supérieur, écrivait de Rome : " Si je reve deux heures " au bord du Tibre, je suis aussi savant que si j'avais " étudié huit jours."

Rien n'est plus juste que cette observation ; car ici l'histoire s'illumine de clartés qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Goethe n'a vu et aimé que la Rome païenne. Il en parle avec transport, avec élan : " Oh ! quelle félicité - " dit-il m'a été accordée, toi moi mortel ! Est-ce un " songe ? Jupiter ! père des dieux, ouvre-tu à " retranger ton palais parfumé d'ambrosie ? "

Une fois lancé sur cette pente, il ne s'arrête plus, et tous les dieux de l'antique Olympie reçoivent ses hommages. Il achète une tête de Jupiter, et la place

en face de son lit, afin, dit-il, de pouvoir lui adresser sa prière du matin.

Goethe avait un génie assez vaste pour comprendre Rome tout entière. Mais la passion, le préjugé, le sensualisme l'empêchèrent de voir la Rome chrétienne.

Tout protestant qu'il fût, Byron a su mieux apprécier les deux Rome, et il a écrit : " Dans son ensemble ancien et moderne,

Rome surpasse la Gr^{ce}, Constantinople et tout, du moins tout ce que j'ai

vu Rome ! ma patrie, cit⁶ de r⁸,me, les d⁶s-

h⁶rit⁶s du coeur doivent se tourner vers toi."

Un po^{te} gaulois du V^e siecle, qui n'⁶tait pourtant pas chr[^]tien, a pouss⁶ ce cri d'enthousiasme apr[^]s avoir visit⁶ Rome : " L'⁶ternit⁶ tout enti[^]re serait courte ^ qui admire Rome; rien n'est long qui plait sans fin "

Bien d'autres noms se pressent sous ma plume ; mais qu'il me suffise d'ajouter que les incr[^]dules, es viveurs, les esprits utilitaires, admirateurs passioiⁱnfe du progr[&]s moderne, ne se plaisent gen[^]ralement pas k Rome, tandis que les [^]mes d'[^]lite, les vrais. artistes et les hommes de foi, la visitent non seulement avec admiration, mais avec amour.

Il ne faut pas chercher ^ Rome ce que Rome ne possede pas. Ceux qui ne sont s⁶duits que par des rues larges, bien align⁶es, bien pav[^]es, bien lavees, bord⁶es de grandes boutiques et de vastes h⁶tels ^ perte de vue n'ont q;ue faire d'aller £l Rome ; New-

York, Philadelphie, Chicago, San-Francisco sont les villes qui leur conviennent.

J'ai connu k Rome un californien qui mourait d'ennui apr[&]s'y avoir passe huit jours, et qui n'y restait plus longtemps que pour plaire k sa soeur, une bonne catholique qui s'y trouvait heureuse.

" Je ne comprends pas, me disait-il un soir, pourquoi nous venons ici. San-Francisco est une ville bien mieux b[^]tie que Rome ;

il n'y a pas ici un hôtel comparable aux nôtres ; les cafés sont pitoyables, et les boutiques mal installées : Le Cibrso, dont j'ai tant entendu parler, est une ruelle comparée à notre Broadway, Le Pincio ferait triste figure à côté du Central Park de New-York, et Union Square est préférable à la Puissance du Peuple"

Le Yankee continua quelque temps sur ce ton, pendant que je lisais l'Italie, qui n'était pas plus spirituelle que lui. Enfin il termina sa tirade en me disant : " Est-ce que vous vous amusez dans Rome ?" — Non monsieur, mais je n'y suis pas venu pour cela. — Ah ! soupira mon interlocuteur, en me regardant comme un objet de curiosité, et il ne dit plus mot.

J'ai rencontré des Anglais qui allaient à Rome pour voir le Pape, Victor Emmanuel et Garibaldi, et quand ils avaient vu ces trois grandes curiosités de Rome — c'était leur mot — ils s'en revenaient contents.

Sans vouloir décrier mes compatriotes, je puis bien vous dire que tous n'apprécient pas les beautés et les harmonies de la ville incomparable. L'un d'eux »

qui ne manque pas d'esprit ni de connaissances, mais qui pose en homme pratique visitait la Ville-Éternelle, il y a quelques années, en compagnie d'un abbé canadien. Il avait vu des églises, des temples, des palais, des musées et des galeries, et de temps en temps il répondait à l'enthousiasme de son compagnon en disant : " Mais à quoi tout cela sert-il ? "

Un matin il arrive au Capitole, toujours avec son compagnon, et il gravit les degrés avec des marques d'intérêt beaucoup plus prononcées. Les chevaux de Castor et Pollux au haut de la rampe l'attiraient visiblement ; mais en arrivant au sommet, il se trouve

en face de la statue équestre de Marc-Aurèle, et se met à tourner autour avec une apparence inaccoutumée d'émotion.

" Ah I M. l'abbé, s'écrie-t-il tout à coup, venez donc " voir ce magnifique cheval, c'est un vrai percheron. " Tenez, placez-vous là, et regardez-moi ce poitrail, ^ cette croupe, cette encolure, ces pattes... un vrai " percheron, vous dis-je ! "

L'abbé lui jeta un coup d'œil, éclata de rire, et tourna le dos en disant : " Percheron vous-même."

C'est avec orgueil et bonheur que je me range parmi les admirateurs de Rome, parce que je l'ai contemplée avec les yeux de la foi. Dès le premier jour je m'en suis épris, et c'est en pleurant que je lui ai dit adieu.

Ce fut un rêve, une vision enchantée, qui a passé devant mes yeux comme les tableaux d'une fée, avec une rapidité qui ne m'a pas laissé le temps de

noter toutes mes impressions. Les courses quotidiennes absorbaient toutes mes heures, et quand le soir arrivait, mon cœur débordait d'émotions qui se refusaient à l'analyse.

Mais toutes pâles qu'elles soient, ces pâles, Sorites sous le coup d'une admiration vive, enthousiaste, irresistible, feront peut-être mieux comprendre à quelques touristes le langage mystérieux de la Ville- Eternelle.

VUE GÉNÉRALE.

QUELLES destinées merveilleuses que celles de Rome ! Et comme sa gloire ses souvenirs jettent dans l'ombre toutes les autres villes du monde !

ans Ba marche it traverse les siSclee, manit^ ob^it toujours successivement ^ deux forces, h deux principes qui se combattent : la mati^re et l'esprit. Or Rome a 6t6 la pluw haute expression de la matiSre, et- elle est aujourd'hui la plus haute expression de l'esprit. Elle a 6t4,la plus grande force temporelle de l'univers, et elle en est' aujourd'hui la plus-haute puissance spirituelle. Elle a conquis l'univers par les armes, et au moment oil ses armes ae sont briafees, elle a repris l'empire par la religion, et elle le gouveme encore par les &mes.

Lorsque le penseur, jetant un coup d'ceil en arrifire s'arrfite k contempler l'histoire du monde, audessUB de tous les ^v^nements, au-dessus de toua les peuples, au-dessus de toutes les c416brit&, il voit Rome dominant les Ages, s'^levant comme une colonue gigantesque, comme une borne eolossale entre le monde ancien et le monde nouveau, et presentant deux faces dont l'une regarde le pass4, et l'autre l'ayenirl Elle lui apparait comme la representation

vivante des deux cites qui se partagent le globe terrestre, et Phistoire atteste qu'apr^s avoir 6t6 la (Mi du Diable, elle est devenue la Oite de Dieu I

Ecrire une histoire complete de Rome et de ses destinies serait faire Thistoire du monde en deux chapitres : Rome paienne et Rome chr6tienne ! Car les evenements historiques, m^me ant^rieurs k sa fondation, 6taient dans les vues de la Providence un travail pr6paratoire k la domination romaine ; et quand Romulus vint planter sa tente au sommet du mont Palatin, il n'^tait pas seulement un prfeuriseur de C6sar, il etait, sans le savoir, le premier ouvrier du grand oeuvre annonc6 par les proph^tes, et

c'est sa main inconsciente qui j'etais les premiers fondements du si[^]ge apostolique !

Rome est donc en quelque sorte un résumé du monde, et c'est de \k que naît son charme irresistible. Son nom se trouve partout, il est mêlé à tous les événements, à tous les progrès de l'esprit humain, à tous les [^]ges de la vie.

Aussi quelle n'est pas l'émotion du pèlerin catholique quand il peut enfin promener ses regards sur cette merveille historique et monumentale ! Pour vous en faire juger, lecteurs, je Veux tout d'abord vous montrer une vue d'ensemble de la Rome chrétienne, sans m'attarder dans la description des détails.

Transportons-nous par la pensée au sommet du Janicule, sur cette colline où fut crucifié saint Pierre, près du convent où vint mourir le Tasse, et de cet

lieu

observatoire nous embrasserons dans un coup d'oeil général la ville aux sept collines.

Quel spectacle s'offre maintenant à nos regards ! Quelle harmonie dans cet ensemble de monuments, dont la majesté se dresse maintenant sous nos pieds si

Quatre grandes basiliques captivent tout d'abord notre attention : Saint-Pierre, Saint-Jean de La tran, Saint-Paul, et Sainte-Marie-Majeure. Quelle grandeur ! Quel éclat ! Et quel accord lumineux dans ce quatuor monumental !

Les trois premières, Saint-Pierre, Saint-Paul et Saint-Jean forment un triangle dont chaque pointe est une des extrémités

de la ville, et les trois hommes dont elles consacrent la memoire et le culte sont les trois fondateurs de l'Eglise catholique, les trois grands ap6tres de cette institution divine sur la terre.

Admirons ce trio symbolique. De m^me que le ciel repose sur une trinit6 divine, l'Eglise catholique, qui est une image du ciel sur la terre, semble assise sur une trinity humaine, et de cette trinity humaine Rome, la ville de l'Eglise, a fait une trinity monumentale qui lui sert de fondement. Et chose admirable, observe Mgr Gerbet, on retrouve dans ces trois hommes des attributs personnels qui rappellent et symbolisent ceux des trois personnes divines I

Pierre a les clefs, il est le Chef, il est le P^re! Paul est le Docteur, la Science, la Parole, comme J^sus est le Verbe I Jean est l'Amour, la Charity symbole de l'Esprit-Saint I

Mais ce n'est pas tout. Pour l'exfcution entifere du plan divin, les trois personnes divines n'ont pas suffi ; il leur a fallu s'associer une femme ; la trfes sainte Vierge. De mSme pour completer les assises de la Rome eccl6sastique et monumentale., la m^me femme a dH 6tre associ6e k la trinite humaine, et Sainte-Marie-Majeure s'est 6lev6e sur le mont Esquilin.

Telle est la gerbe de lumifere qui jaillit du premier coup d'oeil jet6 sur le quadrilatSre monumental forme par les grandes basiliques romaines.

Par-dessus les edifices de la noble cit6, les trois grands t^moins du Christ, Pierre, Paul et Jean, se regardent et se saluent; et tons trois, places aux portes de la ville, ressemblent k des sentinelles qui la protSgent contre l'ennemi. Je me trompe, ce ne sont pas de simples sentinelles, ce sont les g^n^raux de la

grande armée du Christ, dont les tentes s'élèvent gl l'avant-garde sur les trois faces de ce camp militaire qui s'appelle Rome.

Et si vous regardez k l'intérieur de ce camp mystique, vous apercevrez les tentes de leurs soldats et de leurs officiers les plus illustres.

Voyez-vous U-bas, entre Saint-Jean de Latran et Saint-Paul, cette rotonde étrange dont l'intérieur a l'aspect d'un temple grec. C'est Saint-Etienne ; saint Etienne, ce brillant jeune homme que Dieu avait doué de tous les talents et de toutes les vertus, ce compagnon d'école de Saul, qui le fit lapider avant d'être saint Paul !

A l'extrémité du Corso, près de la place de Venise, voici la somptueuse église de saint Marc, l'évangéliste, qui fut disciple de saint Pierre, qui vint à Rome avec lui, et qui reçut de lui la mission d'aller évangéliser l'Afrique, où le martyr l'attendait.

Plus près, voyez cette coupole qui domine les Edifices environnants. C'est saint André, frère de saint Pierre, et qui le précéda en toutes choses, qui naquit avant lui, qui fut apôtre avant lui, et qui alla rejoindre Jésus au ciel avant lui.

Dans le lointain, sur cette sombre voie Appienne, toute chargée de mines et imprégnée de souvenirs mélancoliques, voulez-vous voir encore le temple d'un illustre martyr des premiers siècles ? C'est saint Sébastien, modèle des hommes de guerre et des citoyens, qui, tout en servant Diocétien et Persecution en sujet loyal, savait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, et qui, deux fois martyr, allait tout percé de flèches au-devant de l'empereur, pour lui parler de Jésus-Christ, et recevoir enfin la mort !

Arrêtons-nous, et fermons l'histoire, qui nous retiendrait trop longtemps, pour n'ouvrir les yeux que sur ce grand panorama monumental.

5a et 1^e, k côté des autels des martyrs, s'élevaient ceux des dacteurs, qui luttèrent contre les hérétiques comme leurs devanciers avaient lutté contre les bourreaux, et qui représentent presque toutes les nationalités dans la Ville-Eternelle. Toutes ces coupoles, ces tours, ces campaniles, ces obélisques, ces colonnes qui s'élancent vers le ciel, indiquent des temples qui leur sont dédiés. '

Coraptez-les, si vous pouvez : saint Athanase, le Vainqueur immortel de l'Arianisme, représentant l'Eglise Grecque ; saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, représentant l'Eglise Latine ; saint Thomas de Cantorbéry, la gloire de l'Eglise Anglaise ; saint Bernard et saint Louis, fils de la France ; saint Ignace de Loyola, enfant de l'Espagne ; puis les églises Saint-Antoine des Portugais, Saint-Charles, Saint-Marcel, Saint-Clement, Saint Bonaventure et une multitude d'autres, sans faire mention de plus de soixante églises dédiées à la sainte Vierge.

Comment ne pas admirer l'harmonie, l'ensemble de toutes ces gloires, de toutes ces forces, de toutes ces vertus ? Comment ne pas comprendre ce résumé de toute l'histoire ecclésiastique écrit en lettres de marbre ?

Et si nous entrions maintenant, dans tous ces temples, que de beautés artistiques, que de chefs-d'œuvre nous y pourrions admirer ! Quel langage symbolique ils nous feraient entendre, et

quels lumineux horizons ils nous ouvriraient sur les rapports mystérieux du monde spirituel et du monde physique !

Mais il faut passer outre, et sacrifier les détails si Pensemble.

Je vous ai montré dans Rome le triangle harmonieux formé par les trois grandes basiliques, St-Pierre, St-Paul et St-Jean de Latran. Eh bien ! k Pintérieur de ce triangle, il s'en trouve un autre plus petit formé par trois tombeaux qui composent une trinity

feminine, qui fut la gloire de l'Eglise : sainte H6- ISne, sainte Monique, sainte Cecile ! Sainte H61&ne mhre du grand erapereur ! sainte Monique m^re du grand docteur I sainte Cecile, Pe-pouse-vierge que les artistes honorent I

Sous Tegide de ces trois femmes, au centre de l'arm6e du Christ, que Rome symbolise, nous pouvons ranger les souverains, les savants, les artistes, ou si vous le voulez, le pouvoir public, la science et Tart.

Mais Paspect de Rome ne pr^sente pas partout ce nombre ternaire, pour lequel cependant PEglise a toujours manifest^ quelque predilection.

A un autre point de vue g6n6ral, son caract^re le plus frappant est le dualisme. Je vous ai d^jk dit que Rome a deux faces, Tune qui regarde le pass6 et Pautre l'avenir, l'line qui repr6sente la mati^re et Pautre Pesprit, Pune qui est morte et Pautre qui est pleine de vie !

En un mot, il y a dans Rome deux cit6s, la pa'ienne et la chr^tienne ; celle-ci b^tie sur les ruines de celle-1^, et toutes

deux apparaissant, Pune avec Paspect lugubre du tombeau, et Pautre avec Paur^ole du triomphe.

C'est ce double aspect de la Ville-Eternelle • que nous allons consid6rer dans les chapitres suivants : la victoire, a Saint-Pierre, et la defaite, au Palais des C6sars, et au Capitole.

PREMIERE VISITE A SAINT-PIEBRE.

E lendemain de mon arriv6e k Rome, je n'aj pas eu besoin d'un coup de cloche pour ^tre matinal. Il n'y a pas de meilleur reveille-matin que le bonheur, et la premiere impression quej'ai ressentie a 6te une vive sensation de bonheur, comme celle que Pon 6prouve en revoyant la patrie et le toit natal.

C'est qu'ici nous nous sentons chez no^is, Cetteville est notre ville, celle de nofre Pfere et de la grande famille catholique. Chacune des autres villes de Punivers appartient k un peuple, et le voyageur s'y reconnaft Stranger ; mais Rome appartient k tous, et P^tranger, qu'il vienne du nord ou du midi, de Porient ou de Poccident, croit y trouver une seconde patrie.

H^las! .ce sentiment d'all6gresse a bient6t fait place k de tristes pensees. Depuis quelques ann^es la Revolution travaille k faire de Rome une ville comme les autres, et, sous quelques rapports, elle n'y r^ussit que trop. D^jS, Rome n'est plus la ville du Pape et des nations catholiques ; elle appartient k un roi, comme les autres, avec cette difPerence que ce roi n'est pas son souverain legitime.

Le Pape vit encore k Rome, mais il n'y rfegne plus ;

un fils d^natur^ Pa depouill6 et chass6 de ses do. maines ; il Fa rel6gu^ dans un coin de la maison paternelle, et la grande fa-

mille catholique a laissé faire ! tristesse ! desolation !

Avec ces pensées, mon premier besoin a été d'aller voir cette maison où il vit encore le Père des fiddles, et j'ai voulu consacrer ma première visite   Saint- Pierre du Vatican. Je m'y suis rendu   pied, sans guide, et si voulez bien m'accompagner, nous allons refaire ensemble ce touchant p lerinage.

L'esprit absorbé par l'admirable dualisme de la Ville-Eternelle, que nous avons déjà indiqué, saluons en passant le Pantheon, ce temple magnifique qui fut la dernière et la plus complete expression du paganisme, et qui, consacré maintenant   tous les saints, resume pour ainsi dire tout le christianisme.

C toyons le Tibre, et, tout en marchant, écoutons ce qu'il va nous dire. Il n'est pas beau, il est étroit, il est sale, et cependant il a de la majesty. Il n'a pas Pair de savoir qu'il y a de par le monde des fleuves auprès desquels il n'est qu'un ruisseau. Il se promène lentement au milieu de sa ville, il en visite les diff rent  quartiers, il se detourne, tantôt pour aller saluer le ch meau Saint-Ange, et tantôt pour revoir les ruines de la Maison d'Or, ou les solitudes de TAventin. Il semble dire au voyageur surpris : eh bien oui, je suis le Tibre, dont tu as entendu parler dans ton pays lointain ; j'ai vu bien des choses que tu n'as pas vues, et je roule toujours dans la Villé- Eternelle mes flots qui ne vieillesse pas,

Quand il traverse le Ghetto, il se h te, il s'enfuit, comme s'il n'aurait pas les Juifs, puis il se ralentit pour ne pas sortir trop tôt de sa chère Rome, et il a Tail de rappeler ses souvenirs.

Jadis, il y avait ici sur sa grève un palais superbe, un temple magnifique ; il n'en reste plus rien. Ce que les hommes font ne dure- pas longtemps, mais les oeuvres de Dieu demeurent, et s'il

est toujours jeune, malgré son grand âge, c'est parce qu'il tient de Dieu son existence.

Parmi toutes les choses qu'il a connues, il n'y en a qu'une qui ne paraît pas vieillir plus que lui, c'est l'Eglise.

Quant aux hommes qui se succèdent sur ses rivages, il observe que les mêmes types reviennent de siècle en siècle.

Il a vu l'empereur Julien l'apostat, et quinze siècles après il a vu Victor-Emmanuel ! Il a vu saint Pierre, et dix-huit siècles plus tard, Pie IX !

Mais il y a deux empereurs qu'il se souvient d'avoir vus et qui ne sont jamais revenus, Constantin et Charlemagne !

Un jour pourtant, en 1849, il a entendu un cliquetis d'armes, un galop de cavalerie, et il a cru voir venir un nouveau Charlemagne ; mais c'était une illusion, et il ne vit que le général d'un Bonaparte.

Traversons le pont Saint-Ange, en venant les instruments de la passion que des anges de marbre nous présentent à chaque extrémité des piliers.

Jetons un regard suppliant à l'Archange saint Michel, qui, debout et les ailes tendues sur les créneaux du vieux château, remet toujours son épée dans le fourreau, et prions-le de ne pas tirer et de frapper enfin ces impies qui souillent Rome et persécutent l'Eglise du Christ.

Puis enfin, arrivons sur cette grande Piazza de Saint-Pierre, la plus belle du monde, et la seule digne du temple merveilleux auquel elle conduit.

Ici, lecteurs, permettez-moi de me mettre en scène, d'évoquer un instant mes souvenirs personnels, et de vous dire qu'en arrivant sur cette place, unique au monde, j'ai éprouvé de ces impressions qu'il me sera bien difficile de traduire.

Je m'avantai jusqu'au pied de Tobélisque, ce géant d'un autre âge, qui d'autrefois le cirque de Néron, qui lors des invasions des barbares est seul resté debout comme un grand témoin des vengeances divines, et qui plus tard, sous le grand pape Sixte-Quint, fut transporté devant Saint-Pierre pour y dresser dans les airs la croix victorieuse.

Je contemplai ce granit séculaire couronné de l'instrument sur lequel il vit mourir Pierre, chantant son triomphe, et jetant aux puissances ennemies — qu'elles s'appellent Diocétien ou Napoléon, Julien l'apostat ou Victor-Emmanuel — ce défi solennel : " Ecce Orux Dominijugite, partes adverse, Vicit leo de

" tribu Juda I Chriatus vincit Christum regnatus .Chriatus " imperat " / ,

Ces oris de triomphe, graves en lettres d'or sur le socle même de Fobélisque, résonnaient au fond de mon cœur, comme une fanfare triomphale.

J'admirai l'immense colonnade elliptique, qui entoure la grande Place de quatre rangées de colonnes énormes, et qui est surmontée des statues des papes et des saints, s'avancant comme une avant-garde de vétérans pour défendre l'entrée de l'Eglise de Dieu I

Me? regards étonnés et ravis se levèrent sur la façade de Saint-Pierre, sur son majestueux portique, sur son dôme gigan-

tesque, et y resterent longtemps attaches.

Pour prolonger mon bonheur, je gravis les degr^s lentement, merveill⁶ de chaque detail, Je saluai saint Pierre et saint Paul, dont les statues colossales, debout au pied de l'escalier du portique, semblaient me regarder ; et tout ravi des plus suaves Amotions, les yeux fix⁶ sur la c⁶lebre navicdla de Giotto, je pⁿtrais sous le portiqUe. Je ne puis vous d[^]crire en detail cet incorapable monument d 'architecture, parce quHl faudrait y consacrer un volume. Mais je veux essayer de vous exprimer en une seule phrase les sentiments d'admiration qui m'ont envahi, quand j'ai plong⁶ mes regards et promen⁶ mes pas dans ses nefs immenses et sous ses arceaux gigantesques.

Saint-Pierre est, si je puis m'exprimer de la sorte,

la petrification de l'Eglise Catholique, comme le Pape est la personnification visible de son Chef invisible ! C'est la grande soci⁶t⁶ divino-humaine, faite monument ! L'[^]pouse du Christ qui a pris un corps, b[^]ti en pierre, sur la pierre, par Pierre et pour Pierre ! C'est le monument des monuments, et le plus beau temple que la main de l'homme ait jamais ⁶lev⁶ en l'honneur de la Divinity !

En g[^]n[^]ral, je pr[^]ffere [^]architecture gothique k la grecque dans les [^]glises. J'aime ce style sombre, m⁶iancolique, mais plein d'⁶ian, qui pose ses fondements dans Pombre, et qui porte ses filches aigues jusque dans Pazur du firmament.

Mais il me semble. qu'ici, l'architecture grecque, qui exprime la joie, le triomphe, la gloire, est bien si sa place ; car cette basilique nous repr[^]sente l'apoth[^]ose de saint Pierre. Que dis-je ?

elle doit exprimer et elle exprime le triomphe de l'Eglise Universelle.

Partout l'Eglise combat et souffre, et l'on pourrait dire que partout elle est défaite ; mais la victoire définitive lui reste, et ce temple est la plus haute expression de cette victoire. Chrétiens vaincus de tous les pays, nous accourons à Rome, comme des fils de famille reviennent au château de leurs aïeux ; et quand nous franchissons le seuil de Saint-Pierre, nous sommes consolés et nous chantons victoire.

Au reste je ne suis pas un artiste, et je laisse volontiers les gens de Part gloser sur les détails, Je

conteste pas que la croix grecque est peut-être plus préférable à la croix latine comme sa forme. Mais je dis ce que j'ai prouvé, les transports d'admiration dont j'ai été saisi, et j'affirme que l'homme sensible et sans préjugés, en contemplant cette merveille d'architecture, se sent écrasé par tant de grandeur et de beauté !

L'émotion augmente encore lorsque, après avoir baisé le pied de bronze de saint Pierre, ce pied que les Israélites chrétiennes ont usé, on va s'agenouiller au tombeau des saints Apôtres. C'est là que j'ai versé les plus douces larmes de ma vie.

Les fondateurs de la Rome païenne étaient frères ; mais un fratricide les a divisés pour toujours, et Romulus, nouveau Cain, a fondé l'empire cainique par excellence.

Les fondateurs de la Rome chrétienne étaient Strangers l'un à l'autre. Un fratricide qui était en même temps un assassin les a réunis dans la vie et dans la mort ! Ennemis acharnés, ils sont

tout k coup devenus fr^res, de cette nouvelle et sainte fraternity que J6sus-Christ Stait venu apporter aux hommes; et comme si l'Eglise n'etait pas 6t6 assez solidement assise sur Pierre, Paul est venu s'Stendre k son c6t6, et apporter k la. solidit6 de TSdifice l'appui de sa robuste 6paule I

C'est sur cette tombe glorieuse, inondSe des splendeurs qui descendent de la coupole, que l'on comprend bien l'accomplissement des paroles de J6sus-

Christ : ^^ Tu es Petrus, et super hanc petram sedijicabo Eccledam meam I "

Cefiat solennel de la creation de l'Eglise catholique est 6crit en lettres colossales sur le cercle int6' rieur de la coupole, et forme comme une couronne gigantesque au-dessus du corps de saint Pierre. Je m 6ditais cette grande promesse du Fils de Dieu, et il me semblait le voir planant darfs les hauteurs resplendissantes du d6me, me montrant dans la crypte le corps de son Apdtre, qui sert litt^ralement d'assises k r^difice, et me disant : " Vois, le grand ceuvre est " accompli k la lettre, et ma parole n'a pas failli : " il etait et il est encore Pierre ; sur cette pierre j'ai " bUti mon Eglise, et les portes de Penfer n'ont pas " pr6valu contre elle."

Il me semblait que j'etais transport^ sur le mont Thabor. La grande scfene de la transfiguration repassait dans mon esprit, et j'entendais saint Pierre s'6crier : " Il fait bon d'etre ici, dressons-y trois tentes !"

C'6tait le langage de Phomme, toujours paresseux et lUche, et qui voudrait toe r6compens6 avant d'avoir souffert et travaill6.

Non, Pierre, tu n'étais pas encore digne de reeter sur le Thabor, il fallait lutter, il fallait copabattre, il fallait souffrir, il fallait habiter les prisons de Jerusalem, traverser les mers, souffrir les humiliations, les contradictions, les trahisons, les l^chet^s, toutes les hontes ! Il fallait connaître les cachots de Rome, les cruautés des C^sars, gravir le Janicule comme un

feOME 281

autre Golgotia, et y mourir sur une croix. C'est si ce prix que le Vatican allait devenir pour toi un Thabor.

Ah I Lecteurs, c'est sur cette tombe lumineuse des saints Apôtres que Ton se sent fier d'etre catholique.

AU PALAIS DES CfeSAES.

PRfeS avoir contempit l'apoth^ose du pScheur de Galilee, et les œuvres immortelles qui sont nées de son tombeau, et qui disent ^loquemment quel ?rme de vie y Stait renferm^, j'ai voulu ir ce que Bont devenus les palais des rsecuteurs.

J'ai traverse le Forum oil fureiit amoncel^s tant de ruines qui sortent maintenant de leur tombeau, et j'ai gravi les degrSs qui conduisent au sommet du mont Palatin. C'est un des endroits les plus cel^brea de la t«rre. .

lei vint d'abord Romulus, et sur eette premiere fondation de Rome se sont 6lev4ea BUccensivement les residences de ses rois, de ses consuls et de ses empereurs. Bientflt cea residences out eniprunte son nom k la coUine, et se sont appel^es palais, mot qui etait inconnu dans l'antiquit^, et qui eneuite a pass6 dans touteB les langues modernes,

Mais, k l'origine et jusqu'^ l'empire, cette residence 6tait d'une grande simplieite, et gardait l'enipreinte des vertue austeres des premiers Romains. Le palais dans lequel Auguste lui-mfime naquit et fut

•61ev6, 6tait, dit M. Franz de Champagny, une petite maison avec un humble portique en pierre d'Alba ; point de marbre, point de pav6 somptueux, peu de •tableaux ou de statues ; de vieilles armes, des os de g6ant, un mobilier qui 6tait k . peine celui d'un particulier.

Tib^re et Caligula l'agrandirent successivement, et l'embellirent avec un luxe jusqu'alors inconnu, Ce dernier le relia m^me au Capitole au mpyen d'un pont gigantesque soutenu par des colonnes, qui passait au-dessus du Forum.

N6ron vint, et c'est alors qu'un terrible incendie, dont on l'accusa d'etre l'auteur, ravagea Rome et d^truisit son palais. Il fallut reconstruire, et le fils d'Agrippine puisa dans le tr6sor de l'empire avec une prodigality inouie. Ce qu'il fallait k ce dieu ce n'^tait plus seulement un palais, c'^tait un Oljrmpe. 'Les Edifices s'^levferent, s'6tendirent, couvrirent le mont Palatin, envahirent le Coelius, l'Esquilin et la valine qui les s6pare, et chang^rent le tiers de Rome en un paradis consacr6 k la nouvelle divinity que le S6nat venait de reconnaitre.

Les plus belles statues de la Gr^ce, les plus beaux marbres de l'Asie, l'or et les pierres:pr6cieuses de tons les pays de Tunivers, tons les objets de luxe que l'homme sensuel pent desirer, encombr&rent cette demeure somptueuse, que Ton nomma avec raison la Maison-d'Or.

" En avant de la Maison-d'Or, ajoute M, de Cham-' " pagny, il y a un lac ; autour du lac des Edifices

*' 6pars qui semblent une ville ; entre la fagade et le " rivage, le vestibule oii le maitre de la maison fait " attendre ses clients, c'est-^-dire oH N^ron fait at- " tendre tous les peuples du monde ; et, au milieu,. " le colosse de Neron, haut de cent vingt pieds, d'ar- " gent et d'or ; plus loin, des portiques longs d'un " mill6, k triple rang de colonnes.

" Dans rint^rieur, tout se couvre de dorures, tout " se rev^t de pierres precieuses, de coquilles, de perles. " Les souterrains mtoes sont orn6s de peintures qui " ont rempli si elles seules toute la vie de Partiste " Amulius. Dans les bains, un robinet amene Peau '* de mer ; un autre, des eaux sulfureuses d'Albula.

" Un temple de la Fortune, construit avec une " pierre nouvellement d^couverte, blanche et dia- " phane, semble, les portes ferm6es,^ s'illuminer d'un " jour interieur. Les salles de festin, si multipli^es " et si particuli^rement fastueuses dans les maisons " romaines, ont des votites lambriss6es qui changent " k chaque service, des plafonds d'i voire d'oii tom- ^* bent des fleurs, des tuyaux d'ivoire qui jettent des " parfums ; d'autres, plus belles encore, tournent sur " elles-memes jour et nuit, comme le monde.

" Mais ce sont 1^1 les moindres grandeurs du palais " de N6ron. Voici des lacs, de vastes plaines, des " vignes, des prairies, puis les t^nSbres et la solitude " des for^ts, des vues magnifiques ; au sein de Rome ** et des palais, des daims bondissent, des troupeaux " vont au p^turage. Aussi N6ron est-il presque content cette fois."

Et maintenant, que sont devenus ces somptueux

Edifices ? Il n'en reste plus que d'informes debris, et quelques constructions souterraines qu'on dirait 6tre le tombeau de l'empire romain. Et pourquoi la Providence aurait-elle conserv6 ces edifices ? lis ne rappelaient que d'infemes souverains, tels que N6ron, H6iogabale, Caligula, Claude et autres, qui firent la honte de l'humanite ; ils n'6taient que l'expfession opulente de la richesse, du luxe et de la concupiscence, lis devaient p6rir, et ils ne sont plus.

Les tr^sors artistiques qu'ils contenaient n'ont pas tous et6 d^truits cependant. Le Christianisme les a purifies et transform^s, et de leurs marbres ^croules, les Chretiens ont bUti des centaines d'eglises k la memoire de ceux que les Césars envoyaient a la mort.

- Il y aurait ici matifere k de longues meditations qui feraient mieux apparaltre l'expiation, la purifi- cation et la transformation successives de Rom6' paienne ; mais- nous sommes forces de ne jeter sur tous ces horizons qu'un coup d\ il rapide.

Ces grandes ruines forment aujourd'hui un laby- rinthe dans lequel les plus savants archeologues ne trouvent pas toujours leur chemin.

Ce vaste appartement, nous disent-ils, etait la salle de reception (tablinum), et cette tribune servait ^- l'empereur dans les assemblees publiques. A droite, s'ouvrait sans doute la basilique de Jupiter, tsiui de fois mentionn^e dans les actes des martyrs ; c'est dans cette tribune que siegeaient les juges ; c'est ici que l'Empereur pretendait rendre la justice en envoyant les Chretiens k la mort.

Voici le peristyle, dallé de marbres et décoré de colonnes, et au-dessous les Bains de l'Avie[^] qui ont conservé leurs fresques et quelques dorures.

Voilà la salle[^] à manger (triclinium) ; à côté, le nymphonai et plus loin l'Abditio, destin[^]ée aux exercices déclamatoires.

Mais à quoi bon nous arr[^]êter si ces^{*} fontaines ?

. Remontons au sommet du Palatin, alors nous assisterons à l'ombre de ce joli bouquet d'arbres qui plonge ses racines dans la demeure des Césars, et regardons devant nous.

À nos pieds s'étend le Forum avec son antique sacralité en partie déblay[^]ée, et les débris de ses portiques, où le citoyen romain passait presque toute sa vie.

À gauche, s'élève le Capitole, siège de la puissance et de la gloire ! À droite le Colisée, monument de la luxure et du plaisir ! Remarquez que le Forum, où s'agitait le peuple romain, est en bas, au pied des deux monts Palatin et Capitolin, et que le Colisée seul est au même niveau.

Il y a dans cette étrange disposition des lieux un tableau dont le sens est profond et vrai. La richesse et le luxe, représentés par le palais des Césars, et la puissance, dont le Capitole était l'expression, se trouvaient sur des montagnes, au-dessus du peuple ; il les voyait, mais il n'en pouvait jouir. Le plaisir seul était à sa portée, et le Colisée lui était ouvert.

Les Césars jouissaient de tout à la fois. Mais on

se rappelle qu'ils n'en avaient pas longtemps, et qu'après un règne éphémère, un crime ou une catastrophe venait soudainement mettre fin à leurs jouissances.

Ah ! lecteurs, je vous- souhaite tous de voir un jour ce petit coin de terre où tant de siècles sont venus Jeter tant d'éléments, dont nous cherchons en vain la trace dans la poussière de ces débris, mais dont nous retrouvons le récit dans l'histoire universelle.

Le Capitole, qui nous domine, la roche Tarpeienne, que nous apercevons au-dessus des toitures vieilles, le Forum, qui s'étend à nos pieds avec ses mines innombrables, dont on recherche l'architecture et la destination avec tant de curiosité, nous montrent comme dans un tableau toute l'histoire de Rome avant Jésus-Christ.

Au pied du Palatin, en face de nous, Marc de Titus nous raconte l'histoire du peuple juif, sa destinée lamentable, et la destruction de Jérusalem, la ville coupable du Deicide !

À notre droite le Colisée, l'immense amphithéâtre de Vespasien, remet sous nos yeux la lutte surhumaine du christianisme contre le paganisme, l'époque des persécutions et des martyrs ; et, tout près, Marc de Constantin, qui proclame le triomphe définitif de la Foi.

Dans les arènes reparait encore le dualisme de Rome, l'esprit chrétien succédant à l'esprit païen, s'emparant de ce squelette colossal pour le purifier,

et convertissant en chemin-de-croix l'enceinte qui fut le Calvaire de tant de saints.

En descendant du Palatin, jetons un dernier regard vers la droite, sur ce grand chemin qui en contournant la base, passe sous l'Arc de Titus, et traverse le Forum pour gravir le Capitole : c'est la Voie Triomphale. C'est la route que suivaient les triomphateurs, au retour de leurs glorieuses expéditions, trainant derrière leur char les malheureux rois qu'ils avaient vaincus. Arrivés au pied du Capitole, les vainqueurs et les vaincus se séparaient, ceux-là pour monter au Capitole, où le triomphe s'achevait, ceux-ci pour entrer sous terre, dans la prison Mamertine, et pour y aller.

Un jour, un obscur pêcheur venu des rives du Jourdain y fut jeté par l'ordre de l'empereur Néron, et ce que les grands hommes de guerre, tels que Jugurtha, Vercingétorix et tant d'autres, ne renfermaient comme lui dans cette prison, n'avaient pu faire, cet inconnu le fit. À sa parole une eau merveilleuse jaillit des flancs du Capitole, et ce filet d'eau creusa une faille où la puissance des Césars allait s'effondrer.

Le plus grand vainqueur qui ait parcouru cette voie Triomphale, ce n'est donc pas Titus, ni Trajan, ni Marc-Aurèle, ni même César ; c'est Pierre ! Et quand je le vois dans ce cachot dont la voûte est le Capitole même, siége de la puissance romaine, il ne m'apparaît comme un autre Samson, branlant et renversant non pas seulement les colonnes d'un temple, mais les assises mêmes du plus grand empire que le monde ait connu.

Sur le sommet du Capitole, au-dessus de la tête du prisonnier galiléen, s'élevait aussi un temple plus beau et plus grand que celui de Baal, consacré au plus puissant des dieux, Jupiter. Le nom et le souvenir de Pierre le firent crouler ; mais ses marbres et ses colonnes ont servi à construire l'église de Vierge Cœli, l'autel du

del a ainsi remplacé l'autel du prince des demons, et c'est au sommet du Capitole qu'il a été dressé, pour mieux attester à la face de l'univers la ruine de la puissance des bourreaux et le triomphe du prisonnier. %

LE CAPITOLE

Le Capitole n'est pas moins célèbre ni moins riche en souvenirs que le Palatin. Depuis l'origine de Rome, on l'a toujours considéré comme le centre de sa puissance, comme le sommet de sa grandeur.

C'est ici que siégeait pendant des siècles le Sénat romain, cette illustre assemblée qu'aucune chambre populaire n'a égalée depuis. Les pouvoirs de ce Sénat [étaient immenses, et Ton ne "saurait guère exagérer l'influence qu'il a exercée sur les destinées du monde.

C'est ici que se tenait le fameux temple de Jupiter, et que le Sénat et le peuple venaient offrir des sacrifices, tantôt pour demander la protection des dieux dans les grands périls de la puissance romaine, tantôt pour rendre grâces de quelque grande victoire.

Le Capitole avait deux sommets, sièges des deux pouvoirs, religieux et militaire, qui faisaient la force de Rome : la Roche Tarpeienne, couronnée d'une citadelle, et le rocher qui servait d'assises au temple consacré à Jupiter Très-Bon et Très-Grand : Optimo Maximo, Entre les deux s'étendait le Forum

repr6sautant le pouvoir civil, et contenant les archives du S6-nat, qui y tenait ses stances.

II en fut ainsi jusqu'^l l'6poque de Constantin. C'est du Capitole que partaient les arm6es invincibles qui, lanc6es dans de^exp6ditions toujours plus lointaines, reculaient sans cesse les limites du monde civilis6. C'est au Capitole qu'elles revenaient, apr6s avoir vaincu les ennemis de Rome, et soumis k son empire quelque nouvelle province.

Au portique du temple venait aboutir la voie Triomphale, vers laquelle semblaient converger toutes les routes de l'univers, et dans les jours de triomphe tout le mont Capitolin se couvrait d'une foule immense, comprenant les pontifes, les pr6tres, et tous les grands personnages civils et militaires de Rome.

Apr6s s'^tre d6roul6e, avec une pompe dont on se ferait difficilement une id6e juste, le long de la voie Appienne, la procession franchissait la porte du m6me nom, d6filait sous les arcs de triomphe qui ornaient la voie, montait lentement au Capitole, et venait se ranger en face du temple de Jupiter, dont elle inondait les parvis.

Un jour, le triomphateur se trouva ^tre un des grands g6n6raux de Rome, nomm6 Placidus, revenu de la Perse avec ses legions victorieuses. Arriv6 k la porte du temple, il descendit de son char dor6, trait6 par quatre chevaux blancs, mais il refusa d'entrer. Il 6tait chr6tien, et ne voulait plus sacrifier k Jupiter.

La pluie, tombant du ciel sur le pinacle du temple et le recouvrant en cendres, n'eut pas produit une commotion plus grande dans la foule.

Comment ! se disait-on, cette detestable superstition deschrétiens en est-elle donc arrivée ? Elle envahit donc tous les rangs de la société ? Elle se glisse donc dans toutes les classes ?

La nouvelle se répandit avec la rapidité télégraphique dans l'immense assemblée, et y souleva de bruyants murmures. En un instant, le vainqueur que l'on venait d'acclamer, le conquérant dont on célébrait les victoires, devint un objet de mépris et de haine, et de toutes parts retentit le cri terrible : " Mort aux chrétiens ! "

Le général fut conduit devant l'empereur, qui lui avait donné un grand banquet la veille, et après avoir résisté à toutes les menaces et à toutes les promesses, il fut renfermé dans la prison Mamertine, en attendant qu'il fût livré aux bêtes. C'est au Colisée que nous le retrouverons.

Bien des scènes de ce genre se renouvelèrent sur ce mont du Capitole, jusqu'au jour où l'on vit le Sénat lui-même tout entier proscrire le culte des faux dieux, et proclamer le christianisme " la religion " du Sénat et du Peuple romain. ^ ^

" C'est alors, chantait le poète Prudence, que l'on

* vit ces Pères vénérables, les plus brillantes lumières

" du monde, la noble assemblée des Catoles, dé-

" pouiller les insignes de l'antique sacerdoce, et se

** revêtir humblement de la robe blanche des catéchismes. "

La grande révolution sociale et religieuse était accomplie. Rome cessait d'être la maîtresse temporelle du monde, et en de-

venait la reine spirituelle. Elle échangeait sa couronne contre la tiare, et songeait contre la houlette du Pasteur universel.

Sortis on ne sait d'où, poussés par je ne sais quel souffle invisible, les Barbares accouraient vers elle pour la détruire ; mais du moment qu'ils en étaient devenus les vainqueurs, ils pliaient les genoux devant sa puissance mystérieuse, et recevaient en échange du nihil qu'ils lui avaient fait le double don de la foi et de la civilisation.

Bien différente de l'islamisme qui devait plus tard. imposer ses croyances par la force de l'épée, l'Eglise Romaine, par la seule force de sa parole, brisait l'épée de ses vainqueurs, et les amenait humbles et repêchés à ses pieds.

Sous les coups des Huns, des Vandales, des Hérules et des Ostrogoths, la Rome païenne, la grande prostituée, qui avait commis tant de crimes, et vu le sang de tant de martyrs, voyait tomber ses monuments et ses temples. Mais de leurs ruines s'élevait, la Rome chrétienne, celle qui allait conquérir la domination spirituelle du monde, et mériter le nom de Ville-Eternelle.

C'est ainsi que fut mutilé et dépouillé par Genséric le temple de Jupiter Capitolin, et que de ses débris

fut plus tard construite une église chrétienne, qui s'appela d'abord Sainte-Marie du Capitole, et qui porte maintenant le nom de Sainte-Marie in Ara Coeli, Les vingt-deux colonnes qui en divisent les nefs doivent avoir appartenu au temple païen, en grande partie.

La troisième à gauche porte cette inscription : *in saculo Augustorum*, ce qui indiquerait qu'elle provient soit du Palais des

C6sars, soit de quelque appartement imperial, dependant du temple.

Cette ^glise, oii se trouve le tombeau de sainte H^lsne, est pleine de souvenirs, et les dalles en sont form^es de pierres tumulaires.

Vis-^-vis l'entree de la sacristie est la chapelle circulaire de VArA Coeli, qui a donn6 son nom k l'eglise, et qui, suivant la tradition, serait bdtie au lieu mtme oil Von croit que la trh sainte Vierge Ma/rie, tenant son Fils entre ses bras^ se fit voir d, Vempereur Auguste dans le del, au milieu d^un cercle d^or. Ainsi le dit l'inscription de la frise.

Cette tradition eSt trSs ancienne, et regoit une certaine autorit^ de plusieurs r^cits plus ou moins historiques et plus ou moins l^gendaires. Suivant les uns, consult^ par Auguste pour savoir quel serait aprfs lui le maltre du monde, l'oracle d'Apolon aurait refuse de r^pondre, puis enfin aurait dit : " Un enfant h6breu, Dieu lui-m6me et maitre des " dieux, me force k quitter la place et k rentrer tris- " tement dans les enfers. Desormais. retire-toi done " sans r^ponse de mes auteis." A la suite de cet

oracle, Auguste aurait fait 6riger dans le temple de Jupiter Capitolin un autel portant cette inscription : " Ara primogeniti Dei,^^ " autel du premier n6 de " Dieu."

Suivant les autres, ce serait la Sibylle de Tibur qu'Auguste aurait consult6e ; et aprSs trois jours d'attente, la sainte Vierge lui aurait apparu.

Quelque large que soit la part de la Mgende dans tous ces r6cits, il doit y avoir au fond quelque chose de vrai. Sans doute on

ne peut ajouter foi aux predictions des oracles et des sibylles ; mais ne doit-on pas les consid6rer comme des traditions, remontant soit aux veritables propheties bibliques, soit si la r6v6lation primitive ?

Quoi qu'il en soit, cet autel du ciel, remplaçant celui de Jupiter, a consacré la transformation chrétienne du Capitole, et grandi l'int^r^t qui s'attache k cette coUine renou6e. Son Erection a mis le sceau k l'accomplissement des propheties sibyllines, et t6moigne que Venfant hebreu, le Christ, a bien remplac6, non seulement Auguste, mais Jupiter et tous les dieux de POlympe.

LE8 CATACOMBEfl.

a dit que Rome est un grand mus^e, t rien n'est plus vrai. Nulle autre n'offre autant de Bujets d'^tude i quaire et k l'artiate.

a Rome n'est pas seulement le plus

it le plus int^ressant musfe du monde

; elle fotme en quelque aorte une

immense basilique dont les Catacombes aont la crypte.

Etudiez la Ville-Eternelle comme mus^e, et vous y lirez toute l'histoire de l'Art. Etudiez-ia comme basilique, et voua apprendrez toute l'histoire eccl6siastique depuis l'origine du christianisme jusqu'A no8 jours.

Tou3 les siScles out laissS R leur ineffa^able empreinte. Avant de briller au grand jour, l'Eglise y vivait et grandissait sous terre. Elle y creusait ses fondations dans le tuf ; elle y enfouissait ses Saints et ses Martyrs, qui, comme autant de Pier res, devaient servir d'assises i l'edifice ; elle y appuyait ses piliers et ses colonnes,

en attendant qu'elle pût, quelquefois plus tard, lancer dans les airs ses coupoles et ses tours.

Les Catacombes forment une ville souterraine, en

dehors des portes de Rome, formée de rues étroites, profondes, généralement droites et se croisant en tous sens. De chaque côté de ces ruelles, le tuf forme un mur dans lequel sont creusées des niches horizontales, où les morts sont couchés les uns au-dessus des autres. Cimetière vient d'un mot grec qui signifie dortoir, et c'est la doctrine chrétienne que la mort n'est qu'un sommeil, et qu'un jour sonnera l'heure de l'universel et suprême réveil. Mais aucun cimetière n'a cette apparence de dortoir à l'égal des catacombes. Les couches funéraires ressemblent à des lits, et ils sont superposés le long des galeries comme ceux des cabines de nos steamers. Elles sont réparties dans divers compartiments qui forment comme autant d'écrins de la mort, dont les bijoux sont des martyrs.

Une sainte a vu, dans une vision, les catacombes semblables à un jardin magnifique. C'est bien cela, et les semences qui y furent déposées ont produit des fleurs et des fruits incomparables.

Le Christ a été trois jours dans le tombeau ; l'Eglise, son épouse, y a passé trois siècles, après lesquels Jésus lui a crié, comme autrefois à Lazare : Veni forth, sortez dehors ; et l'Eglise s'est levée de terre, et elle a conquis le monde.

L'histoire du christianisme est donc écrite dans cette crypte immense, et malgré de nombreuses lacunes à jamais regrettables, les tombeaux, les autels, les inscriptions tumulaires qu'on y a retrouvés nous en retracent les grandes lignes.

Les tombeaux en général expriment le silence définitif, l'évanouissement final de toute joie, de tout bonheur, de toute vie. Mais les tombes chrétiennes ont encore une voix qui parle d'une seconde vie, meilleure et plus durable que la première. À côté de la vie temporelle terminée, elle montre la vie éternelle. Ce contraste est frappant lorsque l'on compare si Rome les sépulcres païens aux tombeaux Chrétiens, où se trouve généralement représentée la messagère de l'Espérance, l'Immaculée colombe du déluge, portant le rameau d'olivier. En se posant sur le cercueil du «Tusté, comme sur une Arche libératrice, la colombe annonçait qu'au moment où le temps baisse, pareil aux flots d'une mer qui se dessèche, le sommet des collines éternelles commence à paraître.

Il y a dans les Catacombes des galeries mortuaires qui sont restées fermées pendant près de quinze siècles. C'est peut-être le seul endroit au monde où la paix du tombeau ait été respectée si longtemps, et n'importe où ailleurs, on n'a pu observer aussi exactement le travail de la mort sur le corps humain. .

Mgr Gerbet rend compte de ces observations dans une page curieuse et pleine d'intérêt, que je veux citer : ** Regardez d'abord ce squelette ; s'il est bien " conserve, malgré tous ses siècles, c'est probable- " ment parce que la niche où il a été mis est creusée " dans un terrain qui n'est pas sec. L'humidité, qui " dissout tant d'autres choses, durcit les ossements, " en les recouvrant d'une croûte qui leur donne plus " de consistance qu'ils n'en avaient, lorsqu'ils étaient " les membres d'un corps vivant.

" Mais cette consistance n'en est pas moins un pro- " gres de la destruction : ces ossements d'homme " tournent k la pierre. Un peu plus loin, voici une " tombe dans laquelle il y a une lutte entre la force " qui fait le squelette, et la force qui fait la poussière : " la première se défend, la seconde gagne, mais lentement. Le combat qui existe en vous et en moi, " entre la mort et la vie, sera fini, que ce combat " entre une mort et une mort durera encore longtemps.

" Dans le s^pulcre voisin, tout ce qui fut un corps " humain n'est déjà pliis, except^ une seule partie, " que recouvre une esp^ce de nappe de poussière, un " peu chiffonné, et déployé comme un petit suaire " blanchâtre, d'où sort une tête.

" Regardez enfin dans cette autre niche : U, il n'y " a décidément plus rien que de la pure poussière, " dont la couleur même est un peu douteuse, k raison " d'une U^ve teinte de rousseur. Voilà donc, dites- " vous, la destruction consommée I pas encore. En y " regardant bien, vous reconnaîtrez des contours humains : ce petit tas, qui touche k une des extrémités *' longitudinales de la niche, c'est la tête ; ces deux " autres tas, plus petits encore et plus déprimés, placés * ces parallèlement un peu au-dessous, k droite et k *' gauche du premier, ce sont les épaules ; ces deux " autres, les genoux. Les longs ossements sont représentés par ces faibles traînées, dans lesquelles vous " remarquez quelques interruptions.

" Ce dernier caïque de l'homme, cette forme si " vague, si éfiacée, k peine empreinte sur une poussière a peu près impalpable, volatile, presque trans-

" parente, d'un blanc mat et incertain, est ce qui " donne le mieux quelque idée de ce que les anciens " appelaient une ombre. Si vous introduisez votre " tête dans ce sépulcre pour mieux voir, prenez " garde : ne remuez plus, ne parlez pas, retenez votre " respiration. Cette forme est plus fragile que l'aile " d'un papillon, plus prompte à s'évanouir que la " goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe au " soleil ; un peu d'air agité par votre main, un souffle, " un son deviennent ici des agents puissants, qui " peuvent anéantir en une seconde ce que dix-sept " siècles, peut-être, de destruction ont épargné. Voyez, vous venez de respirer, et la forme a disparu. Voilà " la fin de l'histoire de l'homme en ce monde."

Et Ton voudrait que ce fût tout, et qu'il n'y eût pas un autre monde ?

Non, non ; il faut qu'une vie meilleure couronne les catacombes de celle-ci, comme les splendeurs de Saint-Pierre ont couronné l'obscur tombeau du pêcheur de la Galilée.

-.JS^^

ES Catacombes n'ont pas été seulement le émetteur des premiers chrétiens, elles ont été le berceau du christianisme ; car elles ont servi de refuge contre la persécution, et furent les premiers temples du vrai Dieu sur la terre d'Occident. Sous leurs voûtes sombres ont été dressés les premiers autels où les disciples de Jésus célébraient et entendaient la sainte messe.

L'Eglise dans les Catacombes, c'est Jésus dans la grotte de Bethléem, tandis qu'au Vatican, elle rappelle son divin époux sur le Thabor. Ces vues générales nous paraissent plus frappantes,

quand nous pourrons ^tudier plus en detail ces Stapes mgmo-
rables de la. vie de l'Eglise.

Mais je veux, sans plus tarder, vous conduire aujourd'hui sur
scm Calvaire, je veux dire au ColisSe,-

Lorsque je vis pour la premiere fois ce monument colossal, l'e-
tonnement, l'admiration et une esp^ce de stupefaction
s'enpar&rent de tout mon gtre. Ijes sentimenta les plus divers,
le^ images les plus varices, les Amotions les plus puiesantes
vinrent m'assaillir en m6me temps.

804 ROMII

Get entassement gigantesque de marbres travertins Ine fit
songer d'abord que j'avais sous les yeux les ruines de l'Antique
Tour de Babel, dont Dieu avait foudroy^ les ouvriers, et dont les
Stages superposes s'6taient 6croul6s sur tout un monde d^truit.

L'instant d'aprSs, il m'apparut comme une immense nef en
naufage et d^sempar^e. C'^tait le navire qui portait toute la so-
ci6t6 paienne, aux mto duquel flottaient les pavilions de tous les
peuples, que les puissants de la terre commandaient, et qui
s'avangait invincible sur Poc^an des Ages ; tout A coup ce navire
formidable 6tait venu s'echouer sur le rocher de Pierre, et ce
n'^tait plus qu'une carene abandonn^e.

Cette image fit bient6t place ^ une autre. Je crus voir un
monstre recourb6 sur lui-m^me, enroulant ses anneaux im-
menses dans la poussie^re des siScles, et cuvant les horribles fes-
tins de chair humaine que les Cesars lui ont donnas tant de fois.

II me fit horreur, mais je me rappelai aussit6t que toute tache
est lav6e dans le sang du sacrifice. Je le vis arros6 du sang que

des milliers de martyrs ont répandu dans son enceinte, et ses pierres innombrables, et la poussière de son arène me semblent autant de saintes reliques.

C'est alors que cette poésie a jailli de mon cœur spontanément :

On dit que le boa, le grand serpent d'Afrique, Quand il est bien repu de chair vive et de sang, Se recourbe et s'endort d'un sommeil lethargique En serrant les anneaux de son orbe impuissant j

Quand je te vois gisant sur ton lit de poussière, Immense Colosse aux arceaux surannés, Je me dis que sans doute, ô grand monstre de pierre, Tu cuves les festins que César t'a donnés I

Hélas ! il t'a servi tant de chair virgine, Versé tant de sang pur pour apaiser ta faim, Que tu n'as pu survivre si l'orgie infernale Et que ton lourd sommeil n'aura jamais de fin !

Eternel monument de haine et de luxure, Je suis à ton aspect tenté de t'exécuter ; Mais le sang des martyrs a lavé ta souillure, Et quand je viens à toi, c'est pour te vénérer !

Je le baise en pleurant ton marbre séculaire, Et, tremblant de respect, d'amour et de terreur, Je pétrirais mon pain de ta sainte poussière, Si j'en puisais un sang qui me rendrait meilleur !

Je m'approchai, et les proportions du colosse grandirent encore. C'est une montagne de pierre, admirablement construite, un chef d'œuvre d'architecture, dans lequel Part a donné la mesure de sa puissance, et où se trouvent réunies la grandeur, la majesté, l'ordre, la symétrie et l'élégance.

Non seulement dix-sept siScles n'ont pu le d6truire, mais tons les progr^s r6alis6s depuis n'ont pu rien faire d'aussi parfait comme amphith^toe.

J'entrai dans ParSne, dans cette ar^ne oii tant de martyrs sont tomb6s sous la dent des b^tes fauves, aux cris d'autres b^tes fauves qui gouvernaient alors le monde. Je la traversai en tremblant, croyant k

chaque instant qu'en foulant ce sol. sacr6 mon pied allait en faire jaillir du sang.

Mes regards s'arr^terent sur ces innombrables gradins oii venaient s'asseoir cent mille spectateurs de toutes classes, de tous rangs, pour repaltre leurs yeux de scenes sanguinaires.

L^ sont encore visibles et peuvent ^tre parfaitement distingues les degr6s mieux places et plus larges o\\i venaient tr6ner dans toute leur magnificence les empereurs et leur suite.

. De chaque c6t6 s'etendaient les sieges des s6nateurs, des chevaliers et des simples citoyens romains.

Jusqu'au 1874, une grande croix s'^levait au milieu de Par^ne, et les stations du Chemin de la Croix 6taient*rangees autour. Mais le nouveau gouvernement n'aimait pas ces momeries catholiques. Il a fait enlever tout cela, et ses piocheurs s'occupent k creuser l'arSne. D6j^ la moiti6 a 6t6 enlevee, et Ton aperçoit au-dessous, des murs de briques et des canaux o\\i croupit une eau stagnante.

O profanation ! C'etait une si belle idee d'avoir transform^ en chemin de croix cette enceinte oii tant de Chretiens avaient souffert la mort pour le Christ!

C'était si consolant de voir la croix se dresser triomphante, glorieuse, entourée d'adorateurs prosternés, dans ce même lieu où tant de puissants avaient lutté contre elle !

Mais ce signe du chrétien offusque les yeux des matrones du jour, et ils préfèrent contempler au fond de l'arène un cloaque fétide divisé par des cloisons de briques !

L'histoire du Colisée est une des plus dramatiques que l'on puisse raconter, et elle n'est pas finie. Car l'antique monument est toujours debout malgré ses dix-huit siècles, et Ton ne sait pas quelles seront ses futures destinées.

On assure que plus de trente mille ouvriers y travaillaient pendant huit ans, et que le colosse, commence sous Vespasien, ne fut terminé que pendant le règne de Domitien.

L'immensité et la magnificence de ses proportions, l'harmonie de ses trois grands Stages d'arcades appartenant aux trois ordres de l'architecture grecque, et se dressant au-dessus des sept colonnes et de tous les autres Edifices, ses vastes galeries intérieures, ses innombrables gradins de marbre, ses antres rayonnants et ses sombres souterrains, en font une merveille que n'égale pas les pyramides d'Egypte.

Quel spectacle ce devait être que de voir cette montagne de marbre resplendissant au soleil, creusée à l'intérieur comme un immense cratère, pavée de pavillons de toute couleur, ombragée de tentures peintes où venaient se jouer les rayons du soleil à une hauteur vertigineuse, installant sur ses gradins cent mille spectateurs, et leur donnant en spectacle des combats de gladiateurs, des éborgnements d'esclaves, des courses de charriots,

des r^gattes de bateaux, ou des liartyres cruels que souvent les lions et les

tigres ne voulaient pas ex6cuter, mais que des homines encourageaient et applaud issaient.

Quel architecte a done 6lev6 ce g6ant de marbre ? Quel g^nie a su combiner dans cette oeuvre hercu- 16enne la masse et r616-gance, la force et la beaults, les exigences du public et celles de Fart ?

Chose 6trange I Un mystSre enveloppe ce problSme historique. Autour du nom de ce grand artiste, les voix de Rome sont rest^es muettes, et Martial, qui cel^bre et chante le Colis^e dans des vers enthousiastes, et qui Pavait vu construire, n'g^ pas un mot d'61oge pour Farchitecte.

II s'extasie devant cette merveille d'architecture, mais il tait m^me le nom de l'artiste. Rome qui divinisait le plus scel^rat de ses empereurs, et qui couvrait la voie Appienne et ses places publiques, de monuments en l'honneur de ses citoyens plus ou moins illustres, n'a pas elev6 une colonne, n'a pas fait graver la moindre pierre i la m^moire de celui qui l'avait dot^e de son plus imp^rissable monument.

D'ou vient done cette conspiration du silence ?

L'architecte du Colis6e 6tait-il done un de ces grands criminels dont on doit taire le nom aux generations futures, et dont la honte doit faire oublier le g6nie ?

Heias I oui, il etait coupable d'un crime qu'on ne pardonnait pas alors, et pour le ch^timent duquel, on ne se lassait pas d'inventer de nouveaux supplices — il 6tait Chretien !

Comment l'6tait-il devenu ? Quelle vie avait-il
men6e et comment mourut-il ? L'histoire ne nous a
transmis k ce sujet aucun detail. Tout ce que l'on
" ^ salt, c'est qu'il s'appelait Gaudentius, et qu'il fut
martyris6. s '

Les savants, les antiquaires ont longtemps cherch6 dans les
archives antiques, dans les -vieux parchemins, sur les murs du
Colis6e, et dans toutes les inscriptions monumentales le nom du
grand architecte, mais pendant dix-sept siScles, toutes les re-
cherches ont et6 vainea.

C'est par hasard qu'en faisant des fouilles, dans les cata-
combes de sainte Agn^s, on a d&ouvert une tombe grossiere,
portant une inscription qui a r6v6l6 au monde le nom d^sormais
illustre de l'architecte du Colis^e.

On pense qu'il fut le premier chr^tien qui arrosa de son sang
le monument que ses mains avaient b^ti I

M % C'est ainsi que Rome lui payait sa dette de recon-
naissance. X ville ingrate, combien d'autres, parmi tes plus
illustres enfants, ont regu la m^me recompense apr^s avoir
consacr6 leur vie k ta prosperity et k ta gloire !

Un jour, on vit entrer dans cette arSne un de ses
g6n6raux les plus illustres, qui avait promen6 sur la
terre africaine et jusque dans PAsie son arm6e triom-
phante. C'6tait Placidus, que j'ai dejsl nomme, et que

L'Eglise honore sous le nom de saint Eustache. On

lui avait fait une ovation princière, et il avait partagé

les honneurs du triomphe avec l'empereur Adrien. On l'avait acclamé comme le Sauveur de la patrie, et il l'était en effet. Mais ses services, ses exploits, ses fatigues, ses campagnes glorieuses, ses blessures, qui ne lui avaient laissé que le plus pauvre de son sang, tout fut oublié, du moment qu'il eut osé dire à l'empereur ces paroles fatales : Je suis chrétien.

Les quelques gouttes de sang que quatre-vingts ans de vie pénible lui avaient laissées, on voulut les lui ravir, et c'est pour cela que des licteurs l'amenaient enchaîné dans l'arène.

A ses côtés se tenaient ses deux fils, soldats de Rome comme lui, et qui l'avaient suivi dans ses dernières campagnes, ainsi que sa vaillante épouse, aimante et fidèle jusqu'à la mort. -

Et l'empereur dont le trône avait été sauvé par ce général était assis, portant un sceptre d'ivoire et une couronne d'or ; et il osait donner l'ordre de faire venir les bêtes féroces !

Deux lions et quatre ours bondirent dans l'arène.

Mais en face des martyrs ils s'arrêtaient, et se mirent à gambader autour sans les toucher. Un des lions s'approcha même du général, et voulut mettre sa tête sous le pied du héros.

" Aiguillonnez les bêtes, crièrent l'empereur, et les grands, et le peuple." Mais les animaux se ruèrent sur leurs gardiens et les chassèrent de l'arène.

D'autres bêtes furent amenées ; mais toutes vinrent lécher les pieds des saints.

Que va donc faire César ? Comment réussira-t-il à t^hmoigner sa reconnaissance à son fidèle g^én^éral, au sauveur de la patrie, si les b^étes f^éroces refusent de l'assister ?

Le cas est prévu, il a été à sa disposition un animal plus terrible que les lions ; c'est un boeuf de bronze dans lequel les victimes sont renfermées et brûlées à petit feu. C'est à ce monstre que le général et sa famille furent livrés. C'est dans ses flancs qu'ils rendirent leurs âmes à Dieu ; mais quand, après trois jours, on les en retira en présence de l'empereur, leurs corps ne portaient aucune trace de feu ; ils exhalaient une odeur embaumée, et semblaient reposer d'un paisible sommeil.

Un autre jour ce n'était plus seulement un g^én^éral et sa famille qui venaient au Colisée payer de leur vie la peine de leur foi en Jésus-Christ. C'étaient deux cent soixante soldats, que l'on y traînait sans forme de procès, sur les ordres de l'empereur Claude, et que de nombreux archers échelonnés sur les gradins de l'amphithéâtre, tuèrent à coups de flèches.

Ce massacre fut horrible, et quand ces malheureux soldats, qui avaient tant combattu pour la fortune de Rome ne furent plus qu'un monceau de cadavres, on en fit un bûcher et l'on y mit le feu.

Heureusement que ces horribles spectacles se répétaient bien des fois, depuis saint Ignace jusqu'à Almachius, qui fut le dernier martyr du Colisée, après Constantin.

O vieux Titan de pierre, continue d'accomplir la

rude pénitence que font mériter tes fautes. Plus tu t'affaisses sous le poids des années, plus tes rides se creusent, et plus ton

front me semble vénérable et purifié.

ir

DANS LES EXJINEa

à des voyageurs auxquels les ruines disent rien. S'ils ont en même temps l'heur de ne pas aimer les figures et de posséder aucune connaissance artistique -- Rome leur paraît nécessairement une brève ennuyeuse.

Le plus souvent ils n'osent pas le dire, pour ne pas paraître insensibles aux beautés de l'art; mais leur désapprobation perce à travers les formules banales de leur admiration, et quand ils ont consacré quelques jours à la Ville-Eternelle, ils vont passer des semaines à Naples, qui leur plaît davantage.

Ces choses qui déplaisent le plus à ces voyageurs sont précisément celles qui font merveilles, Je ne me tasse pas d'aller des églises aux mines, et des ruines aux églises, de la vie à la mort, de la mort à la vie. Car c'est là le dualisme étonnant qui frappe constamment le regard dans Rome. Une ville morte et une ville vivante, un passé évanoui mais dont les "débâcles parlent encore, et un présent plein de vie et de promesses d'avenir.

Les ruines de Rome sont immenses, et chacune a sa physiognomie propre et son cadre bizarre.

Les unes sont étendues plates-mêmes à la surface du sol; les autres rangées avec symétrie au fond des fouilles et des caveaux: que l'horrible pioche municipale a creusés.

Celles-là dorment abandonnées dans un quartier désert, au milieu d'une solitude qui les rend plus poétiques; celles-ci

forment la crypte d'une eglise, le portique d'un palais, ou la facade d'une miserable 6choppe.

Dans les quartiers les plus sales, au coin de ruelles abjectes, vous rencontrez des boutiques de bric-^brac avec de vieux murs oii sont encastr6es des colonnes admirables, d6bris de quelques vieux temples paiena.

Ici votre pied heurte un fragment de marbre oii se lit encore un jDout d'inscription ; \k c'est un trrongon de colonne qui sert de borne au coin d'une place publique.

Rome est pleine de ces contrastes, et j'y trouve un charme incomparable. J'ai vu des chSvres brouter les herbes entre les marbres du perron de Saint-Jean de Latran. Du tombeau des Scipion, j'ai chass6 des moutons qui s'y 6taient mis k l'ombre, et qui se croyaient bien chez eux. Sur la Roche Tarp6ienne, une servante sarclait des 16gumes.

II y a ici tant de grands souvenirs, que le romain en est en quelque sorte blas6. II ne se laisse plus 6mouvoir par la pens6e que le sol oi il travaille et gagne p6niblement sa vie, fut jadis foul6 par les maltres du monde. Vous lui prouveriez qu'il a dans

les veines du sang des C^sars qu'il n'en serait pas plus fier.

Mais les ruines romaines produisent une impression bien differente siir l'etranger. Quand je vais tn'asseoir au somniet du Palatin, j'oublie tout, meme les heures qui s'ecoulent, et je m'absorbe dans une reverie vague et pleine de charmes que jje ne saurais d^crire.

La solitude et le silence qui rfegnent autour .de moi m'enivrent. Les arbustes verts, les plantes grimpautes, les fleurs vi-

vaces qui croissent au milieu des marbres ecroules de la Maison d'Or, cette ^ternelle jeunesse rev^tant la decrepitude des ceuvres humaines, ces fClts de colonnes muets et qui auraient tant de choses k raconter, ces fragments de murs, de fresques, de mosaïques, enfouis sous terre, et au-dessns desquels un jardinier cultive en sifflant ses tub^reuses et ses marguerites ; tout cet ensemble etonnant de rapprochements et de contrastes, conspire h. faire passer dans mon esprit un monde de pensees que je me sens impuissant at noter.

EUES me viennent en foule ; mais elles sont vagues, indecises, et je ne puis pas plus les analyser, que je ne pourrais peindre les physionomies varices d'une multitude.

O marbres couches dans la poussi^re, 6 colonnes et chapiteaux que les temp^tes humaines ont renversés, relevez-vous et prenez la parole ! Racontez-moi votre histoire, votre grandeur et votre ruine, vos gloires et vos humiliations, vos crimes et votre ch^ti-

ment. Dites-moi ce que vous avez vu depuis C6sar jusqu'a N6ron, depuis Neron jusqu'aux invasions des barbares.

Parlez-moi surtout de ce pauvre p^cheur de la Galilee que vous avez dii voir circuler dans le Forum, annongant un Dieu nouveau qui allait renverser Jupiter.

N'avez-vous pas entendu parler saint Paul ? N'estce pas qu'il 6tait eloquent ? Quels 6clairs devaient lancer ses yeux ! Quels 6clats de voix devaient sortir de sa bouche quand il s'ecriait k la face de N6ron : La parole de Dieu ne s'enchaîne pas ! Vous ^tiez 1^, debout, quand des soldats romains entraîn&rent sur la voie triomphale, pour les jeter dans la prison Mamertine, ces deux

hommes que personne ne connaissait, et qui dans la r^alite
etaient pourtant les deux grandes gloires de l'avenir !

De ces hauteurs vous avez vu leurs disciples attaches k des po-
teaux et transform^s en flambeaux pour 6clairer les rues de
Rome... Mais plus tard, par-dessus les collines, vous avez vu ve-
nir leurs vengeurs.

La grande Babylone, mere des fornications et des abomina-
tions de la terre, etait condamnee, et quand Alaric, Genseric et
Totila ayrirent, l'elan destructeur de leurs hordes barbares
passa sur vous, et vous coucha dans la poussiere !...

Vous vous taisez, 6 mines ! Mais que votre silence est
Eloquent!

Dormez votre sommeil dans la cendre de& si^cles.

Ne livrez qu'4 la brise qui passe vos immortels regrets et vos
m^lancoliques confidences. Pleurez sur votre abandon et sur
l'oubli qui vous accable, au milieu de ce d6sert qui fut le Palais
des Césars.

Vos compagnes, les autres pierres de ces somptueuses de-
meures, ont 6te plus heureuses que vous. EUes ont lav6 leurs
robes dans les eaux du bapteme; le sigiie de la croix les a puri-
fi6es ; elles ont form6 des basiliques en l'honneur des hommes
que leurs maltres ont martyrisés, et elles chantentmaintenant la
gloire du Christ eternel I

C'est la nuit surtout que les mines de Rome rev6tent un carac-
tere de grandeur et de solennite. L'autre soir, au Forum, j'en ai
senti le charme mysterieux.

La journée avait été très chaude, et l'atmosphère était encore lourde et embrasée. Le ciel sans nuages n'avait presque pas d'étoiles, et sur le Capitole, au sommet de la tour du palais Senatorial, le mince croissant de la lune était suspendu comme le nimbe d'or dont Fra Angelico couronne ses saints.

Tout dormait profondément dans le Campo Vaccino; mais à Rome on n'est jamais seul. Dans les rues sans promeneurs, dans les palais sans habitants, dans les églises sans fidèles, non seulement mille souvenirs vous poursuivent, mais- il semble que les grandes figures de l'histoire vous accompagnent.

Je n'ai pas peine à guider mes pas dans la via Sacra, à la lueur de quelques pavés réverbères. Je me sentais dans un cimetière, mais dans un cimetière d'oïl

OME

les morts se levaient. Au milieu des colonnes tronquées, je croyais les voir surgir et peupler la solitude. Ces ombres prenaient des corps, et l'antique Forum reparaissait avec son bruit, sa foule, et sa vie païenne. Elles circulaient partout, et je m'imaginai coudoyer les anciens Romains. Ceux-ci couraient à leurs plaisirs, ceux-là si légers affaires. Les uns visitaient les temples et faisaient des sacrifices aux dieux ; d'autres se promenaient sous les portiques de marbre en discutant les événements du jour ; un grand nombre se pressaient dans la basilique où Cicéron peut-être allait se faire entendre.

Mais toute cette fantasmagorie ne dura qu'un instant ; la vision s'évanouit, et le desert, encombré de ruines, me parut plus morne que jamais. Les proportions des objets grandirent, et prirent un aspect lugubre. C'était bien la mort éternelle qui planait sur la Rome païenne.

Ce pendant, j'étais arrivé au pied de trois colonnes, restées debout, et je me demandai pourquoi la mort les avait respectées. Je crus y voir une image de la sainte Trinité, et, de retour à mon hôtel, j'écrivis les vers suivants :

Quand la nuit deployait ses splendeurs éternelles, J'ai souvent admire, sur le Forum romain, Trois colonnes, debout, comme trois sœurs jumelles Qui, regardant les cieux, se tiendraient "par la main.

Distinctes, mais joignant leurs têtes solennelles, Comme une trinité sur le bord du chemin, Au touriste rêveur, arrête devant elles, Elles semblent conter leur Strange destin.

Comment n'en pas saisir le sens allégorique ? Elles tenaient jadis au temple magnifique Consacrée par César à Jupiter Stator ;

Mais Jupiter n'est plus : Dieu seul en trois personnes Règne sur l'univers, et les grandes colonnes Pour symboliser Dieu semblent survivre encore !

SUR LA ROUTE IVOSTIE

ICIEN n'exprime mieux l'action de l'Eglise à Rome que cette prophétie -

du prophète Isaïe : " Ils peupleront les lieux déserts, ils relèveront les anciennes ruines ; " et maintenant cette prédiction n'a rien de plus en-

accomplissement.

Cette vérité est surtout frappante, lorsque, suivant la route d'Ostie, vous allez visiter Saint-Paul-hors-

les-murs, et les autels qui peuplent cette solitude. '

Avant d'atteindre la porte Saint-Paul, qu'on nommait jadis la porte d'Ostie, vous traversez le Ghetto,

(quartier juif), traité comme le peuple sans espérance ■ qui attend toujours. Il semble que Dieu ait voulu que cette nation sans patrie, que cette famille sans chef, fût éternellement représentée dans la ville qui rappelle le triomphe éternel de leur Messie.

Il est, comme un sombre témoin, debout, non plus sur le Golgotha, mais sur le Thabor ; et, toujours aveugle, il ne voit pas la gloire de Celui dont il a vu l'ignominie.

De temps en temps, un membre plus ou moins illustre de cette famille s'en détache, et con-

vertisse le Christ. Mais ces conversions sont rares ; celle de M. de Ratisbonne, en 1842, fut une des plus retentissantes, et l'on sait qu'elle fut opérée par l'apparition miraculeuse de l'Immaculée Conception. Une circonstance remarquable, c'est que ce miracle a précédé la définition du dogme, comme pour en être la démonstration préalable, tandis que l'apparition de Lourdes est venue après le dogme, comme pour

en être la confirmation.

On ne franchit pas la porte Saint-Paul sans songer . que trfes probablement saint Pierre entra par \k dans Rome, et qu'il en sortit plus tard avec saint Pail pour aller au.supplice. On assure aussi que dans les champs qui l'avoisinent, Totila vint camper, au VI* sifele.

Quelques arpents plus loin, k gauche de la voie, une petite chapelle indique Pendroit oil les deux ap6tres se s6par^rent — les genres diff6rents de supplice auxquels ils 6taient condemn^s, k raison de leurs nationalites, devant 6tre executes dans des lieux difFerents. Ils n'ont pas dii se dire " adieu," mais " au revoir " ; car ne devaient-ils pas se retrouver ensemble quelques heures apr^s, a*ix c6tes de ce Jfeus pour lequel ils avaient ta'nt souffert ?

Saint Pierre fut conduit sur le Janicule, et saint Paul continua sa marche vers les Eaux Salviennes, o\i il devait ^tre d6capit6. Au milieu de cette campagne verdoyante mais dfeerte, il me semble voir saint Paul, courbe par l'^ge, et marchant lentement, en-

tour6 de soldats auxquels il pr^che encore TEvangile. On sait en effet, que trois d'entre eux se convertirent, et furent plus tard martyris6s.

Mais cette route d'Ostie me rappelle d'autres souvenirs. C'est par cette voie que l'on vit un jour arriver d'Afrique un jeune homme d'environ trente ans, portant sur sa figure les caract^res du genie, et les clartes voilees d'une grande ^me, aux prises avec l'erreur. II s'en allait k Rome, le rendez-vous de toutes les puissantes intelligences d'alors, enseigner k la jeunesse la Philosophie et les Belles-Lettres. II avait laiss6 derriere lui, sur les rives de

Carthage, une mSre admirable qui avait combattu son projet, qui. l'avait conjuré avec larmes de ne pas Tabandonner, qui lui avait arrache la promesse de renoncer k ce voyage, et qui s'etait r^fugiee dans une chapelle pour se consoler et prier Dieu pour lui. Mais pendant une nuit que cette sainte femme passait au pied des autels, il l'avait delaissee l^chement, et il avait mis un oc6an entre elle et lui !

Le jeune homme 6tait §aint Augustin, et la femme, sainte Monique.

Un an aprfes, la mSre ne pouvant pluff vivre sans son fils, traversait le m^me oc6an au milieu des temp^tes, abordait au m^me port, et courait rejoindre son Augustin, que Dieu lui-m^me poursuivait avec une 6gale soUicitude.

Et quand le coeur du grand docteur fut change, quand Veaxi sainte dubapt^me eut coul6 sur ce noble front, c'est encore a Os-tie que Ton vit revenir un jour ce couple illustre et choisi de Dieu.

lis s'en retournaieijt en Afrique, leur pays natal, pleins de projets et de r^ves pieux. lis allaient s'y cr^er une solitude austere et paisible, loin des bruits et des plaisirs du monde, une th^baide d6icieuse, o\i tous deux vivraient avec leurs amis, dans la meditation et Tetude des admirables mysteres du Catholicisme.

Mais Dieu voulait autre chose. Une autre patrie appelait sainte Monique, et le chemin qui devait l'y conduire allait s'ouvrir sur une terre 6irangfere. Au milieu d'extases et de visions dont le rteit jette dans l'enthousiasme, sainte Monique fut atteinte si Os-tie d'une fifevre soudaine, et neuf jours aprSs, elle expirait, les yeux diriges peut-toe vers l'Afrique, mais l'^me tourn^e vers le ciel !

Je ne puis résister au plaisir de citer ici une page de l'Histoire de sainte Monique, par Pabbé Bougaud. C'est le récit d'un de ces ravissements qui la transportaient au delà du monde réel :

" Elle était assise à une fenêtre sur le bord de la " mer. C'était par une de ces soirées d'automne qui ne sont nullement plus splendides qu'en Italie. Le " soleil se couchait, et faisait étinceler de ses derniers " feux les vastes et transparentes solitudes de la mer. " Pour jouir de ce spectacle, Augustin vint s'asseoir " près de Monique. Le silence du soir, la beauté du " ciel, l'étendue illimitée des flots, l'infini plus grand " encore qui remplissait le cœur de sainte Monique ** et de saint Augustin, la paix du dehors moins profonde " que celle du dedans, tout cela lui valut peu à

" peu leurs âmes, et amena sur leurs lèvres une de " ces conversations qui ne sont plus de la terre.

" Etant seuls à cette fenêtre, dit saint Augustin, " nous commençâmes si nous entretenir avec une " ineffable douceur ; et oubliant le passé pour ne " plus penser qu'à l'avenir, nous en vîmes à nous " demander ce que sera donc, dans la vie éternelle, " le bonheur des saints, ce bonheur que nul œil n'a " jamais vu, que nul oreille n'a jamais entendu, et " que nul cœur n'a jamais soupçonné. Et nous aspirâmes des fièvres de l'âme à ces sources sublimes de " vie qui sont en vous, ô mon Dieu, afin que, en étant " arrosés et fortifiés, nous puissions en quelque sorte " atteindre à une chose si élevée.

" Et bientôt nous eûmes vu que la plus vive joie " des saints, dans le plus grand éclat de beautés et de " splendeur corporelle, non seulement n'était pas " digne d'entrer en parallèle avec la fé-

licité d'une " telle vie, mais ne méritait pas même d'être nommée.

" Emportés donc par un nouvel élan d'amour vers " cette immuable félicité, nous " traversâmes l'une " après l'autre toutes les choses corporelles, et ce " ciel même tout resplendissant des feux du soleil " qui allait disparaître, de la lune et des étoiles qui " commençaient à rayonner sur nos têtes. Et mon- " tant encore plus haut dans nos pensées, dans nos " paroles, dans le ravissement que nous causaient " vos œuvres, nous arrivâmes à nos âmes ; mais nous ne nous y arrêtons pas, et nous passâmes outre

" pour atteindre enfin toi cette région où est la vraie " vie, abondante, inépuisable, éternelle. Et là, des " qu'elle nous apparut, nous étâmes vers vous, ô rayon " Dieu, un tel élan d'amour, si hardi et si puissant, " que nous y touchâmes en quelque sorte par un " bond du cœur."

Sainte Monique et saint Augustin arrivant, par un élan d'amour, jusqu'à Dieu, et y touchant, pour ainsi dire par un bond sublime : voilà ce qu'on appelle un ravissement. Combien de temps demeurèrent-ils en cet état, muets, hors d'eux-mêmes ? Ni l'un ni l'autre n'auraient pu le dire. Car dans cette suspension de toutes les facultés, qu'on nomme l'extase, le temps ne passe plus à l'âme heureuse. Édit-il duré un siècle, ce ne serait pour elle qu'un éclair, comme un rideau qui se soulève un instant et qui retombe trop vite. Aussi on ne sort d'un tel état qu'avec un gémissement. " Nous jetâmes un soupir, continue " saint Augustin, en voyant qu'il fallait redescendre ; " et y laissant du moins nos esprits et nos cœurs " captifs, nous revînmes tristes à la re-

gion oi reten- *' tit le bruit de la voix, la parole qui a un commen-
" cement et une fin."

Oh ! qu'elle est bien divine la religion qui pent Clever les ^mes
k de telles hauteurs !

Nous avons d6passe la basilique de Saint-Paul, k laquelle nous
reviendrons, et nous laissois la route d'Ostie pour nous engager
dans la nouvelle voie Ardeatine. Ea moins d'une demi-heure nous
descendons au fond du petit vallon oi l'ap5tre des nations fut de-
capite, et oii s'el&vent maintenant trois egUses

OME

Celle de Saint-Paul des Trois-Fontaines tire son nom d'une an-
cienne tradition d'apr&s laquelle la t^te de l'ap6tr*e, eii tombant,
aurait bondi trois fois, et des fontaines auraient jailli des trois en-
droits. Un autel s'61Sve sur chacune de ces sources, et la t6te de
l'ap6tre est sculpt^e sur le devant de chaque autel. On nous
montre aussi, entour^e d'une grille, la colonne qui servit k la
decollation.

Quelques auteurs ont pens6 que N6ron assista a cette execu-
tion, et s'appuient sur une 6pltre de saint Clement, pape. Ce qui
est certain, c'est que Tempereur 6tait fort irrite contre Paul,
parce que l'apdtre avait converti sa concubine favorite. Bien des
fois, dang la suite des siScles, l'Eglise s'est attir6 la haine des
puissants du monde parce qu'elle g^nait leurs amours illicites.

Les deux autres 6glises b8,ties au m^me endroit sont celle des
saints Vincent et Anastase, qui n'oflfre guSre d'int^rM, et Santa

Maria Scala CcbK, ainsi nommée parce que, dans une vision, saint Bernard y vit une échelle miraculeuse dans laquelle montaient les âmes des fidèles trépassés, pendant qu'il disait la messe.

On voit dans la crypte un autel qui servit au saint, et un grand sarcophage de pierre où furent déposés les OS de saint Zenon, tribun romain, et de ses soldats martyrisés avec lui. Si je ne me trompe, Mgr Bourget, archevêque de Martianopolis, a obtenu de Pie IX une partie de ces ossements, qu'il a transportés à Montréal.

Revenons maintenant sur nos pas, et arrêtons-nous, sur la route d'Ostie, à Tendre où saint Paul fut d'abord enterré par la pieuse Lucine, noble matrone romaine, lieu que recouvre aujourd'hui la vaste basilique.

L'extérieur de Saint-Paul-hors-les-murs est triste à voir, et c'est avec un vrai chagrin que j'en détourne les yeux et que je m'empresse d'y entrer. L'intérieur d'édifice, mais il ne console pas tout à fait, et Rome regrettera toujours la vieille basilique qui datait du V^e siècle, qui était si riche de souvenirs, de mosaïques et de marbres, et qu'un incendie détruisit en 1823.

Cependant de grandes richesses sont déjà accumulées dans la basilique actuelle, et le monde entier a voulu concourir à sa reconstruction. La double avenue de colonnes qui partage l'édifice en cinq nefs offre la perspective la plus brillante et la plus imposante.

Au-dessus des grands arcs que ces colonnes soutiennent à une hauteur immense, se déploie une galerie de médaillons unique au monde. Ce sont les portraits en mosaïque de tous les papes depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX.

Quelle assemblée de pontifes ! Quelle collection sans parallèle de rois ! Y a-t-il dans toute l'histoire une dynastie royale qui puisse montrer au monde tant et de si illustres représentants ?

Les parois latérales sont ornées de pilastres et de plaques de marbre veiné, et tout s'édifie se pair

dans son pavement, qui est d'un poli incomparable, et qui est composé de dalles de marbre de diverses couleurs et formant des dessins. L'autel papal est d'une richesse extraordinaire, et couronné d'un double baldaquin supporté par des colonnes de porphyre rouge, d'albâtre oriental, et de malachite.

C'est dans cette basilique que Pie IX, entouré d'un grand nombre d'évêques venus de toutes les parties du monde, proclama le dogme de l'Immaculée Conception en 1854. Les noms des évêques présents sont inscrits sur un hémicycle en marbre blanc au fond de l'église.

L'APÔTRE DES NATIONS

Je ne connais pas de vie plus glorieuse que celle de saint Paul, et je ne saurais assez combien je regrette qu'il y ait des lacunes dans l'histoire de ce vaillant apôtre. Dieu l'envoya vers les nations, et fiddle A sa mission il les a converties au nom de Jésus-Christ.

Sea courses apostoliques et ses predications ont été prodigieuses, et l'on s'étonne aujourd'hui que la vie d'un homme ait pu résister à tant de fatigues et de douleur, jusqu'à ce que la hache des bourreaux ait fait tomber sa tête.

Il est le type de l'apôtre d'avore du z^le apostolique, et cou-
nint plein de vehemence et d'ardeur il la conqu6te du monde, il
peine assez grand pour son ambition. Il est le mod&le des chre-
tiens militants, et it avait re^u cette mission do Jesus -Christ.

Persecuteur acharne du nom chretien, il se trouve soudaine-
ment en face du Jesus qu'il poursuil -de sa haine, et il est ter-
rass^ sur le chemin de D.imas. C'etait la foudre qu'il fallait pour
convertir cet homme, et il est foudroy^.

En m^me temps, il entend une voix qui lui adresse ce re-
proche : Pourquoi me pers^cutes-tu ?

— Qui 6tes-vous ? demande-t-il I

— Je suis Jesus I

— Seigneur, que voulez-vous quejefasse?

Quelle rapidity ! remarque M. Hello, et comme voiU l'homme
d'action ! Saisi, surpris, renverse, 6bloui, faudroy^, il ne perd pas
une seconde. Non seulement il ne la perd pas, mais il ne la passe
p^s en reflexion, ni en meditation, ni m^me en contemplation
seulement int^rieure Saint Paul est

tellement l'homme de Paction et de toutes les actions,- •qu'il
lui faut tout de suite, hie et nunc, une vocation pratique exte-
rieure. Il ne persfoutera plus Jesus de Nazareth. Alors que fera-t-
il ? Il faut qu'il fasse autre chose, et il veut imm^diatement savoir
quoi.

Quand il se releva, le pers^cuteur 6tait transform 6 en apdtre,
le bourreau s'ofFrait comme victime.

Et la victime fut agreee ; car Jesus-Christ dit h

Ananie qu'il envoie vers Paul : *' Je lui montrerai
quelles souffrances il lui faudra supporter en mon
•nom." Parole terrible, qui a regu le plus entier ac-
complissement.

A dater de ce jour, le persecuteur devient le persecute, et
toutes les puissances du monde et de la nature semblent d^chai-
nees contre lui. A Damas m^me, le gouverneur va le faire emprisonner, lors-

qu'il s'6chappe de ses mains en descendant par une fen^tre, le
long du mur et dans une corbeille.

Plusieurs fois il est flagell^, battu de verges, emprisonn6, lapid6, laiss6 pour mort, charg6 de chaines ; et malgr6 toutes les persecutions, malgre l'oc^an qui yeut l'engloutir et sur lequel il fait trois fois naufrage, malgr6 les gouverneurs et les Césars, il poursuit ses courses apostoliques k travers PASie, TAfrique et l'Europe, les seuls continents alors connus.

Dans les temples, dans les palais, sur les places publiques, sur le pont des navires, dans les prisons m^mes, il pr^che Jesus-Christ. Devant les rois et les gouverneurs, en presence des grands et des savants, aux chefs et au peuple, qui hurlent souvent contre lui et demandent sa mort, il parle, et sa voix 6l6quente remporte des triomphes inouis.

Un jour la fureur des Juifs est k son comble, et Festus, qui, comme Pilate, ne voit aucun mal en cet homme, est tente de leur livrer PAPdtre. Mais saint Paul se redresse en face de l'injustice

et s'^crie : " Je suis citoyen romain, j'en appelle k Cesar ! " Et Festus est oblige de le faire conduire k Rome.

Oh I Quel incommode c'^tait pour les gouvernants d'alors I

C'est de ce procfe devant Cesar que j'aimerais k connaitre les details. Malheureusement les Actes des.Apdtres ne nous en disent presque rien.

- Ce qui n'est pas douteux, et que l'on pent induire des Eptres, c'est que la defense de TApdtre devant

834 tioM£

N6ron et les dignitaires de rEmpire eut un grand retentissement. Comme citoyen romain on le traita avec tous les ^gards dus ^ cette quality ; on lui laissa une certaine liberie, et sa parole eloquente remua Rome tout entiSre.

Nul doute que P^cole philosophique d'alors, et surtout Senfeque, eurent connaissance de ses predications pleines de hardiesse, d'6l6vation et de nouveaut6, et que les 6chos de sa parole p^netrSrentj usque dans le palais imperial. Quels furent ces hauts personnages que la doctrine du Christ entraena ? Nous l'ignorons, mais c'etait d'eux. qu'il parlait evidemment quand l'apdtre 6crivait de Rome aux Philippiens : tous les Saints vous saluent, mais principalement ceux de la Maison de Cesar,

Ce qui est encore certain, c'est qu'apr&s de longues procedures et plaidoeries dans le pretoire romain, saint Paul fut enfin mis en liberte, et courut a de nouvelles conquetes. II est -X peu pres stir qu'il alia jusqu'en Espagne et retourna en^Gr^ce et en Asie. Quand il eut evang61is6 l'Orient, il revint at Rome.

On ne sait presque rien de ce second voyage. Mais lorsqu'il se retrouva aux côtes de son chef, Pierre, la persecution éclata plus terrible, et les deux apôtres furent emprisonnes. C'est pendant sa captivity qu'il écrivait a Timothée : Ah ! ils n'ont point emprisonne la parole de Dieu ! Defi sublime que la faiblesse croyante jettera pendant la suite des siècles k toutes les puissances humaines I

Quels furent les incidents du second proces que

ttOM  335

dut subir alors saint Paul, et de la condamnation prononcée centre lui ? Nous Pignorons. Mais il dut être tratn  au Colisée et livré aux bêtes — qui refuserent de le dévorer, com me la chose arriva k plusieurs autres martyrs ; car il écrit st Timothée : j'ai été arraché k la gueule du lion.

Ce qui est certain, c'est qu'il passa neuf mois avec Pierre dans les sombres cachots de la Prison- Mamertine, et qu'ils en furent tirés pour aller k la mort. A cette heure de ten bres, Néron venait d'etre fait dieu par ses pontifes, et la terre silencieuse s'inclinait devant lui*.

" Lequel, s'écrie saint Jean Chrysostôme dans le , transport de son admiration, lequel des deux est l'illustre, le glorieux vainqueur ? Ce prisonnier qu'on traîne, chargé de fers, hors d'un cachot, ou ce prince qui sort convert de pourpre des splendeurs d'un palais? Eh bien Ic'est incontestablementlecaptif. Comment cela ? c'est que Tun, en dépit de ses armies et de sa domination splendide, n'arrivait pas k imposer k l'autre sa volenti. Ce miserable, charge de chaines, ce malfaiteur, ce pauvre en haillons, lui opposait une resistance invincible. Néron disait : cesse de

r^pandre la parole 6vang6ique. Paul disait : non I la parole de Dieu ne s^enchaine pas I Et ce barbare, ce captif, ce faiseur de tentes, ce pauvre mourant de faim, se jouait du despote au comble de Populence, au faite de la domination, et qui voyait le paonde entier tributaire de sa munificence. Qui donc etincelait de gloire et se couronnait de

" splendeurs ? Le vainqueur dans les chalnes, ou le " vaincu sous la pourpre ?

" Et que sera-ce si nous continuons k les contem- ^* pier, Paul aprfes son martyre, Neron apr^s son " 6gorgement ? De celui-ci on ne connaît plus m6me " la tombe : Paul repose plus magnifiquementqu'au- " cun roi aux lieux monies oi vainqueur il a 6iev6 " les trophies de son trioraphe. Si la m6moire de " Neron s'^terne, c'est dans la honte : celle de Paul " traverse les si^l6s, et s'^tend dans tout le monde, " couronn6e de veneration et d'amour.

" Paul, qui me donnera de tenir embrass6 ton " corps, de m'attacher k ta tombe, de contempler la " poussiere qui fut ce corps oil s'achevait la passion " du Christ, oil s'imprimaient les divins stigmates ; " char triomphal qui portait l'evangile aux extr^mi- " t6s du monde; organe du Christ, foyer des plus " resplendissantes lumiSres, porte-voix sacre d'oii " s'echappaient des paroles terri- fiantes aux demons, " comme autant de tonnerres, et d'autres magnani- " mes comme celle-ci ; J ^aspire ci Ure anathhne pour " mesjrlrea! Paroles qui retentissaient sans honte ni " defaillance devant les rois, paroles qui nous r6ve- " laient Paul et le Maitre de Paul, paroles qui en- " tralnerent les captifs par milliers, purifi^rent le " monde, dissipSrent les maladies, chass^rent le " crime et ramenerent la v6rite. Le Christ y residait " sans cesse, et,

porté par elles dans le monde entier, " elles lui étaient comme d'autres chérubins, et elles " en étaient dignes, ces paroles que les objets chers " au Christ remplissaient seuls, et dont le vol était " sublime comme le vol des séraphins. Oh I oui, je

" voudrais voir la poussière, les restes sacrés de cette " bouche de Paul, revêtrici de plus hauts mystères " que n'en découvrit le Christ lui-même. Que n'opéra " pas cette bouche ? Elle chassa les démons, remit les " péchés, imposa silence aux rois, fit taire Torgueil " des philosophes, conquit le Dieu tout un monde de " barbares I elle faisait des sages, réglait tout sur la " terre et dans le ciel, absolvait les uns, retenait à son " gré les autres dans les chaînes ; exerçait partout la " plus souveraine domination. Oh ! oui, je voudrais " voir le sépulcre où reposent ces membres, armés " de justice, armés de lumière, membres pleins de " vie dans la mort, comme ils étaient morts autrefois " en pleine vie ; membres sacrés, animés de l'esprit " du Christ, crucifiés au monde, organes et vêtements " de Jésus-Christ, temple du Saint-Esprit et son di- " vin sanctuaire."

" Voilà ton vrai rempart, ô Rome, et plus sûr et " plus inexpugnable que les forteresses et les plus " profondes circonvallations. O Rome, voilà pourquoi " je t'aime I

" Je pourrais exalter ta vaste étendue, ton antiquité, " ta magnificence, et ton peuple innombrable, et ta " puissance, et tes richesses, et les merveilleux triom- " phes de tes armes : mais non, pour moi, ta gloire, " c'est que Paul ait daigné t'écrire, c'est qu'il ait " tes fils, c'est qu'il vint te voir et te parler, c'est que " chez toi s'est achevée sa carrière. Voilà ta seule " vraie gloire, ô Rome, géant immense, où brillent " comme deux yeux étincelants les

corps des deux " apôtres. Le ciel ne resplendit pas sous les feux du

" soleil, comme tu resplendis toi-même sous l'éclat ".de ces deux flambeaux, dont tu illumines le monde. " C'est de Rome que Pierre et Paul sortiront glorieux " du sépulcre. Quel spectacle Rome alors contem- " plera, quand Paul, sortant du tombeau, s'éleva " avec Pierre, emporté dans les cieux k la rencontre " du Seigneur ! Quelle rose offre Rome au Christ ! " Quels diadèmes, quels colliers d'or, quelles jailliss- " santes fontaines, lui sont ces deux Apôtres ! " Rome, reçois l'hommage de mon admiration, non ** pas pour l'or qui te couvre, les trophées qui te " parent, les monuments dont tu t'enorgueillis. Ces " deux colonnes qui portent l'Eglise, voilà ce que " j 'admire en toi ! "

UN PÉLERINAGE.

Le titre, qui pourrît exprimer tout
mon voyage à Rome, me semble plus
proprement convenir à ces visites que
ai faites, et que je veux refaire avec
■us, mon cher lecteur, à Saint-Jean de
Latran et à Sainte-Croix de Jérusalem.
Dans ces deux basiliques reposent en pleine
campagne romaine, dans la solitude et le
silence, comme Jérusalem dans le désert, et elle
contiennent les plus précieuses reliques qui ratta-

chent la chrétienne à Jésus-Christ.

Laisant derrière nous le Colisée, nous suivons la rue Saint-Clement, et nous arrivons bientôt à la basilique dédiée à ce saint, qui fut le collaborateur de saint Paul et le troisième successeur de saint Pierre. Ce qui fait le plus grand intérêt de cette église, c'est qu'elle renferme deux basiliques, l'une au-dessus de l'autre, et que la basilique inférieure remonte à la plus haute antiquité.

L'église supérieure ne date probablement que du XII^e siècle et n'a rien de très remarquable comme architecture ; mais elle renferme des mosaïques très anciennes, fort originales, et des fresques magnifiques dues au pinceau de Massaccio,

De la sacristie nous descendons par un escalier neuf à la basilique souterraine, qui n'a été découverte qu'en 1857, et qui n'a été complètement déblayée que dix ans après. À quelle date doit-on faire remonter ce vieux monument chrétien ? C'est encore bien difficile à dire ; mais on sait que saint Jérôme n'en parlait en l'an 392, et si l'on en juge par le style elle appartiendrait au second siècle de notre ère, ou même à la fin du premier. Les chambres qui s'ouvrent derrière l'abside furent probablement habitées par saint Clement, et M. de Rossi croit que les constructions des nefs, formées de grands blocs de travertin, remontent à l'époque des rois, et ont peut-être servi de fondements à la maison de Tarquin-le-Superbe.

Les murs sont couverts de fresques à demi effacées, et plus ou moins incomplètes, qui indiquent des époques différentes, mais dont quelques-unes sont très primitives. L'une d'elles représente une légende curieuse, d'après laquelle saint Clement, après avoir été précipité dans la mer, aurait été apporté sur le rivage et

enseveli dans un tombeau de marbre construit par les anges. Le clergé et le peuple de Cherson y viennent vénérer les restes du saint pontife, et la première personne qui pénètre dans le monument est une veuve, dont le fils s'était noyé douze mois auparavant, et qu'elle retrouve gisant plein de vie.

Rendons-nous maintenant à Saint-Jean-de-Latran, que Saint-Pierre-du-Vatican Eclipse sans doute, mais qui n'en conserve pas moins son titre ancien de Ute et mire de toutes les églises de la ville et du monde, C'est

vraiment ici que le christianisme, sortant des Catacombes, a dressé pour la première fois en pleine lumière l'étendard de la croix, et bâti un temple magnifique en l'honneur du divin crucifié.

Devenu disciple du Christ, l'empereur Constantin, maître du monde, fit pour les chrétiens ce que Jésus avait fait pour les paralytiques et pour les morts- Il leur dit : " levez-vous et marchez " ; et ils se sont levés, ils ont marché, ils ont rempli le monde. Aux morts fut donnée la gloire, et aux vivants la puissance.

Les tombeaux se sont ouverts, et les ossements des martyrs ont été enchaînés dans tout ce que l'art pouvait produire de plus beau. Suivant le langage de l'Écriture, les pierres ont crié et ont public partout le triomphe du Christ éternel.

L'histoire nous a conservé le texte de cette proclamation admirable de Constantin qui allait révolutionner le monde, enterrer le paganisme, et donner l'humanité au Christ. " Pour faire connaître à tout " l'univers romain, disait le grand empereur en ter- " minant, que nous baissions la tête devant le vrai " Dieu, devant le Christ, nous avons entrepris de " lui rendre en son honneur

une église dans l'enceinte de " notre palais. Il sera prouvé ainsi au monde entier qu'aucun vestige de doute ou de notre erreur " passée ne reste au fond de notre cœur."

Constantin se hâta de mettre son projet à exécution, et l'église de Latran s'éleva rapidement, fut pompeusement ornée, artistement décorée, et le peuple - 2%

pie Chrétien, habitué aux Catacombes; la trouva si belle qu'il la salua du nom de Basilique (Tor,

Saint Sylvestre, que l'empereur avait fait venir des solitudes du mont Soracte, consacra cette cathédrale des papes, et la consacra au Sauveur.

Longtemps après, elle fut placée additionnellement sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste, et c'est depuis lors qu'elle porte le nom de Saint-Jean. On ne peut qu'admirer cette triple dédicace qui a donné comme patrons à cette basilique, mieux que toutes les autres, le Christ avec son précurseur et son disciple bien-aimé — le Christ, réunissant dans sa personne Dieu et l'humanité, saint Jean-Baptiste, représentant la religion de Moïse et les siècles précédant Père chrétienne, et saint Jean l'Évangéliste, représentant la loi nouvelle de charité, et les siècles qui suivront jusqu'à la fin des temps.

Li se retrouve encore une harmonie que Ton observe partout dans Rome. La basilique de Saint-Jean s'élève dans l'Occident avant celle de Saint-Pierre, comme saint Jean-Baptiste avait été dans l'Orient le précurseur de Jésus-Christ. Comme son patron, elle semble être la voix de celui qui crie dans le désert ; mais celui qui crie est aujourd'hui à Saint- Pierre du Vatican.

Il est à peine nécessaire de dire que la basilique actuelle n'est pas celle qui fut bâtie par Constantin ; malheureusement, ce précieux monument a été détruit à la fin du IX^e siècle. Deux fois reconstruite,

elle a été deux fois incendiée et sa restauration actuelle est comparativement moderne.

Je ne veux entrer dans aucun détail pour vous décrire ce monument. Qu'il me suffise de dire qu'elle est très riche en marbre et en statues. Sa façade est composée d'un portique majestueux orné de colonnes et de pilastres, et terminé par une balustrade sur laquelle se tiennent onze statues colossales. Elle est percée de cinq arcades, et quatre colonnes de granit soutiennent au milieu le balcon papal.

À l'intérieur la grande nef est surtout remarquable, et l'aspect général est grandiose. De chaque côté, des colonnes de marbre vert antique, provenant de l'ancienne basilique, supportent des niches et frontons, et les statues colossales des douze apôtres qui les occupent ajoutent à la magnificence de l'édifice.

Les chapelles des nefs latérales sont aussi très richement ornées de fresques, de mosaïques, de statues, et de monuments funéraires. La plus belle est sans contredit la chapelle Corsini, qui contient plusieurs tombeaux, et dans la crypte de laquelle j'ai beaucoup admiré une Pietà de Montauti.

Mais le principal intérêt de l'église Saint-Jean de Latran, tient à ses origines, que j'ai racontées, et aux précieuses reliques qu'elle possède.

Au-dessus de l'autel papal s'élève un baldaquin dont la partie supérieure renferme, entre autres reliques, les têtes des saints Pierre et Paul ; et dans l'autel même se trouve la table en bois sur laquelle saint Pierre célébrait les saints mystères dans les Cata-

combes. En arrière du chœur, sur la gauche, s'ouvre un petit sanctuaire où l'on conserve la table sur laquelle Notre-Seigneur célébra la Cène et institua la sainte Eucharistie. Parmi les autres reliques ' se trouvent encore un morceau de la pourpre dont Jésus-Christ fut revêtu par dérision, et une partie de la chaîne qui lia le saint Jean lorsqu'on l'amena d'Ephèse à Rome.

À gauche de l'abside, s'ouvre le cloître, qui est vraiment beau, et qui contient encore un grand nombre de reliques, sur l'authenticité desquelles la Congrégation ne s'est jamais prononcée.

Parmi les souvenirs historiques que cette basilique rappelle, n'oublions pas de mentionner que plus de vingt Conciles, dont cinq généraux, y furent tenus.

Sans nous arrêter plus longtemps à bien d'autres objets qui ne seraient pas indignes de notre attention, sortons de l'église et allons visiter la Santa • Scala. C'est l'escalier du palais de Pilate, à Jérusalem, que Notre-Seigneur monta et descendit quatre fois le jour de sa Passion, et que sainte Hélène fit transporter à Rome. Saint Sylvestre, alors pape, le plaça sous le portique de Latran et accorda des indulgences à ceux qui venaient y prier. C'est ainsi que s'est établi l'usage pieux de gravir cet escalier à genoux en méditant sur les souffrances de Notre-Seigneur.

Il se compose de vingt-huit marches en marbre blanc dont quelques-unes portent encore la trace du sang du Sauveur. Nom-

mer tous les grands person-

nages qui ont monté cet escalier à genoux, depuis les rois et les empereurs jusqu'aux Souverains Pontifes, serait impossible, tant la liste en serait longue.

Mais lorsque Ton s'agenouille sur ces gradins rougis du sang d'un Dieu, Ton ne songe guère aux hommes illustres qui ont pu les gravir. Ils se sont honorés eux-mêmes en vénérant ce marbre, mais ils ne lui ont rien communiqué de leur grandeur, parce qu'il n'en avait pas besoin, les souffrances divines Fayant consacré.

Il est difficile de faire cette pieuse ascension sans éprouver une émotion bien profonde, pour peu que Ton songe aux scènes douloureuses dont le Prétoire fut témoin dans la matinée de la Passion de Jésus. Quand le Sauveur y monta la troisième fois, il avait subi sa cruelle flagellation, il était couronné d'épines, couvert d'un manteau derisoire, armé d'un roseau en guise de sceptre. Il était épuisé, chancelant, et le sang ruisselait de ses plaies. Pilate pouvait bien dire : Voilà l'homme, car le Dieu s'était éclipse.

Quand il redescendit pour la dernière fois, il s'en allait au calvaire, son sacrifice s'achevait, et ses veines avaient répandu presque tout le sang qu'elles contenaient. Saint Escalier, qui a baigné ses pieds et bu son sang, comment pourrions-nous ne pas l'arroser de nos larmes ?

Poursuivons notre pèlerinage, et dirigeons-nous vers Sainte-Croix de Jérusalem, qui rappelle si bien le Calvaire.

En passant devant la porte de Saint-Jean, rappe-

Ions un fait historique recent. C'6tait le 17 septembre 1870. Les troupes piemontaises attaquaient cette porte, et les zouaves pontificaux commandos par le Colonel de Charette la defendaient. Pie IX 6tait venu prier ^ la basilique de Latrah, et en voyant le petit groupe de ses soldats ranges sur la place il avait dit k un officier : Si je n'etais que Jean Mastai a 78 ans, je serais k cheval k votre t^te. Puis, il 6tait all6 faire Pascension de la Scala Santa.

Les obus pleuvaient sur l'^glise de Sainte-Croix, et Pun d'eux ^clata jusque sur le Saint Escalier. Dix-sept .boulets atteignirent Saint- Jean de Latran. Les Zouaves repondaient vigoureusement ; mais leur petit nombre rendait toute defense impossible, et Pie IX ordonna de discontinuer. Charette obeit en pleurant.

Comme son maitre, le successeur de Pierre allait voir triompher Pinjustice, et sa Passion commen9ait.

La route qui conduit de Saint-Jean de Latran k Sainte-Croix de Jerusalem est une belle avenue bord^e de cypres et de pins d'Italie ; elle traverse une campagne silencieuse et m^lancolique. Nous la parcourons enquelques minutes, et nous entrons bient6t dans la basilique.

Une porte du transept nous conduit au monast^re, et dans une chapelle votitee qui contient les grandes reliques. C'est Ik que se trouvent en effet depose trois grands morceaux de la vraie Croix, un des clous du crucifiement, deux 6pines de la couronne

de Notre-Seigneur, un de?» doigts de saint Thomas, et le titre de la Croix.

Nous nous sommes estimés bienheureux de pouvoir vénérer ces grandes reliques, et nous sommes revenus enchantés de ce pèlerinage, qui nous fit croire un instant que nous voyagions en Palestine. (^>

(1) On ne donne pas facilement la permission de voir ces grandes reliques ; mais nous eûmes le bonheur de rencontrer H Borne Mgr B. Piquet, qui s'était mis à notre disposition avec une extrême bienveillance: ce fut lui qui nous obtint l'autorisation nécessaire, et qui nous accompagna à Sainte-Croix de Jerusalem.

XIU

AUDIENCES POSTIFICALES.

VOIR le Pape. c'est un des rêves de tout catholique, c'est un des grands événements de son existence, et, grâce à lui, c'est maintenant pour moi le plus agréable de mes souvenirs de voyage.

des plus émouvants spectacles de jeunesse, celui qui en fait la grandeur et l'incomparable attrait, c'est le Pape ; et si j'ai pu dire que Rome est un refuge du monde, ne pourrais-je pas ajouter que le Pape est un résumé de Rome ? Car ce qui constitue vraiment la Ville-Eternelle, c'est l'Eglise; or le Pape, quel que soit son nom, c'est Pierre sur lequel l'Eglise est bâtie, subsiste et subsistera jusqu'à la consommation des siècles.

Lorsque j'ai visité Rome, le Pape se nommait Pie IX-, l'un des plus grandes et des plus pures gloires de l'Eglise, et je n'oublierai jamais le bonheur d'avoir pu presser sa main vénérable, la couvrir de baisers, entendre tomber de sa bouche des paroles affectueuses, assister à sa messe dans son oratoire, et recevoir la sa-

lute communion de samain, c'est-d-dire recevoir ce qu'il y a de plus grand dans le del par les mains de ce qu'il y a de plus grand sur la terre.

C'est le 2 novembre 1875 que je' vis Pie IX pour la premiere fois. Deux jours auparavant, j'avais eu Fhonneur d'etre regu au Vatican par S. E. le Cardinal Antonelli, qui m'avait questionné assez longuement sur le Canada et les Etats Unis. Ce que je lui avais dit des progres materiels et des richesses de ce dernier pays avait paru Pinterresser beaucoup, C'est par son entremise que j'avais reyu mon billet d'admission k l'audience du Saint-Pere, qui devait avoir lieu ^ midi.

Des onze heures et demie, nous descendions de voiture dans la cour de Saint-Damase, qui s'ouvre en arriSre de la basilique de Saint-Pierre, et des suisses dont le costume est bariolé de jaune, de rouge et de noir et qui portent des halberdars, nous indiqu^rent la route si suivre. Apres avoir gravi plusieurs escaliers de . marbre, traverse plusieurs salons deserts, nous f^mes introduits dans une de ces galeries vitr^es qu'sl peintes Raphael, et qu'on nomme ses Loges.

Quelques personnes attendaient d6ja, d'autres arriverent apres nous, et nous nous trouv^mes bient6t une trentaine de fiddles appartenant k di verses nations, a divers etats, et venus de toutes les parties de Punivers. Parmi ceux m^mes que je connaissais, se trouvaient quelques fran9ais, un anglais, un pr^tre americain de New-York, une jeune fille de San-Francisco, une dame de Berlin, trois irlandaises de Dublin et deux dames russes ; et celui que nous attendions avec une crainte respectueuse etait notre Plre commun 1 Oh ! quelle grande chose que la catholicity de PEglise,

et que son chef est bien la plus haute autorite de ce monde !

J'adairais les fresques de Raphael, et le coup d'oeil splendide que prsente- Rome, vue des fen^tres du Vatican, lorsqu'un des officiers des gardes nobles^ entra, et vint se placer, avec des gardes, aux c^tes de la porte. Un instant aprSs, noiis vimes s'avancer

deux cam triers, puis un grand et noble vieillard

en soutane blanche, entour^ de pr^lats et de cardinaux.

C'6tait le Pape ! C'etait Pie IX !

Quelle apparition I Droit, mais la t^te l^g^rement inclin^e sur sa poitrine, il marchait lentement mais d'un pas ferme, portant ses 84 ans avec la m^me aisance que les hommes de nos jours en portent soixante, et nous souriant affectueusement. Sa figure large, ouverte, legerement coloree, peu rid^e, encadree de " cheveux blancs, illumin^e par deux, yeux qui etincelaient, exprimaient la bonte, la noblesse, et je ne sais quelle all6gresse sainte que la vertu seule pent donner.

, Nous nous etions jetfe k genoux : il nous fit signe de nous relever en nous adressant la parole de Jesus k ses disciples : " Pax vohisy Nous formions une haie sur son passage, et lui, s'arr^tait devant chacun, donnait sa-main k baiser, et adressait m^me k quelques-Tins un mot spirituel, un conseil, une question. Auxpetits enfants il prodiguait des caresses.

Je me demandais ce que je pourrais bien lui dire, s'il m'adressait la parole, et je preparais quelques

belles phrases ; mais quand il fut devant moi, l'émotion me coupa totalement la voix.

En entendant le cam^rier, qui lisait nos noms, qualités et résidences, prononcer le mot judex, il me regarda et dit : Judex Justus, fortis et sapiens, Je lui serrai la main et la baisai une seconde fois pour lui t^moigner que je comprenais son conseil. Il allait passer outre, lorsque le camerier ajouta : *' de Quebec." Alors Pie IX s'arrêta, et se retournant vers moi, il m'adressa ces paroles, avec un sourire ému : " de Quebec ! Un Canadien ! Oh ! les bons Cana- " diens, je garde leur souvenir. Ce sont eux qui m'ont " envoyé de si loin des soldats pour me défendre. " Dites k mes bons zouaves que je les aime toujours."

Quand il fut arrivé ^ Pextr^mit^ de la haie, il arr^ta les yeux sur nous tous, se recueillit un instant et nous dit, en français :

" Maintenant, mes enfants, j[e vais vous bénir, vous " et tous vos parents, ainsi que les chapelets, m^ - " dailies et autres objets que vous pouvez avoir, et " je-veux q[ui]Te ces objets soient revêtus de toutes les " indulgences et de tous les privilèges que je puis " accorder.

" Je desire aussi que ma benediction s'étende k " vos parents et amis morts. Nous sommes au jour " des morts, et il faut s'en souvenir. Demain, après- " demain. peut-être, ce sera notre tour. Il faut sortir " de ce monde, et il faut pouvoir arriver dans l'autre " avec une abondante provision de bonnes oeuvres, " d'actes de vertu et de foi. La foi sans les oeuvres

" est morte, comme les morts dont nous faisons au- " jourd'hui la m^moire.

" Il faut que la foi soit vivante, reprit le Saint- " P^re d'une voix plus forte et en faisant un geste " ^nergique de la main droite, vivante par la fr6- " quentation des sacrements et par la pratique de^ " vertus chr6tiennes. C'est cette foi-li qui peut seule " donner la force dans les ^preuves, et la fidelity au " devoir.

" Que la benediction de Dieu descende avec la ** mienne sur vous tons, et qu'elle vous suive dans " la vie et dans la mort."

Son Excellence le general Kanzler, qui accompagnait le Souverain Pontife et que j'avais l'honneur de connaitre, vint alors causer avec nous quelques instants, et nous revlnmes k notre h6tel, cherchant vainement des paroles l)our exprimer notre joie, et notre admiration pour Pie IX.

En t^moignage de ces sentiments je veux citer ici les vers que j'ecrivis le soir :

3\i vu Pie-neuf I Mon coeur deborde d'all^gresse Et se sent tressaillir d'un bonheur triomphant Mes ISvres ont presse sa main avec ivresse, Et sa voix paternelle a b^ni son enfant !

Nunc dimittiSy Seigneur ! car j'ai vu la lumifere , Qui r6pand sur le monde un rayon immortel.

Votre Christ m'a parl6 par la bouche de Pierre : Nunc dimitti-Sy j'ai vu la gloire d 'Israel !

Nommer Pere celui qui de Dieu seul releve, L'entendre doucement me r^pondre '^ monfihy^

Ea ce monde mauvais c'6tait mon plus doux r^ve :

Il est realise, Seigneur, Nunc dimittis !

Il est tel que la foi vivace de mon ^me
Me le representait dans mon pays lointain :
Sous son regard serein 6tincelle une flamme ;
C'est le calme du soir sur les feux du matin.
A son front le genie avec 6clat rayonne
Et jette autpur de lui de splendides clart^s ;
Sur sa t^te blanchie, ainsi qu'une couronne
Brillent en s'unissant vertus et dignit^s !

Dans les semaines- qui suivirent, j'eus le bonheur de re voir
Pie IX et de.l'entendre dans plusieurs audiences donn6es a des
pelerins fran9ais, et une derni&re fois lorsque j'entendis sa
messe dans le^ petit oratoire contigu h sa chambre. C'est le
g6n6ral Kanzler qui m'avait obtenu cette derniere faveur.

Mais je laisse de c6te ces souvenirs trop personnels, pour de-
crire l'audience solennelle que le Saint- P&re accorda aux pele-
rins proven9aux et vend^ens. Mgr l'Archev^que d'Aix nous avait
gracieusement invites k nous m^ler auxproven9aux parmi les-
quels nous comptons d^jil plusieurs amis, et c'est avec empres-
sement que nous primes part k cette demonstration, qui fut des
plus imposantes.

Nous mont^mes au Vatican par le magnifique escalier qui
mfene k la Chapelle Sixtine. En t^te flottait le Drapel de Pro-
vence, port6 par M. de Magalon ; puis venait la barque mystique,
un vrai chef-d'oeuvre d'art, renfermant des reliques precieuses et
le Denier de Saint-Pierre compost de pieces d'or.

Les Vend^ens, au milieu desquels se trouvaient plusieurs paysans, etaient aussi pr6c6d^s d'une banniere que portait le jeune M. de Beaumont ; c'etait un drapeau blanc fleurdelis6 d'or, ayant au centre r^cusson du Pape.

A midi nous 6tions tous reunis au nombre d'environ quatre cents dans la grande salle ducale. Le Souverain Pontife entra, ^icompagne de plusieurs pr61ats, de sept cardinaux et de plusieurs autres personnages de la Cour Pontificale. Il prit place sur son tr6ne, et Mgr l'Archev^que d'Aix lut l'adresse des Proven9aux, qui 6tait trSs belle.

On en jugera par la citation suivante :

" A l'humble offrande de nos coeurs, nous en " joindrons une autre qui vous sera, Tres Saint P^re, " beaucoup plus precieuse. H^ritiers legitimes 4® " la noble et pieuse famille de Bethanie qui nous " engendra dans la foi, comme la sainte 6glise ro- " maine Pa toujours reconnu, nous avons naturelle- *' ment en notre possession les reliques sacr^es de *• Marthe, de Marie, et de leur fr^re Lazare, que " J^sus aimait.

" Votre Saintet6 ne nous refusera pas d'en accep- " ter quelques parcelles. Elles sont dans cette petite " barque semblable k la v6tre, Trfes Saint P^re, puis- " que, lancee sans voiles et sans rames sur la mer " orageuse, elle brave la temp^te, elle 6chappe au " naufrage, et va droit au port sous la main de l'ange " qui la gouverne.

" f^ous avons ajout^, TrSs Saint P^re, des reliques

" de Marie-Jacob6 et de Marie-Salom6, ainsi que " des deux premiers ^v^ques d'Aix : saint Maximin, " l'un des soixante-

douze disciples, saint Sidoine, " l'aveugle-n^ de PEvangile. Ces saints et saintes " nous vinrent aussi, selon nos traditions, sur la " barque d6sempar6e des proscrits de Bethanie. Et, '* bien qu'il ne s'y trouvM pas, comment aurions-nous " laiss6 a terre saint Trophime, le premier 6v^ que " d'Arles, le disciple de saint Paul, l'envoie de " saint Pierre, et, gl ce dernier titre, le primat-n6 ". de nos ^glises ? "

Apr^s l'adresse, Mgr Forcade pr6senta la barque pr6cieuse au Saint-Pere, qui en admira le travail et dit : " C'est un vrai tr^sor."

Mgr r6veque de Lugon donna ensuite lecture de l'adresse des Vend^ens, pleine de chaleur, de patriotisme et de foi, com me la race dont elle exprimait les sentiments. En voici quelques passages :

" Enfin nous avons franchi le seuil du Vatican, et " le Pontife de Dieu, le Vicaire de Jesus-Christ, le '* successeur de Pierre, le roi de nos &mes, vient de " nous apparaître !

" C'est lui !

" C'est lui, avec sa couronne de cheveux blancs

" son regard vif et limpide, et son front toujours se- " rein !

" C'est lui, avec les trente ann^es d'un pontificat " unique dans les fastes de l'histoire.

" C'est lui, avec la magnifique aureole que lui orit

" cr66e ses grandes infortunes, et ses vertus plus '* grandes encore.

" C'est lui, avec cet indicible mélange de gr[^]ce et " de force, de douceur et d'intr⁶pidit⁶ qui charme et " qui ravit.

" C'est lui I C'est Pie IX f

" Aussi nos [^]mes d[^]bordent de joie, et jamais " notre bouche, Mt-elle ⁶ioquente, ne pourra trouver " d'accents capables d'ex- primer et de redire tout " notre bonheur

" Nous sommes k vous, Trfes Saint Pfre, absolu- " ment, sans reserve aucune, k la vie, k la mort 1

" Vous portez le sceptre de la plus haute et de la " plus legitime autorit⁶ qui fut jamais. Coniman- " dez, et de tout notre coeur nous ob[^]irons. De vos " l[^]vres, que PEspirit-Saint lui-m⁶me garde avec " amour, ne peuvent tomber, quand elles parlent en ** son nom, que des oracles de la v⁶rite. Docteur " infaillible 1 Gardien toujours fidele des divines r⁶- " v[^]lations, parlez, enseignez, et de tout notre coeur " nous croirons.

" Ce sont IS,, Trfes Saint Pfre, les sentiments de la " cath clique Vendue, et je m'estime heureux et fier " d'en Mre en ce moment devant vous l'interpr[^]te.

" La Vendue !

" Au nom du sang et des larmes dont elle inonda, ** en des jours de sinistre memoire, les champs, les

** bois et les bruy[^]res de son h⁶roique Bocage ; au " nom de cette foi g⁶n⁶reuse qui lui permet, apr[^]es " taut de d⁶sastres et malgre ses modiques ressoi[^]rces, *' de rivaliser avec les contr[^]es les plus opulentes, " quand il s'agit surtout de Toeuvre du Denier de '* Saint-Pierre ; au nom de cette pi⁶te feconde qui " se r[^]vele k

chaque instant, dans son sein, sous " mille formes di verses ; au nom de ses souvenirs " et de ses esperances, la Vendee ^ genoux, demande, " Tr^s Saint P^re, votre benediction."

L'adresse se terminait par ce refrain du chant national de la Vendee :

Toujours chr6tiens, memeau siScle oil nous sommes, Les coeurs virils sont fiers d'etre chr6tiens.

Dieu pour sa cause aura des hommes,

Tant que vivront des Vend^ens.

Pendant la lecture de ces adresses, Pie IX avait manifeste de tenips en temps une vive dmotion. Ceux qui Pentouraient avaient m^me remarque que ses yeux s'etaient voiles de larmes. Il nous semblait un peu affaisse ; mais quand il se leva et commenga a parler, il nous parut soudainement rajeuni.

Pie IX etiitun des plus grands orateurs que j'aie entendu. Physiquement et moralement, il avait tout ce qui constitue Porateur : un ext^rjeur noble, imposant, des yeux pleins de flammes, une voix forte, vibrante et sympathique, ungeste naturel, ^nergique et digne, une diction facile, un style imag6, saisissant, des idees neuves et frappantes, de la verve, de la chaleur, de Penthousiasme,'fet du souffle lyrique. En

uii mot, il poss6dait ce qu'on est convenu d'appeler le feu sacr6.

Il coramengait k parler lentement, avec une Amotion contenue, puis il s'echauffait, il s'elevait, et communiquait son Amotion a l'auditoire ; il entrafnait, il transportait, etbientdtles

larmes coulaient de tous les yeux, et des oris s'échappaient de toutes les poitrines.

C'est ainsi qu'il nous apparut dans ce discours qui dura une heure, et qui nous tint sous le charme, Malheureusement ce discours, comme toutes les autres allocutions de Pie IX, n'était pas écrit, et la reproduction qu'on en fait est très p^hle.

Je veux cependant en citer quelques lignes :

" Certains ennemis de l'Eglise pensaient que celle-ci avait perdu toute énergie, et, comme ils le disent " sottement, qu'elle avait fait son temps. Il semble " toutefois que Jésus-Christ, pour confondre ses ennemis, ait voulu répéter les paroles qu'il prononça " un peu avant la résurrection de Lazare : Lazarus " amicus noster dormit, sed vado ut a somno excitem eum. " Assurément, il existait dans l'Eglise une certaine " torpeur qui l'empêchait de voir et de connaître les " maux qui l'envahissaient de tant de côtés à la fois. " C'est pourquoi le Seigneur, prenant la verge en " main, en frappa ses fils indolents. Ceux-ci se relevèrent alors, s'aperçurent du péril, en reconnurent " toute la gravité, et crièrent pitié, secours, misericorde ; Dieu les entendit, et Ton vit renaître le

" feu sacré qui était caché et comme me étouffé au fond " des âmes.

" La tempête toutefois est loin d'être terminée, et " l'ordre du jour obmutesce, à donner aux vents et à la " mer, n'a pas encore été prononcé par Dieu. Néanmoins " moins, la barque mystique flotte toujours dominatrice au-dessus des flots dont elle est battue, et " certainement la main toute-puissante de Dieu la " reconduira peu à peu au port de la tranquillité.

" Semblable k la barque mystique de TEvangile, " fut aussi celle qui accueillit dans son sein toute ** une famille de Bienheureux. Cette nacelle fut *' abandonn^e, dans les premiers jours du christia- '^ nisme, k la merci des flots, sans voile, sans mM et " sans pilote ; et tout cela se fit en haine de la foi *' catholique. Mais la main de Dieu guidait elle- " m^me ces saints dans leur route. Elle voulait con- " duire et sauver Lazare, Madeleine, Marie et les " autres ^mes 61ues qui se trouvaient avec eux, afin, " 6 chers Marseillais, qu'ils 6vang61isassent vos aieux, " en apportant le don si pr^cieux de la foi, non seu- " lement k ceux-ci, mais aussi k vous-m^mes, qui " jouissez aujourd'hui de ce petit grain de s6nev6^ " 6em6 alors par ces ^mes saintes que le ciel vous a " envoy6es. Ce grain de s6neve a crtl depuis lors, " non seulement par le nombre des fidMes, mais " aussi par Pabondance des oeuvres de charit6. Dieu " regarde toutes ces oeuvres d'un oeil de complai- " sance, et la tr^s sainte Vierge, constitute gardienne " de votre cit6, intercede pour vous, pour le clerg6, " pour le peuple tout entier, afin de vous obtenir les " graces dont vous avez le plus grand besoin.

" Et de m^me qu'S, Marseille la sainte famille de " Magdalum plantait la croix et r6pandait la foi, " ainsi k Bayonne, un saint L6on, martyr, empour- " prait votre patrie de son sang, et apprenait aux " 6chos des Pyrenees k redire les prieres qui sor- " taient des l^vres et du coeur de vos aieux. Adml- " rabies dispositions de Dieu, qui veut toujours que " certains h6ros, ses fiddles serviteurs, soient dans " ses mains des instruments destines k cultiver et k " dilater la vigne que sa droite toute-puissante a " plant^e."

- Je le repute, il n'y a dans les pages qui precedent qu'un 6cho tres faible de cette parole ^loquente que nous avons entendue.

Lorsque le Saïat PSre se rassit, Penthousiasme était k son comble, et les acclamations éclatèrent. Des larmes d'attendrissement coulaient de nos yeux, et nous nous sentions plus que jamais remplis de foi et d'esp^{ance} dans l'avenir. Nous étions venus affliges au Vatican, et nous retournions confiants et consolés.

LA FIN DES ROMAINS.

OME a bien souvent changé de maître, et l'avenir lui réserve, sans doute, .

de nouveaux changements ; mais si en vain que tous les rois politiques s'y succèdent, Rome n'a jamais depuis Constantin, et n'aura jamais le roi véritable que le Pape.

C'est une Souveraineté que ni la diplomatie ni la guerre n'ont pu détruire. Elle a eu des Eclipses, comme le soleil en a, mais elle n'a jamais été complètement, ni longtemps voilée. Toujours ses rayons ont percé les ténèbres que de si longues périodes malheureuses répandaient sur la Ville-Eternelle, et après quelque temps d'épreuve, le jour se faisait.

Qui dissipait ainsi la nuit ? Tantôt la Parole in- visible suffisait ; tantôt c'était une ^{pe} flamboyante* qui venait briller aux portes de Rome pour en défendre l'entrée comme le glaive de l'ange à la porte d'Eden; tantôt c'était Posuere d'un grand saint, d'un éloquent docteur, ou d'un pieux monastère.

Mais toujours, l'ordre, la paix et la justice n'étaient rétablies dans Rome que lorsque son Souverain Ugi-

time, le Pape, remontait sur son trône. Quand son sceptre brillait sans voile, il faisait jour.

Voilà ce que je me disais pendant les audiences pontificales, et, quelles que soient les obscurités de l'heure présente, je ne pouvais me convaincre que Rome eût un autre roi que Pie IX, tant il me paraissait grand à côté de Victor-Emmanuel. Le Vatican, n'était bien réellement qu'une prison, et cependant comme son éclat et sa puissance jetaient dans l'ombre le palais du Quirinal !

Mais si le Pape, est le véritable Roi de Rome, quelle est en est donc la Reine ? De quel nom s'appellera la femme digne de régner sur une telle ville ? Il suffit de Jeter un regard sur Rome pour trouver la réponse à cette question ; car, les images et les statues de cette grande Reine s'y trouvent partout. Elle y possède des palais plus nombreux et plus riches que le roi lui-même ; et dans tous les quartiers de la cité, vous voyez ses coupoles, et ses tours surgir de la masse des édifices.

On ne peut pas comprendre, la Reine des romains, c'est la très sainte Vierge, et nul peuple au monde n'entoure sa souveraine de plus d'hommages et de vénération.

Parcourez les différents quartiers de la ville, et vous y verrez, tantôt sur la façade des maisons, tantôt au coin des rues, ou sur les places publiques, des médaillons, des portraits, des statuettes de la Madone, placées dans de petites niches ornées de fleurs, Quand vient la nuit, ces niches s'illuminent, et des lampes y brillent jusqu'au matin.

ttouE 365

On a calculé qu'il y a dans Rome plus de 1400 madones, sans compter celles que renferment les églises, et plus de 1000 lampes qui brillent chaque nuit devant elles.

Dans certains quartiers de la ville, cette devotion k Marie s'affiche au grand jour, et l'on voit des groupes d'hommes et de femmes disant le chapelet devant la Madone, ou chantant ce cantique populaire :

Eviva Maria, Maria Viva, E chi la cr6o.

C'est sans doute pour donner satisfaction k cette devotion, et pour r^pondre a toutes les demandes, que les artistes ont peint et sculpt^ tant d'images de la sainte Vierge, dont les 6glises, les galeries et les mus6es sont remplis. Jamais reine n'a poss6d6 tant et de si pr6cieux joyaux, et c'est k plusieurs millions qu'il faudrait 6valuer les pierres pr^cieuses qui d6corent ses images et qui scintillent k ses couronnes.

Il y a dans Rome soixante-douze 6glises consacr6es k la sainte Vierge, et la plupart rappellent quelques bienfaits ou quelques faveurs signalees de la Reine k ses sujets. Nous ne pouvons en visiter que quelques-unes, et nous terminerons ce nouveau p&lerinage k Sainte-Marie-Majeure.

La plus ancienne est celle de Sainte-Marie-du-Transt^vSre qui fut consacr^e par saint Calixte en Tan 224. A l'endroit qu'elle occupe, d'apr^s une ancienne tradition qui parait appuy^e sur des t^moi-

gnages historiques, une source d'huile aurait jailli miraculeusement de terre au moment de la naissance du Sauveur, et aurait coul^ pendant tout^ un jour, jusque dans le Tibre. Les premiers chr6tiens croyaient fermement ^ ce miracle comme ayant annonc6 la venue de POint du Seigneur, et comme une image de la mis6ricorde divine se r^pandant sur le monde.

La façade de cette église est ornée d'une ancienne mosaïque, et l'intérieur en est très riche. Elle est dans le style de Sainte-Marie-Majeure, et de belles colonnes de granit provenant d'un temple d'Isis et de Serapis la surparent en trois nefs. Un chef-d'œuvre du Dominiquin, l'Assomption de la sainte Vierge, orne le plafond tout brillant de dorures, et le pavé resplendit de porphyre, de vert antique et d'autres marbres. On y voit une ouverture entourée d'une grille, au-dessus de laquelle se lisent les inscriptions suivantes : Fons olei — fontaine d'huile — jffmc oleum fluit quum Christus Vlrine luxit — Ici coula une source d'huile lorsque le Christ naquit de la Vierge. Sous la confession reposent les Papes saint Calixte et saint Corneille.

De l'autre côté du Tibre, s'élève un joli clocher byzantin ; c'est Sainte-Marie-in-Cosmedin, qui date aussi du troisième siècle. Un souvenir intéressant s'y rattache ; car c'est ici que saint Augustin vint enseigner la rhétorique à la jeunesse romaine. On y vénéra aussi une madone apportée d'Orient pour la soustraire aux iconoclastes ; c'est un chef-d'œuvre de l'art byzantin et son inscription grecque signifie : Mère de Dieu toujours Vierge.

KOME 367

À côté, nous admirons le gracieux petit temple jadis dédié à Vesta. Son portique circulaire, à colonnes de marbre, en fait un monument très élégant, et le mieux conservé de l'époque païenne. Il est aujourd'hui consacré à la sainte Vierge, sous le nom de Sainte-Marie-du-Soleil.

Je me suis demandé quelles relations il pouvait y avoir entre la dédicace païenne à Vesta et la dédicace chrétienne à Sainte-

Marie-du-Soleil, et j'ai trouvé une reponse charmante dans un vieil auteur qui a exploité les trésors de Rome, Panciroli.

Aux yeux des Gentils, Vesta représentait la chasteté, et maintenant toujours vive une flamme sacree : noble figure d'un coeur pudique et toujours brûlant du divin amour. C'est pour cela qu'ils forgaient les vestales   rester vierges au moins jusqu'a l'^ge de trente ans, et   conserver le feu qui brûlait sur l'autel de la deesse. S'il s'eteignait, il ne leur était pas permis de le rallumer autrement que par les rayons du soleil r percutes par un miroir.

On s'explique d'^s lors pourquoi l'Eglise a voulu dedier ce charmant petit temple   la Reine des Vierges, qui brûla toujours de l'ampur divin, et qui mit au monde Celui qui'on a appele le Soleil de Justice.

Une autre  glise très ricbe et très intéressante d diee   la sainte Vierge, est Sainte-Marie-du-Peuple, auprès de la porte du même nom. Elle est bâtie sur l'ancien emplacement du tombeau de Néron.

Dans le monastère des Augustins, qui en depend.

Luther a vécu quelque temps, et c'est dans cette  glise, dit-on, qu'il a célebre sa dernière messe.

M. Louis Veuillot* dans son magnifique ouvrage Le Parfum de Rome, fait un rapprochement terrible entre ces deux hommes, et il termine en disant : " il se passera un jour quelque chose d'effroyable sur " cette place du Peuple, où l'autel de Marie n'a pas " empêché Luther de rencontrer Neron."

Cette  glise renferme des chapelles et des tombeaux tout   fait remarquables, et les votives sont ornées de fresques et de mo-

saiques ex^cut^es par de grands artistes. Les chapelles- des Cibo et des Chigi, sont les plus renommées, et contiennent des oeuvres de maltres. Mais on a critique, avec raison, je pense, les mosaïques de la derni^re, parce que le soleil, la luïe et les plan-fetes y sont repr^sentfo sous les figures des divinit^s pai'ennes, Apollon, Diane, Satume, Jupiter, Mars, Venus et Mercure. Ces mosaïques furent execut^es par Louis de Pace, sur les dessins de Raphael.

A Pouest de la Place Navone, la sainte Vierge possede encore un sanctuaire tr^s beau, surmont^ d'une gracieuse coupole ; c'est Sainte-Marie-de-la Paix. On y admire beaucoup deux chapelles, dont Tune, dessinée par Michel- Ange, est ornée de statues et de basreliefs remarquables ; dans 1 'autre se trouvent de belles fresques de Raphael,. représentant les Sibylles de Cumes, de Perse, de Phrygie, et de Tivoli.

N'oublions pas Sainte-ziarie-des-Anges, oii Michel- Ange a montré la grandeur et les ressources de son

g^nie. Cette ^glise s'fl^ve sur un sol arrosé par les sufeurs et le sang des martyrs, dans les thermes de Diocl^tien.

Un jour, raconte-t-on, Michel-Ange se promenant dans ces ruines, remarqua une vaste salle dont les tours Aleves soutenaient une vodte immense, et huit grandes colonnes de granit qui portaient de magnifiques arceaux en plein cintre. Voil^ mon 6glise toute bMie, pensa l'artiste, et il alia communiquer son projet ^ Pie IV, qui Papprouva.

Le Vestibule presque circulaire, ^tait une ancienne salle de bains, et conjbient des tombeaux remarquables, ceux de deux artistes pres de la porte, Maratta et Salvator Rosa, et ceux de deux

cardinaux, au fond. L'inscription du Cardinal Alciati m[^]rite d'etre reproduite : Virtuti vixit — memoria vivit — gloria vivet.

A l'entr[^]e de la grande nef, on admire [^] droite une belle statue de saint Bruno, due au ciseau du sculpteur fran^gais Houdon. [^] II parlerait, disait Clement " XIV, si la regie de son ordre ne le lui defendait " pas."

La grande nef est d'une ampleur et d'une magnificence sans 6gales, et ses murs sont enrichis de marbres pr[^]cieux et de magnifiques tableaux. Dans le choeur, une grande fresque du Dominiquin repr[^]sentant le martyr de saint S6bastien,est d'une grande beaut6.

Le clottre des Chartreux, qui touche k P[^]glise, et qui fut construit d'apres les plans et les dessins de

Michel- Ange, est ce que Ton peut voir de plus simple et de plus grand.

Je voudrais vous conduire encore, lecteurs, It Sainte-Marie-de-la-Victoire, oi semble respirer l'admirable statue de sainte Ther[^]se, que le Barnin a representee dans l'extase de Pamour ; A Sainte-Mariein-Via-Lata, 6lev6e au-dessus de la maison que saint Paul habita pendant deux ans, et dans laquelle pr6-
,ch&rent saint Pierre et saint Luc ; mais il est temps que j 'arrive k Sainte-Marie-Majeure.

L'origine de cette grands basilique est connus. J'abrege le recit que ses historiens en font.

Vers l'an 352, un patricien nomra6 Jean et sa femme, n'ayant pas d'enfant, voulaient donner leur fortune k la sainte Vierge, et ils la priaient de leur faire connaltre sa volont6 k ce sujet. Marie

leur apparut en songe dans la nuit du 4 août, et leur dit de lui hâter une église à l'endroit qu'ils trouveraient couvert de neige.

Le lendemain matin, toute la ville fut trempée de voir une nappe de neige couvrir un certain espace sur l'un des sommets de l'Esquilin. Le patricien Jean fut moins surpris, et il alla raconter son rêve au Pape saint Libère, qui avait reçu le même avertissement.

La construction de la basilique fut décidée, dans les proportions que le tapis de neige indiquait ; et c'est ainsi que la Reine du ciel voulut remplacer au sommet de l'Esquilin la reine de l'Olympe païen, Junon, qui y possédait un temple. On croit même

que les belles colonnes ioniennes qui divisent la basilique en trois nefs, ont été tirées du temple de la déesse.

La façade de Sainte-Marie-Majeure se compose de deux portiques grecs superposés, et chargés de balustrades et de frontons. Le campanile est beau à voir. Mais c'est l'intérieur de l'église qui est surtout remarquable. La double rangée de colonnes, alignées dans une nef pleine d'ampleurs soutenant un plafond horizontal, est d'un effet vraiment grandiose.

Les nombreuses chapelles de cette église et les nefs latérales sont surchargées de peintures, de sculptures, d'ornements et de décors de toute espèce. Mais elle possède des trésors plus précieux : la crèche où le Fils de Dieu a reposé dans l'étable de Bethléem, et le corps de saint Jérôme, qui fut pendant sa vie le gardien vigilant de la crèche, et qui se trouve encore près d'elle dans la mort.

Pie IX a fait construire une confession très riche à Sainte-Marie-Majeure pour recevoir la crèche ; et c'est Pendroit qu'il a choisi pour sa sépulture. C'est bien là que doit reposer ce grand serviteur de Marie. Après avoir proclamé immaculé le berceau de la mère, il devra dormir en paix à côté du berceau de l'enfant.

Plusieurs autres papes ont leur tombeau dans cette basilique, entre autres, Paul V, Sixte-Quint et saint Pie V. Ces deux derniers sont en face l'un de l'autre, dans la chapelle de la crèche. On sait que celui-ci

fut très dévot à Marie, et qu'il attribua à son intercession la célèbre victoire de Lepante.

Rappelons un autre souvenir historique pour finir. Saint Gaetan venait souvent dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, et manifestait une grande vénération pour la église du Sauveur. Or, pendant une nuit de Noël qu'il passait en oraison près de la crèche, la sainte Vierge lui apparut, et d'un geste le «

divin enfant dans ses bras. Une magnifique statue du saint et un riche bas-relief y perpétuent le souvenir de ce miracle.

PARMI LES TOMBEAUX

La ville du monde ne renferme autant de tombeaux que Rome, et leur collection formerait un cours

biographique presque complet, écrit en let-

tres : 8 de marbre.

Les églises, si nombreuses dans cette ville, en sont remplies ; et, comme c'est dans le lieu saint que l'homme pense le plus à sa fin dernière, les monuments funéraires m'y semblent à leur place. Je

les admire aussi comme decors, pourvu qu'on n'en fasse pas des groupes d'anatomie, ou des apotheoses imméritées.

J'aime une simple statue couchée sur un tombeau, tantôt dans l'attitude du sommeil paisible d'un juste, tantôt avec la pose d'un dormeur qui s'endort, ou d'un dieu qui ressuscite. J'en ai vu qui, s'appuyant sur le coude, reouvrent la tête et rouvrent des yeux pleins d'espérance et de foi. Voilà mon idéal.

D'autres sont étendus sur le dos, froids et rigides, mais plus grands que nature, et les mains jointes sur la poitrine. Cette attitude me plaît ; elle semble dire : la postérité, toujours plus Juste que les vivants. Voyez comme j'ai grandi dans la mort !

Plusieurs, agenouillées sur la dalle funéraire semblaient prier. Les yeux et les mains levés vers le ciel implorèrent la miséricorde divine avec une confiance maladroite d'alarmes. Si ce fut la volonté des défunts d'être ainsi représentés en marbre, et s'ils ont dit en mourant : je veux que ma statue prie pour moi, cette attitude suppliante de Piémont qu'ils ont laissée sur terre ne peut-elle pas leur être utile à l'infini ?

Dans quelques églises, le pavement est formé de dalles funéraires, et quelquefois les personnages s'en détachent en relief. Rien ne m'impressionne comme de marcher sur ces corps de marbre et sur ces figures humaines dont nos pieds brisent les traits. Sous ces pierres dorment de l'éternel sommeil des hommes qui ont vécu, qui ont aimé, travaillé, souffert comme nous ; et le jour vient où nous dormirons comme eux, et où les générations passeront sur nous.

Quelle tragédie serait la mort, si elle était le dénouement final. Mais non, ce n'est que la chute du rideau au second acte du

drame, et ce rideau se relive immédiatement sur Tautre vie qui apparatt.

Les tombes romaines ne remplissent pas seulement les Eglises et les cimetières ; elles bordaient autrefois les grandes routes, et leurs mines, que j'ai voulu voir le long de la voie Appienne, t[^]moignent encore de leur nombre et de leur magnificence.

En gagnant la porte Saint-Sebastien, nous passons a gauche des Thermes de Caracalla, dont les murailles" croulantes couvrent une imniense etendue,

A une petite distance de la porte est une petite eglise oil la tradition raconte que saint Pierre, s'enfuyant de Rome la nuit, rencontra le divin Sauveur portant sa croix. " Seigntaur, oii allez-vous ? " demanda-t-il ; et J6sus r6pondit : " Je vais k Rome pour y [^]tre crucifix de nouveau." L'ap6tre ne songea plus k fuir, et rentra dans Rome.

A gauche de la voie, vers le deuxi&me mille, s'61[^]ve une colline en pente douce. Quelques paysans y cultivent des vignes et des c6reales, sans paraltre se douter dans quel sol sacr6, leurs moissons plongent leurs racines. Au sommet, vos pieds heurtent, en marchant au milieu des chaumes, des fragments de marbre, de verre, et autres debris.

A mesure que l'horizon s'elargit, vous apercevez autour de vous, et particuli[^]rement vers le sud, des mines faisant relief sur la verdure. Puis, [^]k et Ist, de petites tours carrees ressemblant k des chemin6es, ou k des ventilateurs, se d6tachant k peine du sol, et servant d'orifices k quelque Edifice souterrain ; enfin des caveaux ouverts et quelques escaliers descendant dans les entrailles de la terre.

Lai s'étend la plus importante des Catacombes romaines, le cimetière de Saint-Calixte. C'est Pun des thésâtres, ou plutôt Pun des deserts ou M. de Rossi, obéissant aux inspirations de son génie et de sa foi, a fait d'inappréciables découvertes. C'est lui qui a véritablement mérité d'être appelé le Colomb de la Rome souterraine ; et, parmi les découvreurs, ceux dont le domaine est sous terre, n'ont pas moins de

litres que les autres k la reconnaissance de l'humanité.

Le cimetière de Saint-Calixte est celui qui a renfermé le plus grand nombre de martyrs ; un vieux manuscrit déclare qu'il y en avait 1[^] une multitude innombrable et quelques auteurs en ont même le chiffre jusqu'à 74 000.

J'aimerais k vous décrire cette vaste nécropole, où fut enterrée sainte Cécile, ainsi que la Catacombe de Saint-Sébastien, qui s'ouvre sous la basilique du même nom, un peu plus loin, k droite de la voie Appienne. Mais cette étude détaillée des tombeaux Chrétiens trouvera sa place dans la suite de cet ouvrage.

Aujourd'hui, je veux borner mon récit k la délicate promenade que j'ai faite sur cette voie monumentale, dont la construction remonte k trois siècles avant Jésus-Christ, et qui s'étend de Rome jusqu'à Pompéï, où elle prend le nom de Voie des Tombeaux.

Quelle belle route ! et quelles impressions elle a laissées dans mon esprit ! Que de peuples ont passé par ce chemin ! Que de grandes familles y sont venues s'éteindre pour l'éternité !

Nous sommes à la mi-novembre, le temps est superbe, et nous rappelle les beaux jours du mois de juin au Canada. Le so-

leil decline rapidement a Phorizon et se sera bient6t noye dans les flots de la Mediterran6e. L'air est tiMe, embau.m6, et, de chaque c6t6 de la route, de vieux murs laissent pendre des touffes de lierres et des rpsiers en fleurs. Un petit

p4tre accourt k notre voiture, et nous offRe des fraises que nous degustons, mais qui manquent de sucre.

Nous avangons lentement, du train d'un cheval pay6 h l'-heure, et nous gravissons bient6t la colline o^ s'elSve, semblable k un chMeau-fort, le tombeaa de Cecilia M6tella. C'est une 6norme tour circulaire en blocs travertins, plus petite que le mausol6e d'Adrien, aujourd'hui chateau Saint- Ange, mais construite dans le m6me style severe et imposant. Au reste, ce n'est plus qu'une ruine, et une fosse profonde k l'int^rieur indique seule Pendroit oil avait 6t6 depos6 le garcophage de la c61&bne romaine.

A quelque distance de Ik commence cette espSce de galerie fun6raire, que nous appellerions campo santo, si la Religion y avait repandu ses benedictions. Des deux cdtfe surgTssent, au milieu des broussailles, les mines s^culaires de ces tombeaux c61&bres qui bordaient jadis la grande voie militaire de Rome. Tant6t, c'est une statue brisee, une colonne renversee, un caveau 6croule dont Pentree est toujours b6ante I Tant6t c'est une dalle de marbre avec un nom, ou une inscription funSbre, en grec ou en latin, et quelques bas-reliefs, gisant epars sur le sol !

A droite et a gauche s'etend k perte de vue la campagne romaine, solitaire, abandonn^e, sans culture, sans arbres, sans haies, comme un desert, ou plut6t comme un immense s6pulcre. Seules, de grandes mines dressent g^ et l^ leurs aretes irreguli-

Sres et croulantes. Leurs arcs interrompus, leurs yieux murs inclinés, se detachent sur cet horizon

monotone, et augmentent la mélancolie douce et profonde qui plane sur ces lieux.

Et si vous étendez plus loin vos regards, quel beau cadre k ce paysage si grand et si triste k la fois ! En face de vous et k votre gauche s'élevaient les montagnes de la Sabine, et sur leurs flancs bleus, Tivoli, Prascati et Castel-Gandolfo, qui flamboient aux derniers feux du jour. Que de souvenirs rappellent ces noms tant chantés par les pontes ! Et que de grands personnages y songèrent à passer leurs jours de loisir !

Derrière vous, Rome dresse encore ses colonnes, couvertes de dômes, de clochers et de tours. A votre droite, c'est la campagne nue et immense, étendant jusqu'à la mer ses mélancoliques solitudes !

Ici, le tombeau de Sénèque, le grand philosophe qui a probablement connu saint Paul, et entrevu la lumière chrétienne dans toute sa beauté. Tout près devait se trouver sa villa, où Néron, son ancien maître, lui donna l'ordre de s'ouvrir les veines et de se donner la mort !

Là-bas, dans la plaine, les restes d'un temple de Jupiter, où moururent bien des martyrs. Plus loin, les murs écroulés de la villa des Quintilii, deux frères que l'empereur Commode fit mourir pour s'emparer de leurs biens.

Nous traversons les champs où dut se livrer le combat célèbre des Horaces et des Curiaces, et l'on nous montre k droite trois tumuli qu'on dit être ceux des trois Horaces !

Enfin voici la Casale rotondo, qui est une ruine immense, et qu'on croit avoir été le tombeau de Messala Cotta. Une pauvre famille s'est réfugiée au sommet, dans les yotites, et la terrasse est ombragée d'un joli bouquet d'oliviers, Du haut de cette terrasse la vue s'étend de tous les côtés et découvre un immense panorama. Une fumée blanche qui court et serpente à travers ces superbes solitudes, et qui s'échappe d'une locomotive venant de Frascati, rappelle seule que nous sommes au XIX^e siècle I

Il se fait tard, et nous reprenons le chemin de Rome. Je m'enfonce dans les coussins de la voiture, et je laisse errer mon esprit à travers mille reveries délicieuses. Le soleil a disparu à l'horizon, et les crâtes seules de la Sabine rougissent encore sous ses caresses, pendant que la lune, qui monte avec lenteur au firmament, filtre ses pâles rayons à travers les déchirures des mines ! .

Voilà donc ce qu'est devenue la grande Babylone qui buvait le sang des martyrs ! Un désert où les troupeaux paissent et se promènent à l'aventure, une immense nécropole dont les cendres ne sauraient produire autre chose que cette herbe dont les bêtes se nourrissent !

Et les grands hommes de la Rome antique, ses foudres de guerre, ses orateurs, ses philosophes, ses patriciens opulents, ses puissants empereurs, que sont-ils donc devenus ? Où sont donc leurs cendres ? La colère de Dieu les a dispersés aux quatre vents du ciel ! C'est à peine si Ton peut retrouver les endroits qu'ils ont habités, tandis que les martyrs obs*

curs qui tombaient inconnus sous la dent des bêtes ou sous le fer des bourreaux, sortant des catacombes, sont inscrites sur des

autels d'or incrustés de pierres précieuses, et y reçoivent les hommages des générations !

DANS LES MONTAGNES

Il y a de si pittoresque et de si charmant comme ces montagnes de la Sabine, qui s'étendent, comme un vaste ravin de verdure au Nord-Est de la campagne romaine, et qui portent, suspendus à leurs flancs, d'antiques petites villes inaccessibles devenues.

Quand on est las de voir des monuments et des œuvres d'art de toutes sortes, on y peut faire de très agréables excursions.

L'autre matin, dès avant huit heures, je courais en chemin de fer du côté de Frascati. Le soleil dorait le sommet du mont Albain, mais n'effleurait pas encore les ondulations de la vaste plaine.

A distance, des vapeurs blanches et grises sortaient de terre, et couvraient les pelouses d'ombres comme des tapis qui débordent. L'air était frais et embaumé, et de tous les buissons se levaient en chantant des bandes d'oiseaux qui s'envoiaient dans la campagne.

La route monte lentement, et nous gravissons les premières collines. Au bout d'un cul-de-sac étroit,

le train se heurte à la montagne, et nous apercevons la gare au-dessus de nos têtes.

Pour arriver dans la ville il faut monter, monter encore, monter toujours. Ce qui en fait la beauté, c'est la grande nature qui Pen-

ture, et la vue admirable qu'elle commande sur la campagne et sur Rome. La villa Aldobrandini, avec ses jardins, ses bocages, ses fontaines, ses statues, et ses terrasses aux horizons infinis, est incomparable,

Au-dessus de Frascati pend Tusculum, accroché à un sommet escarpé que je gravis à cheval, non sans peine. C'est une grande ruine, pleine de souvenirs de Cicéron, de Mécène, d'Horace, et de tout ce grand siècle d'Auguste qui fut la fin de la gloire romaine.

De cette hauteur on aperçoit les ondulations des montagnes voisines, avec leurs jolies petites villes scintillant au soleil, et se cachant à demi dans la verdure, comme des bijoux dans les plis d'une écharpe.

Je redescends en suivant l'antique voie Latine, récemment déblayée, et sous mes regards se déroulent les mornes solitudes entourant la Ville-Eternelle, et bornées au loin par la ligne bleue de la Méditerranée. De grands chemins et des aqueducs gigantesques sillonnent seuls ce désert.

Toute cette route qui va de Tusculum à Albano, en passant par Grotta-Ferrata, Marino et Castel-Gandolfo est admirablement belle, et change constamment d'aspect. Le lac d'Albano est un saphir enchassé dans un cadre de basalte, et sert de miroir au

château des Papes, Castel-Gandolfo.

ment le cratère d'un volcan éteint.

C'est évidemment-

Un autre jour, c'est du c6t6 de Tivoli que j'ai dirig6 ma course, et j'en suis revenu encore plus charm6.

Au pied de la montagne oil Pantique Tibur est assise s'6tendent les ruines de la ViUa Hadriana, Le Colis^e et les Thermes de Caracalla peuvent seuls donner une id^e, mais fort imparfaite, des dimensions colossales qu'avait ce s6jour enchant^. J'en emprunte la description k M. de Champagny :

" Hadrien se retira done k Tibur, essayant, apr^s sa vie de voyages, la vie s6dentaire et recluse de Tibere k Capr6e, ou de Domitien dans sa maison d'Albe ; aprSs une vie sobre et severe, se livrant au soin de sa personne, aux magnificences ^goistes, aux longs festins. Seulement, son esprit 6tait encore trop sup6rieur pour se contenter de ces grossi^res d6lices. '

" La retraite de Tibere n'avait 6t6 qu'un boudoir et une prison ; la retraite d'Hadrien fut un mus4e. Il pr^tendit rassembler autour de lui tout ce qu'il avait admire dans ses voyages. Il ne vola pas, comme Caligula et comme N^ron ; mais il fit copier partout. Ce qu'aujourd'hui, dans le palais de cristal de Sydenham, nous voyons rassemble en plMre, d l'6troit, il le rassembla, mais k ciel d^couvert et dans une enceinte de dix milles de circuit mais en pierre, en bronze, en marbre.

" De sa fen^tre et de son lit de malade, il put voir " rAcademie, le P6oile, le Prytan^e, toute sa ch^^re " AthSnes, deux th6^tres, grand nombre de temples ; " dans ses promenades, que l'enthousiasme de l'ar- " tiste soutenait encore, il put s'asseoir au Lycee, " respirer Pair dans la valine de Temp6, revoir sa " ville 6gyptienne de Canope ; Piniti6 d'Eleusis put " visiter ces champs-Elysees dont Phierophante lui " avait promis le sejour. Voulait-il cliasser

? les " cerfs bondissaient autour de lui par troupeaux. " Voulait-il se donner le spectacle de la naumachie, " imitation souvent sanglante des batailles navales ? " un immense bassin de marbre jaune se remplissait " d'eau et portait les navires.

"* L'Egypte surtout semblait avoir suivi Hadrien " dans sa retraite ; des statues dans le goM 6gyptien " s'y retrouvaient par centaines ; elles ornaient un " temple, objet de la grande devotion d'Hadrien, " converti des dieux de Rome aux dieux de Mem- " phis. En un mot, tons les siecles, tous les styles, " tous les pays, tous les souvenirs avaient 1st leur " place. Les oeuvres d'art s'y etaient accumulees " avec une promptitude merveilleuse, gr^ce k la vo- " lont6 toujours puissante d'Hadrien, gr^ce au nom- " bre et ^ Phabilete de ses artistes. Cela, du moins, " etait d'un plus grand goit que la Maison-d'Or de *^ Neron avec son pare k PAnglaise, son lac artificiel, " ses boudoirs peints et dores.

"La villa de Tibur a ete comme. une. mine de " chefs-d'oeuvre, qui a fourni des bronzes, des mar- ** bres et des mosaïques k tous les cabinets de PEu-

feoME ' 385

" rope moderne, et que trois sifecles de fouilles n'ont " pas encore ^puis^e."

A partir de la villa, le chemin commence k monter, et gravit bient6t les hauteurs, en serpentant au milieu des bois d'oliviers.

Hors la villa* d'Este, TivoU ^l^ rien de bien remarquable ; mais ses cascades sont merveilleusement belles, et j'y ai pass6 des heures delicieuses, en depit d'un mauvais diner. -

J'avais ordonné comme entrée, tout naturellement, une truite des cascades — truite énorme qui aurait suffi pour le dîner de deux Gargantua. On nous la servit en côtelettes rôties, que la cuisson avait dorées, et qui présentaient le coup d'oeil le plus appétissant. •

perfidie des apparences I Elles étaient rôties dans l'huile, mais dans une huile qui n'avait que le nom de Polive. Notre appétit, que la course avait aiguisé ne put triompher de cette sauce qui avait tout égaré, et après délibération, nous décidâmes : 1° de mépriser ce plat détestable; 2° de proclamer partout la truite des cascades incomparable, afin que d'autres touristes fussent attrapés comme nous. C'est ce que j'ai fait, de retour à Vézins; et le remords seul me force aujourd'hui à rétablir la vérité.

Mais qu'avions-nous besoin d'un bon dîner, quand notre table était dressée sous le portique du temple de la Sibylle, entre deux colonnes de marbre superbe, au bord de la cascade qui grondait à nos pieds ?

D'ailleurs nous avions des fruits que le soleil, et non la main de l'homme, avait assaisonnés, et les raisins les plus savoureux du monde. Nous avions du vin, pas supérieur, mais cependant glorieux, qui flattait le palais, et qui faisait en sorte qu'on oublie le reste.

J'ai bien pensé à un vieil Horace en ce moment-là, et j'aurais peut-être pu traduire ses Odes, dans cet endroit, mieux que je ne faisais au collège. Je me rappelais son éloge de la vie champêtre — dont il eut bien soin de jouir très rarement — et ses prome-

nades sous les arbres de ces coUines, en compagnie de Lydie, pendant que son coeur appartenait k Chlo6.

Le vieux scel6rat ! II ne valait pas mieux que la truite de ses cascades bien-aim6es, et sa po6sie ressemble quelquefois ^ I'-huile gM6e qui l'assaisonne. Je suis m^me tent6 de penser qu'on a surfait sa gloire.

Mais si les bassins de ces cascades ont servi de bains aux vi-veurs et aux courtisanes de Rome, ils ont et6 purifies par les corps de quelques martyrs ; car Hadrien y fit mourir sainte Symphorose et ses sept fils.

En arriere de Tivoli, plus avant dans les montagnes de la Sabine, se cache Subiaco.

C'est dans ce dernier endroit, au fond d'une gorge t6n6breuse qu'un enfant de quatorze ans, 61ev6 au milieu des richesses et des splendeurs de Rome, vint un jour s'ensevelir comme dans un tombeau.

^^^^^^^"" ■' ^^^—1 I I ■■—■■■■■ -i^ — - i n .! I I ™y- . .1
MM. .11 ^

Ce lieu avait 6t6 s6uill6 quatre sifecles auparavant par les orgies et les crimes de ce monstre k face humaine qui s'appelait N6ron, et le soleil, qui n'avait pas cess6 d'y faire p^n^trer ses rayons, semblait demander une expiation pour cette solitude grandiose. Elle fut complete. La villa et les bains somptueux de N6ron tomb&rent, et sur ses mines s'61evferent un monastSre et ses sombres cellules. Ce fat le berceau de cet ordre admirable des B6n^dictins, qui, pendant dix sifecles, devait 6tre pour TEurope et le monde un foyer de lumifere.

A l'endroit oii le voluptueux empereur avait 6puis6 la coipe des jouissances sensuelles, saint Benolt se roulait sur un buisson d'6pines pour 6teindre a jamais en lui le feu de la concupiscence.

" Sept sifecles plus tard, 6crit M. de Montalembert, un autre saint, pfere de la plus nombreuse famille religieuse que TEglise ait produite apr&s celle de saint Benolt, saint Frangois d'Assise vint visiter ce site sauvage et digne de rivaliser avec F^pre rocher de la Toscane oil lui furent imprim68 les stigmates. II se prosterna devant le buisson d'6pines qui avait servi de lit triomphal k la m^le vertu du patriarche des moines, et, aprSs avoir baign6 de ses larmes le sol de ce glorieux champ de bataille, il voulut y planter deux rosiers. Les rosiers de saint Frangois y ont cru et ont surv&u aux ronces b6n6dictines. Ce jardin, deux fois sanctifi6, occupe encore une sorte de plateau triangulaire qui se projette sur le flanc du rocher un peu en avant et au-dessous de la grotte qui servait de glte k saint Benott,"

UN DRAME

N drame terrible, k la fois domestique et politique, vient de se dérouler devant les Assises de Rome (novembre 1875) ; il est tel que Shakespeare lui-m^me, voulant le transporter sur la se^ne, n'aurait rien k in venter.

C'est romanesque, lugubre, t6n6breux, et le doigt de Dieu s'y montre visiblement.

Nos bons zouaves canadiens n'ont pas oublie Passant de la Porta Pia, qu'ils voulaient defendre jusqu'^ la mort le 20 sep-

tembre 1870, mais qu'ils durent abandonner par ordre du Saint Pere, quand l'artillerie pi^montaise eut ouvert une br^che dans les murailles. Par cette br^che entrSrent, avec les troupes de Victor-Emmanuel, deux hommes animus d'une haine implacable contre PEglise. Sonzogno et Luciani.

C'6taient deux journalistes poss^dant des talents, des connaissances, des plumes taillees comme des stylets, et tout le zMe des sectaires. Ambitieux, jaloux du succ^s .des autres, avides d'honneurs, de puissance et de richesses, ils avaient resolu d'^difier leur fortune sur les mines de PEglise et de la society.

Ils fondSrent un journal pour attaquer l'ordre social, corrompre la morale publique, et saper d sa base tout l'edifice chr^tien. Nouveaux Julien PApostat, ils d^clarsrent une guerre si mort au Galil^en, qu'ils appelaient le fils du charpentier et ils annonc&rent emphatiquement que dans dix ans ils auraient d^moli PEglise de Rome,

Leur journal, la Capitale^ lance et soutenu par les soci6tes secretees, qui lui firent une propagande infernale, eut un suc'cfes qui depassa toutes leurs esp6rances. Habilement redig6, maniant avec art la satire et le sarcasme, s'attaquant k tout et h. tous avec une verve endiabl6e, niveleur et r^formateur dans tous les ordres d'idees, il se fit redouter, et sa circulation devint assez large pour en faire une puissance.

Luciani n'avait pas trente ans ; il 6tait vif, gai, spirituel et beau. Ses succ^s comme journaliste ne surpassaient pas ceux

qu'il obtenait dans les salons; il était le lion de la société mondaine de Rome. Puis, quand il avait passé une partie de sa nuit dans quelque bal du beau monde, ce miriflore descendait dans les bouges organiser quelque complot sinistre. C'est là qu'il trouvait au besoin les bras nécessaires aux sales et criminelles besognes.

Sonzogno était marié, plus fortuné que Luciani, et il l'avait regu sous son toit. Leur intimité dura trois ans, et leurs œuvres de ténésbres prospéraient merveilleusement. Ils empoisonnaient le peuple, ils corrompaient la jeunesse, ils démolissaient l'autel et le trône. Ils mettaient leurs succès en commun, ils mangeaient de la même table, ils vivaient de la

même haine ; mais, un jour (6 châtiment I) ils découvrirent qu'ils nourrissaient le même amour !

- Entre ces deux hommes qui vivaient comme des frères se dressa tout à coup le spectre de l'adultère, et leur fraternité devint celle de Cain. La femme de Sonzogno s'enfuit, et le toit conjugal devint un enfer. Or le mari délaissé resta seul, altéré de vengeance.

Vinrent les Elections générales de 1874, et, malgré Sonzogno, qui lui fit une guerre implacable, Luciani fut élu, grâce à des sectaires qui avaient faussé les bulletins.

Le Parlement annula l'élection, mais Luciani se présenta de nouveau. Il allait réussir lorsque son ancien ami se dressa devant lui comme l'ombre de Banquo, et lui barra le chemin. Luciani fut défait, et sa vengeance ne se fit pas attendre.

: Le soir du 6 février 1874, Sonzogno travaillait au

Il bureau de son journal. L'enfer dans le coeur. il

! ^crivait un nouvel article contre les fils du charpentier^

lorsque des hommes sinistres entr^rent. L'un d'eux,

le fils de charpentier et le charpentier lui-m^me, bran-

ta dissant un poignard, s'elana sur Sonzogno, et lui

Il perça le coeur.

Les assassins furent arr^t^s, ainsi que Luciani, et le proems qui vient d'avoir lieu a prouve qu'il a ^t^ l'instigateur du meurtre, et a compromis gravement plusieurs hommes influents du monde politique; mais les revelations ont ^t^ ^touff^es.

Sonzogno laissait un fils en bas ^ge, et le journal

fut continu^ sous son nom. Mais Penfant vient de mourir, et le journal passant entre les mains souillees de la veuve Sonzogno, les r^dacteurs ont donn^ leur demission, et fonde un autre journal. *

Ainsi tombe l'oeuvre des deux sectaires, le Theure m^me ou Luciani et ses complices, condamn^s aux travaux forc^s le perp^tuit^, partent pour l'exil.

PRES cinq semaines passees ^ Rome, mon r^ve le plus cher serait d'y rester deux ann^es, non pas pour me creer ^s relations sociales, pour frequenter la cour du roi d'Italie. Non, je n'eprouve aucune sympathie pour les usurpateurs, lorsque l'on est venu me dire hier que le Majesty allait passer sur le Corso, je

n'ai pas voulu prendre la peine de faire un pas pour

la voir.

Je voudrais être à Rome, tout à Rome, à Rome seule, parce que Rome seule a les solitudes, les silences et le langage que j'aime. Je visiterais les galeries, les musées, les palais, les églises, les tombeaux, les ruines, les bibliothèques, et je ne voudrais pas avoir d'autres amis, sauf deux ou trois, dont un religieux savant et saint qui me guiderait dans mes Études. Oh ! quelles découvertes je trouverais dans un tel séjour !

Mais ce rêve est impossible, et je suis forcé de tout voir en courant.

Tantôt je consacre quelques heures aux Palais qui constituent une des grandes attractions de Rome. La plupart sont inachevés, ou demandent des réparations ;

mais leurs proportions sont grandioses et ils sont remplis d'œuvres d'art. Les portiques, soutenus par des colonnes de granit, les escaliers d'honneur en marbre ornés de statues, les vestibules et les salons généralement peints de fresques, les riches collections de tableaux et de sculptures sont souvent admirables à voir.

Tantôt je monte en voiture, et je fais une course aux villas qui n'offrent pas moins d'intérêt. Je vais admirer la villa Borghese, avec son grand parc, ses lacs, ses fontaines et son musée ; Albani, avec sa riche collection d'antiques ; la villa Pamphili Doria, qui est un paradis terrestre.

Puis je reviens aux églises, qui contiennent chacune au moins un chapitre de l'histoire du Christianisme.

Mon hdtel est presque entour^ de ces monuments oil Part et la religion s'unissent pour enseigner Phistoire. En . face est Pe-glise de Sainte-Marie-de-la- Minerve, b^tie sur les mines d'un temple paien, dedie a la deesse des combats. et de la sagesse. EUe appartient k Pordre de saint Dominique, dont le cioitre s'ouvre a gauche. Ses decors sont tres riches, et ses tombeaux evoquent bien des souvenirs, surtout ceux de Clement Vil, de Leon X, et du grand artiste Chretien Fra Angelico.

A quelques pas s'61event d'un c6te Saint-Ignace, et de Pautre le Gesii. La premiere de ces deux eglises est attenante au College Komain, oil j'ai pu visiter les chambres de saint Louis de Gon-zague et du bienheureux Berchmans. La seconde, une des plus belles

itoME 395

et des plus riches 6glises de Rome, tient k la maison professo des Jesuites, et renferme le tombeau de leur fondateur dans une chapelle 6blouissante de marbres et de pierres precieuses.

Le cloltre entoure un pr^au plants d'orangers et orne d'une fontaine. C'est propre, mais simple ; et les corridors silencieux, hordes de cellules que ferment des portes de hois hlanc oii sont inscrits les noms des religieux, inspirent l'admiration pour cette ruche industrielle des travailleurs de la pens^e et de la foi.

lis sont \k ces grands propagateurs de TEvangile, qui ont verse leur sang pour le Christ dans tons les pays des infideles, ces vul-garisateurs de la science, qui ont combattu l'heresie et le schisme, et defendu partout la verity.

Ce n'est pas sans Amotion que j'ai vu la cellule qu'habita saint Ignace, et qui renferme de précieux souvenirs de saint François-Xavier et de saint François de Borgia.

Quelquefois, je traverse la place de la Minerve, et je me trouve à côté du Panthéon. Quel temple ! et que celui qui Pa b^{ti} était un grand artiste ! Comme l'a dit Mgr Gerbet, il n'a pas été un accident, un caprice, mais le produit naturel de l'idée que Rome avait de Rome.

Elle se voyait la maîtresse du monde, et le nombre de ses dieux s'était accru dans la même proportion que ses conquêtes. Il était si grand qu'il n'était plus possible d'élever un temple à chacun d'eux.

Alors Rome voulut les honorer tous dans un temple unique, et donner à son culte sa forme la plus complète et la plus élevée. Du centre de la ville le splendide monument s'éleva dans les airs, et fut consacré à tous les dieux, quels qu'ils fussent et de quelque nom qu'on les appelle.

Rien n'atteste mieux la transformation de Rome que la conversion de ce Panthéon en église de tous les saints, ** Un grand ennemi de la foi, s'écrie M. de Maistre, déclare qu'il ignore par quel concours de circonstances heureuses le Panthéon fut conservé, jusqu'à ce qu'un Souverain Pontife l'ait consacré à tous les saints. Ah ! sans doute il l'ignorait ; mais nous, comment pourrions-nous l'ignorer ? La capitale du Paganisme était destinée à devenir celle du Christianisme ; et le temple qui, dans cette capitale, concentrait toutes les forces de l'idolâtrie devait réunir toutes les lumières de la foi. Tous les saints à la place de

tous les dieux I Quel sujet intarissable de profondes meditations philosophiques et religieuses." *

C'est dans cette eglise qu'ont été deposees les restes mortels de Raphael, et c'est bien là, il me semble, un lieu convenable pour sa sepulture. On appelait le divin jeune homme^ et les païens l'eussent mis au rang des dieux. Mais ce qui est certain, c'est qu'il fut un grand homme, et que sa vie et sa mort font esperer qu'il est devenu un saint.

Dans un des chapitres que j'ai consacres à Florence, j'ai fait ressortir les caracteres particuliers qui distinguent le genie de Michel- Ange de celui de Raphael.

Ces contrastes de leurs oeuvres tiennent en partie aux contrastes de leur vie. Le premier a subi toutes les luttes et toutes les souffrances auxquelles le g^nie se heurte soivent sur la terre, tandis que le second eut tous les bonheurs, toutes les gloires, et mourut à la fleur de l'age (37 ans).

J'ai lu dans les Lettres (L'Uerlin, excellent ouvrage sur Rome de M. Edmond Lafond, un joli sonnet sur Raphael qu'on lira avec plaisir :

Prédestiné de l'art et de la poésie, Jeune peintre au nom d'Ange, il n'est pas de mortel Qui, vidant jusqu'au fond la coupe d'ambrosie, Ait été plus que toi favorisé du ciel.

Le g^nie et l'amour comblaient ta fantaisie ; La gloire pour toi seul fut sans lutte et sans fiel ; Tes rivaux tonnés t'aimaient sans jalousie, Et le vieux Michel- Ange admirait Raphael.

La foule s'ecriait que du haut des toiles La Vierge descendait poser devant tes toiles, Tant l'idéal celeste inspirait ton pinceau !

Et maintenant, tu peux, k genoux devant Elle, A tes divins portraits comparant le module, Contempler k loisir le type du vrai beau 4

Il est des jours oil je recherche surtout les monuments qui me parlent des deux grandes gloires chretiennes, si vivantes apr^s dix-huit- si^cles, saint Pierre et saint Paul. Je contemple leurs statues au sommet des colonnes Antonine et Trajane, dominant la Ville et le Monde.

Je.vais visiter Sainte-Pudentienne, sur l'Esquilin, etje m 'imagine re voir Thabitation du s^nateur Pudens, oil saint Pierre v6-cut sept ann^es, et que saint Paul fr^quenta souvent.

Ou bien, je gravis le Janicule, et apr^s avoir visits k Saint-Onuphre la cellule oii vint mourir le Tasse, et la tombe qui recouvre ses cendres, apres avoir admire la fontaine Pauline, Tune des plus belles du monde, je m'arr^te k Saint-Pierre-du-Mont-d'Or.

Quel souvenir se dresse alors dans mon esprit ! J'y crois voir le prince des Ap^tres bris^ par Vkge et les fatig^ies, montant p^niblement la pente escarpee de la montagne, au milieu des injures et des mauvais traitements des soldats, et venant ici, comme son Maitre, qu'il avait reni6 dans un jour malheureux, s'etendre sur les bras de la croix.

Le g^nie de Bramante a 61ev6, surle lieu m^me oil fut plantee la croix un petit temple que Ton considere comme un chef-d'oeuvre. C'est une rotonde en marbre, qu'entoure un portique circulaire soutenu par des colonnettes, et qui est remarquable de gr^ce et d'el6gance.

Le terme ordinaire de ces pèlerinages est si Saint- Pierre-du-Vatican, et Pon y revient toujours avec une admiration croissante, comme on revient k sa patrie.

AU VATICAN

LTJS j'ai revu la Baailique Vaticane, ■t plus mon enthousiasme et nion amour grandi. Il y aurait tout un volume ii ,re sur ce sujet : voyage autour de Saint-

la vaste Piazza, l'obelisq.ue, l'immenae colonade elliptique, la façade avec son portique monumeotal surmontfi de statues gigantesques, sea onze coupoles, tout cet ejt^rieur harmonieux et imposant exigerait plusieurs chapitres.

A l'intMeur, il faudrait d^crire les autels, qui sont au nombre de quaraiite-cinq, les nombreux tableaux en raosaique, et tout ce peuple de statues qui respire «ous les voflt^s colossales.

Les tombeaux foudraient ie sujet d'une longue ^tude, en comimençant par la comtesse Mathilde et la reine Christine de Su-fede, en continuant par les Papes, dont les mausol^s ferment un grand po6rae eccl^siastique, et en finissant par le monument des Stuarts.

Sous le portique, aux extr^mit^s du vestibule il .&udrait oel^brer les deux grands empereurs dont leg' statues ^questres y brillent en pleine lumi^ie,

Charlemagne et Constantin ; et dans les nefs, nous devrions esquisser tous les grands fondateurs d'ordres religieux, qui s'y trouvent ranges.

Mais je renonce k d^crire et ^ raconter. J'aime mieux admirer en silence. Je me sens d'ailleurs impuissant devant tant de grandeur, et chaque fois que je m'aproche de la Confession o\i reposent les corps des deux ap6tres, c'est pour tomber a genoux et prier.

Paul fut plus grand que Pierre par le genie, par r^loquence, par les travaux, mais Pierre est le chef, il a les clefs, et Paul reconnatt' cette primaute. II est venu dormir aux c6tes de Pierre, comme un frSre cadet dans le tombeau de son ain6, chef de la famille ; et la Chaire qui enseigne et qui enseignera pendant les siScles, ne s'appellera pas la Chaire de saint Paul, mais la Chaire de saint Pierre.

A c5te de la Basilique s'el^ve le somptueux palais du Vatican, le plus grand du monde. Quelles jouissancesj'ai godtees en visitant ses musees d'antiquit^s qui surpassent le Louvre, les Uffizi, et tout ce que Ton voit ailleurs, sa galerie. de tableaux, peu considerable mais uniquement composee de chefs-d'oeuvre, sa Chapelle Sixtine avec ses fresques 6tonnantes, ses Loges, sa biblioth^que et son jardin.

Des relations particuliSres me rendaient ceg visites faciles et fort agr&ibles. Son Excellence le general Kanzler, pro-ministre des armes de Pie IX, rare module de fid^lite, d'honneur et de d^votiment, et sa digne compagne, dont tout le monde admire la no-

blesse, la distinction et l'esprit aimable, avaient le bonheur de vivre sous le même toit que le Saint Père, et ils m'honoraient de leur amitié.

Ces rapports amicaux, dont je ne perdrai jamais le souvenir, m'attiraient souvent au Vatican, et j'y ai passé des heures délicieuses.

C'est pour en perpétuer la mémoire que je veux reproduire, à la fin de ce volume, une poésie que j'adressai alors à madame Kanzler sur l'obélisque gigantesque élevée devant Saint-Pierre :

L'OBÉLISTE DU VATICAN

Il est haut, droit et fier, colossal d'un autre âge, Elevant jusqu'au ciel son front majestueux.

Il rit de la tempête, et chante quand l'orage Vient briser à ses pieds ses flots tumultueux

Il voit autour de lui les peuples de la terre Rouler incessamment leurs âmes vivants ; Il les voit s'agiter dans leur vie éphémère, Et ceux qu'il a vu naître, il les revoit mourants

Il regarde à la fois les deux pôles du monde, L'aurore qui se lève et le soleil couchant ; Il jette à l'univers sa parole féconde.

Qui raffermir la foi dans l'âme du passant.

Aux forces de l'enfer contre Dieu réunies,

Il dit : " Voici la Croix et le Sceptre du Seigneur,

" Le lion de Juda I Puissances ennemies,

" Retirez-vous, fuyez ! Car le Christ est vainqueur I

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/traversleuropeiooroutgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.